Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- [ ] Coloured covers/ Couverture de couleur
- [ ] Covers damaged/ Couverture endommagée
- [ ] Covers restored and/or laminated/ Couverture restaurée et/ou pelliculée
- [ ] Cover title missing/ Le titre de couverture manque
- [ ] Coloured maps/ Cartes géographiques en couleur
- [x] Coloured ink (i.e. other than blue or black)/ Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- [ ] Coloured plates and/or illustrations/ Planches et/ou illustrations en couleur
- [ ] Bound with other material/ Relié avec d'autres documents
- [ ] Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/ La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- [ ] Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/ Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- [ ] Coloured pages/ Pages de couleur
- [ ] Pages damaged/ Pages endommagées
- [ ] Pages restored and/or laminated/ Pages restaurées et/ou pelliculées
- [x] Pages discoloured, stained or foxed/ Pages décolorées, tachetées ou piquées
- [ ] Pages detached/ Pages détachées
- [x] Showthrough/ Transparence
- [ ] Quality of print varies/ Qualité inégale de l'impression
- [ ] Continuous pagination/ Pagination continue
- [ ] Includes index(es)/ Comprend un (des) index

Title on header taken from:/ Le titre de l'en-tête provient:

- [ ] Title page of issue/ Page de titre de la livraison
- [ ] Caption of issue/ Titre de départ de la livraison
- [ ] Masthead/ Générique (périodiques) de la livraison
- [ ] Additional comments:/ Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X		14X		18X		22X		26X		30X	
	12X		16X		20X		24X ✓		28X		32X

HENRI D'ARLES

Eaux-Fortes et Tailles-Douces



Typ. Laflamme & Proulx, Québec

EAUX-FORTES

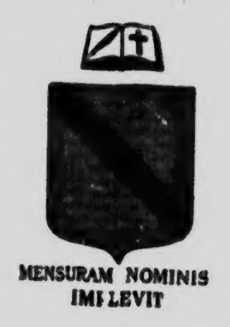
ET

TAILLES-DOUCES

De licentia Ordinarii
habita die duodecima novembris
anni millesimi nongentesimi
decimi tertii

HENRI D'ARLES

Eaux-Fortes et Tailles-Douces



Typ. Laflamme & Proulx, Québec

Il a été tiré de cet ouvrage quatre exemplaires
sur papier japon impérial Shidzuoka,
numérotés à la presse de 1 à 4.

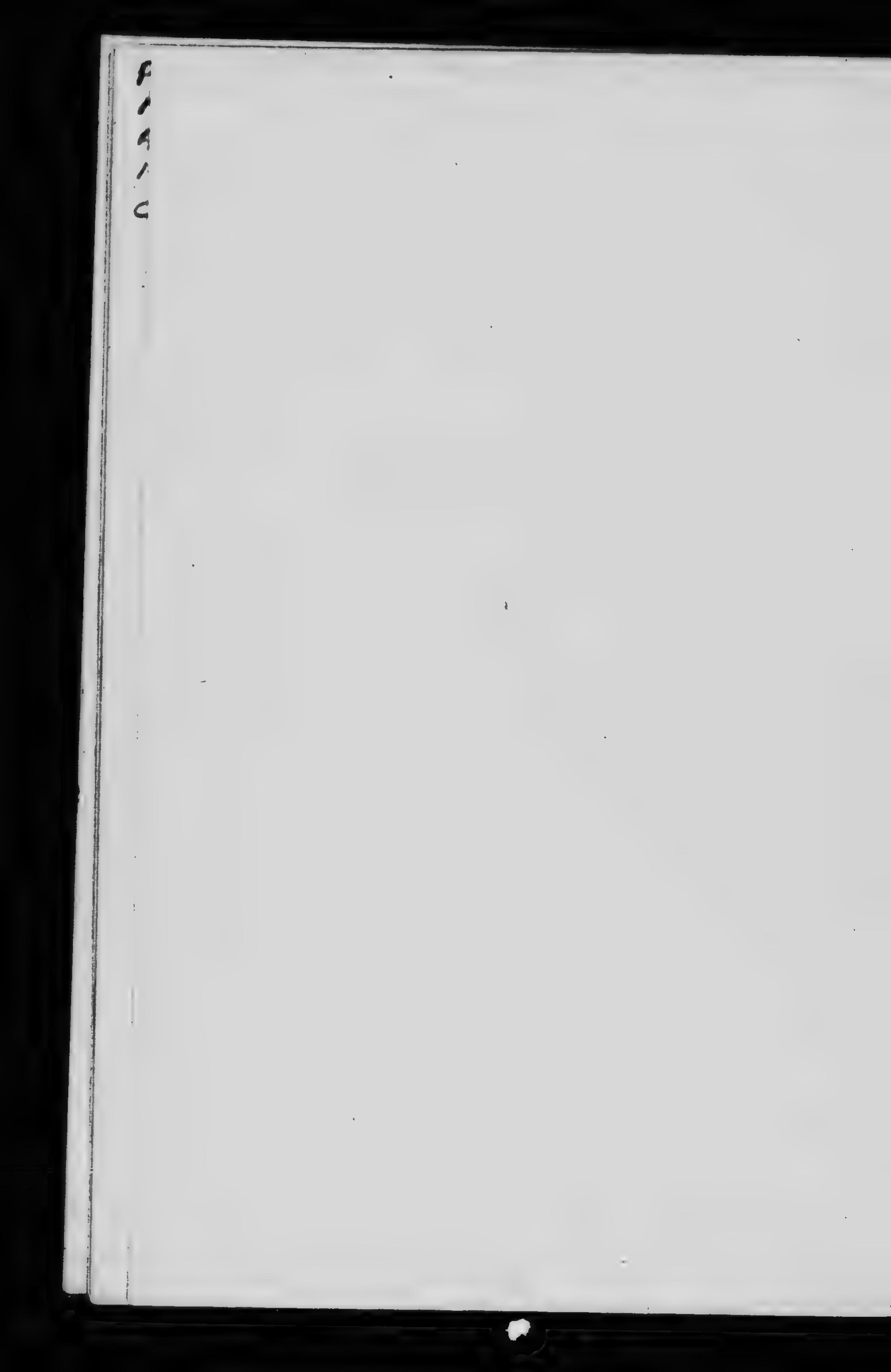
" Colligite fragmenta ne pereant. "

. . . C'était le soir.

Jésus contemplait la multitude qui s'était attachée à ses pas depuis l'aurore, pour le voir, Lui, le plus beau des enfants des hommes, pour l'entendre, Lui qui parlait comme jamais homme n'avait fait. « Misereor super turbam, *j'ai pitié de cette foule, s'écria le Maître. Car elle n'a pas mangé de la journée. Dans sa recherche du royaume de Dieu et de sa justice, elle en a oublié les nécessités de la vie corporelle. . .* »

Se faisant alors apporter des pains et quelques poissons, Jésus les bénit, les multiplia par sa vertu divine, et les fit distribuer à ce peuple, qui en mangea jusqu'à rassasiement. Le geste du Maître avait été tellement fécond que la foule ne put consommer tout le pain miraculeux, figurant du sublime mystère de l'Amour Infini. « *Qu'on ramasse ce qui en reste, dit Jésus, de peur qu'il ne se perde !* Colligite fragmenta ne pereant ! »

Or, l'homme ne vit pas seulement de pain. La parole, vivante, ou cristallisée par l'écriture, est aussi un aliment dont il a besoin. La nôtre se trouvait dispersée dans des journaux et des revues. Nous l'avons recueillie. De ses fragments épars, nous avons empli toute une corbeille. Sous cette forme nouvelle, puisse-t-elle servir de nourriture à quelques âmes de bonne volonté ! Avec la bénédiction du Divin Maître, que nous implorons de tout notre cœur, le pain le plus grossier peut prendre une saveur et une force inconnues. . .



En Mer

EN MER

—

Le départ. — Samedi, 14 octobre...

...L'énorme paquebot s'ébranle. C'en est fait. Voici que je quitte le milieu où j'ai été façonné, une terre qui m'est tout, pour aller observer — là-bas — d'antiques forme de vie, subtiles et supérieures.

Au sein des civilisations très vieilles où j'atteindrai, quelles délices mon esprit va goûter! Tout doit y être si différent de ce que l'on voit dans nos pays neufs, plus raffiné, plus rare, chargé de tant de souvenirs. Ces mondes historiques m'attirent, me fascinent depuis si longtemps. Enfant, j'étais déjà séduit par leur essence mystérieuse ; je subissais leur charme lointain et sans doute idéalisé. De voir que mon rêve de les visiter se précise enfin, que j'en touche aujourd'hui l'initiale réalisation, me plonge dans une sorte d'extase.

Pourtant quand je regarde fuir les rives américaines, s'effacer la silhouette de quelques amis venus pour me dire adieu, j'éprouve comme un regret. Tout un ordre d'impressions que je n'avais pu suffisamment prévoir m'absorbe, me rend distrait, tout triste.

Les choses prennent une grâce attendrie que je ne leur connaissais pas. Jamais le ciel ne m'avait paru si doux que ce matin, l'air si léger. Quelle souplesse de mouvement et quelles jolies colorations dans les écharpes laineuses suspendues au flanc des falaises du New Jersey ou s'enroulant autour des gigantesques constructions de la métropole, mettant un peu de flou, de vaporeux délicat dans ce décor si éminemment réaliste !

Pour sentir mes attaches profondes avec la terre où j'ai uniquement vécu, il me fallait en partir...

---

15 octobre. — En Mer.

...L'atmosphère toujours brillante, étincelante, a quelque peu fraîchi. L'océan est calme, de ce calme relatif et mêlé d'inquiétude qui lui est propre. Pas de secousses ni de formidables trépidations. Un bercement plutôt harmonieux et très doux, très régulier aussi. Notre navire vogue paisible sur cette plaine qui ondule, se creuse en mobiles coquilles d'émeraudes teintées d'azur.

Moi qui craignais la mer, me voici bien rassuré. Je vais, je viens, je me promène sur le pont tout comme sur la terre. Nous glissons sur les flots. Et rien ne m'empêche de contempler à loisir leur infinité si étonnamment riche en variations. Vraiment

je m'apprivoise avec cette puissance que je croyais brutale. Elle se fait tendre, presque maternelle. Sera-t-elle ainsi longtemps ? Ne va-t-elle pas se réveiller féroce, se soulever contre nous ? Je ne la redoute plus. Même il ne me déplairait pas de l'entendre gronder sourdement, de la voir se mettre en colère. L'océan doit être si pittoresque de ses tempêtes ! Et le paquebot offre un si sûr abri ! Cela serait étrange et délicieux, se tenir chaudement blotti à l'intérieur, tandis que les vagues en fureur viendraient inutilement battre les hautes parois d'acier :

Suave, mari magno turbantibus æquora ventis [1]. . .

Déjà nous nous connaissons les passagers de première. Tous sont d'une parfaite urbanité. Comme ces américains sont toujours sérieux ! Au cours de deux ou trois premières conversations je remarque leur esprit d'investigation, de recherche. Ils ont une curiosité intellectuelle assez vive. Je les crois désireux de s'instruire, de se cultiver. Ils découvrent peu d'idées ; leur intuition est presque nulle. Mais ce sont d'opiniâtres chercheurs, des assimilateurs très habiles. Et on les voit apporter à tout travail, de pensée ou autre, ces facultés méthodiques qui les distinguent surtout. Ils posent beaucoup de questions,

1. Lucrèce. *De naturâ rerum.* Lib. II. — Je donne à ce vers de Lucrèce un sens un peu différent de celui qu'il a dans le texte. Mais cela n'a pas d'importance.

vont glanant de droite et de gauche, observent assez consciencieusement la vie, et se composent ainsi un patrimoine spirituel dont ils savent tirer parti en gens merveilleusement pratiques.

Vers midi, la mer est violette. Aussi loin que le regard peut porter se déroule la nappe d'améthystes, constellée de cristaux. Je contemple l'immensité calme aux riches teintes veloutées. Ce spectacle a quelque chose de rassérénant. Mon esprit flotte en des sensations imprécises...

---

16 octobre.

...Un oiseau au duvet gris et brun s'est embarqué avec nous. Maintenant que la terre est si loin, il pleure son aventure inconsciente. Je le vois se poser tout près de moi. Ses yeux sont effarés, son petit cœur bat très fort. Il n'est pas chez lui. Pas de feuillage ici, aucun grain de mil, pas de frère ailé non plus. Et les brises marines sont trop fortes pour sa frêle poitrine habituée aux vivifiantes senteurs des bois. Comme il a l'air exilé ! Ah ! pourvu qu'il n'aille pas s'envoler de désespoir, s'engloutir dans les flots redoutables !

Cher petit être, reste avec nous ! Ton domaine n'est-il pas encore assez grand et assez beau ? Les mâts te serviront d'arbres. Tu pourras voltiger tout le jour à travers les mille cordages, te faire un nid

dans un creux de voile. Nous serons bons pour toi, te jetterons des miettes en abondance. Demeure. Ta chanson nous plaira tant. Il doit y soupirer un son connu. Cela sera si charmant entendre vibrer, dans ta voix, un écho du « pays ».

C'est le soir. L'on me présente un jeune artiste qui s'en va étudier la peinture à Paris sous la direction des maîtres.

Dès le premier jour j'avais remarqué la physionomie de cet enfant. Il s'y reflétait une telle vie intérieure. Ses yeux semblaient suivre un beau songe. Et l'air de réserve, de distinction simple épandu sur toute sa personne, m'avait ravi.

On nous laisse seuls. Nous causons. Le jeune homme s'épanche en confidences discrètes. On ne l'a pas compris en son milieu par trop utilitaire. Ses intimes, ses proches, n'entendaient rien à ses aspirations vers l'idéal. Mais est-il puissance humaine capable d'éteindre dans une âme l'étincelle divine de l'art ? L'être privilégié qui la reçoit ne se résigne-t-il pas à tous les sacrifices pour l'aviver plutôt, pour la rendre immortellement brillante ?

C'est le cas de ce noble enfant. Touché de « ce dangereux amour des choses intellectuelles » dont parle un auteur [1], il a tout quitté pour y être fidèle. Et le voici libre enfin de vivre son rêve de beauté.

---

1. Ernest Renan. *Souvenirs d'enfance et de jeunesse.*

Hélas ! comme il arrive d'ordinaire après les grands élans, les superbes déploiements d'énergie, son âme se sent maintenant affaissée. L'avenir ne lui paraît plus si rose. Il doute de lui-même, de son talent. N'eût-il pas mieux valu peut-être marcher dans la voie commune, obéir à la vocation banale et sûre ? L'appréciera-t-on là-bas ? Daignera-t-on seulement lui trouver quelques dispositions pour cet art si difficile des couleurs et des formes ? S'il s'était fait illusion ! Si l'on allait d'un coup briser tous ses espoirs !...

Moi, de relever le courage de cet enfant par quelques paroles où passe tout ce que m'inspire d'admiration sa noblesse d'âme. Et son visage alors s'illumine, témoigne d'une gratitude attendrie.

Notre conversation finie, je vais sur le pont d'avant d'où je regarde la mer sombre au loin, en face de nous neigeuse, argentée. La lune dont aucun nuage n'obscurcit le disque parfait verse sur notre route une coulée pâle, nous trace une voie de blancheur. Sur le fond clair du ciel se détachent nettement les mâts et les cordages. Quel motif pour le pinceau ! Quelle délicieuse marine !

Mais serait-il possible de rendre la poésie éparse dans ce nocturne, cette splendeur lunaire finement enchâssée dans une sertissure de pénombre, le mystère de ces silences élargis par le faible mouvement du navire et le clapotis des flots ? Que ne suis-je

peintre ! Que ne puis-je fixer ces remuantes écailles nacrées qui s'allongent en traînée infinie !

A des intervalles réguliers, l'homme de quart entonne un chant très court. O la brève et fruste mélodie ! Cela achève de donner à ce tableau un charme absolu.

---

17 octobre.

...Il souffle une brise chaude. Nous rencontrons l'été, l'été qui a déjà fui nos climats, et qui s'attarde sur « la mer océane ». Ne va-t-il pas trouver ici sa couche funèbre, s'ensevelir dans ce linceul impérial ? A son contact les froids abîmes s'attiédiront ; leur essence s'amollira, se fera douce.

Les vagues courtes s'enivrent de l'ardeur que leur verse le soleil. Ses rayons pénètrent par toutes les ouvertures du paquebot, égaient cet intérieur revêtu de boiseries sombres. Je passerais des heures seulement à regarder la mer radieuse et assoupie. Je dois faire effort pour lire ou pour écrire, pour parler. Je ne puis vouloir qu'une chose, me laisser bercer dans un bain lumineux et respirer cet air si pur, si moelleux, jouir des espaces cristallins.

Voici revenir le petit être gris et brun. Son instinct l'aura sans doute averti que son seul moyen de salut était de rester avec nous. Et il n'a plus l'air inquiet comme hier, il n'est déjà plus si timide. Je le vois

sautiller sur le pont, répondre à des appels, becqueter des mies de pain. Il s'est apprivoisé. Son âme légère, aérienne, paraît s'accommoder le mieux du monde de cet exil forcé. Parfois il nous quitte, rase un instant les flots puis remonte envelopper le navire dans son vol harmonieux...

Quel changement dans l'après-midi ! Le ciel est terne. L'horizon s'emplit de teintes topaze qui descendent sur la mer. Le soleil se retire derrière un rideau blafard. L'eau prend une couleur d'encre. Un vent humide se lève. L'atmosphère est lourde. De minute en minute l'homme de quart jette une note tremblante. N'aurons-nous pas la tempête ?...

---

18 octobre.

...Malgré tant de signes avant-coureurs, l'orage n'a pas éclaté hier soir. La lune écartant peu à peu les langes qui l'emprisonnaient, a fini par imposer son influence heureuse. Sa clarté sereine a fait la paix dans les hauteurs. C'était merveille d'assister à sa lutte pour percer l'amoncellement de nuages qui la dérobaient à nos yeux. Et quand son triomphe fut assuré, avec quelle grâce mesurée prit-elle possession de son empire ! Comme elle avait l'air vraiment reine ! Plus rien pour empêcher sa lueur de parvenir jusqu'à nous. Seul le bas de l'horizon

demeurait encombré de flocons cendrés, mouvantes collines dont la crête inégalement blanchissante semblait se saturer des splendeurs qui coulaient de là-haut, les absorber toutes. Le firmament entièrement libre de vapeurs offrait de belles teintes pâles piquées de rares étoiles.

J'ai voulu rester tard sur le pont à regarder ce même tableau qui m'avait enchanté l'autre soir. O ces mâtures se découpant avec précision sur un ciel crême, quel spectacle !

Ce matin il fait un temps gris. L'air est chargé de brouillards. Un peu d'azur sourit éparpillé en petites taches. Le soleil cherche à dissiper les brumes. Ses rayons se dispersent à travers les masses vaporeuses, s'y résolvent en un éclat froid qui fait mal aux yeux. Le globe lumineux est là quelque part à un endroit qu'on ne peut préciser, au-dessus de cette buée épaisse en laquelle sa clarté s'infiltre et se diffuse. Une éclaircie se fait pourtant au loin, trouée ovale, par où ses traits aiguisés tombent à pic sur la mer miroitante...

Décidément le jour ne sera pas beau. La brume devient uniformément grise, opaque. L'irradiation qui l'imprégnait tout à l'heure a cessé. On dirait maintenant de l'ouate effilochée qui flotte en lourdeurs ténébreuses.

Les vagues plus fortes nous secouent. Je me rends à la proue. De là je m'amuse à suivre les

mouvements du navire. Ils ne manquent ni d'aisance ni de grâce. Je me figure voir un énorme serpent qui rampe sur un sol sinueux, accidenté. Elles sont très curieuses à examiner les contorsions de cette gigantesque armature d'acier infiniment solide et comme douée de souplesse. Penché sur le bastingage je regarde les flots qui s'écartent, se soulèvent en nappes d'émeraudes frangées d'écume. Il y a une fraîcheur de ton, une transparence absolues dans ces verdeurs ourlées qui s'étendent en surface extrêmement polie, vont finir en bouillonnements neigeux...

Vers le soir se produit une accalmie. L'atmosphère s'allège. Les brumes fondent, s'évanouissent. La mer se pacifie. La lune est encore triomphante. Elle a dû lutter beaucoup. Tant de forces étaient conjurées contre son règne. Mais la voici paraître sereine, dor inatrice. Grâce à sa vertu les dernières heures de ce jour assez troublé s'achèvent tranquilles, s'auréolent de clartés reposantes.

Un vieillard m'aborde. Je devine, à sa façon de prononcer l'anglais, qu'il est allemand. Il a je ne sais quelle allure de soldat en retraite. Sa physionomie à la fois martiale et débonnaire rappelle celle de Guillaume Ier.

A l'encontre de tant d'autres de ses compatriotes, ce germain n'a jamais pu se faire à la vie américaine. Il laisse aux Etats-Unis des intérêts qu'il pourra sur-

veiller de loin. L'industrie qu'il y a fondée continuera à prospérer d'elle-même et à lui rapporter de jolies sommes. Quant à lui il retourne vivre dans sa chère Allemagne « plus intellectuelle et plus douce, plus éthérée que ce dur pays où l'esprit ne peut jouir ».

« Ah ! me dit-il, de quelle façon âpre les américains entendent l'existence ! La fièvre des affaires les dévore. Leurs énergies sont perpétuellement tendues vers ce seul objet : le gain. Pour eux il semble que l'unique but de la vie soit d'acquérir la fortune. L'or c'est chose utile, nécessaire même sans aucun doute. Mais faut-il en poursuivre la conquête avec un appétit si violent et si exclusif ? Est-il raisonnable de sacrifier à cette idole la culture de ces sentiments délicats, de ces recherches idéales qui font les vraies civilisations ? Ce peuple ne soupçonne même pas ce qu'est le dilettantisme, produit charmant de notre Europe si distinguée. Comme il a peu l'air de connaître la douceur de vivre ! »...

Resté seul, je réfléchis à ce jugement qui me paraît bien sommaire. La vérité, en pareille matière, n'est-elle pas faite de nuances ? Or cette appréciation porte le cachet de l'absolu. Et j'ai le droit de la discuter intérieurement et de m'en étonner peut-être, puisqu'elle vient d'un monsieur à qui les Etats-Unis ont porté chance. On a vraiment beau jeu de se livrer à la critique indépendante « après fortune faite ».

Les américains sont-ils aussi matérialisés qu'on le prétend ? Ce sont surtout des hommes d'affaires ; ils ont constitué les affaires à l'état « d'empire », selon le mot de M. Carnegie. Mais il n'est que juste, je crois, de leur reconnaître des aptitudes plus hautes. Leur désir de s'instruire est très réel. En aucun pays du monde le pouvoir ne se donne plus de mal pour répandre à profusion, dans toutes les classes, faire descendre jusqu'aux dernières couches sociales la lumière de l'instruction.

Comment s'étonner que ce peuple jeune, encore en voie de formation, n'ait pas une mentalité aussi brillante que celle des nations européennes ? Peut-être sur certains points marche-t-il en avant, fraie-t-il la voie au vieux monde ? Il a atteint à un degré de civilisation suffisant pour son âge. Et il en arrivera, par la nécessité de son évolution, à toutes les délicatesses et tous les raffinements de l'extrême culture que l'on admire ailleurs.

Qu'il ne soit pas toutefois si pressé d'y parvenir ! Ses neuves énergies ont bien le temps de s'émousser et de se fondre en de subtiles élégances, des grâces attiques...

---

19 octobre.

La nuit a été mauvaise. Quels affreux ballottements ! La puissante ossature du navire craquait.

On eut dit par instant qu'elle allait se disloquer sous l'effort des vagues. Pour la première fois j'ai eu la sensation de l'abîme. Et cela m'a fait frémir. Je me disais : seule une mince cloison d'acier nous sépare des flots en fureur. La mouvante citadelle qui nous porte, qu'est-elle au milieu de ces montagnes liquides qui se jouent d'elle, se la renvoient l'une à l'autre, l'enserrent dans leurs gorges sinistres d'où péniblement elle se dégage pour gravir d'autres faîtes écumants et s'abîmer encore ? Il y a là au-dessous de nous des gouffres insondables. Un léger accident suffirait pour nous y engloutir. Ah ! que nous sommes donc peu de chose en face de l'aveugle et brutale toute-puissance qui nous tient à sa merci !

Ce matin la mer n'a plus qu'un reste d'émotion. Dans le firmament se déploient de grands morceaux d'azur. Nous pouvons espérer un jour serein. Autour de nous des épaves flottent nombreuses. Serions-nous sur le lieu d'un désastre ? Espaces infinis de l'océan, de quel lamentable drame avez-vous été le théâtre encore ? Quel nouveau et tragique secret ensevelissez-vous éternellement ? O vagues maintenant douces, qui dira les mystères d'horreur que vous roulez ?

. . . J'observe de beaux effets de lumière. Ainsi là-bas s'étend un lac d'argent. L'eau revêt des tons qui luisent. C'est le soleil, qui, perçant l'épaisseur des nuages colore de reflets vifs et froids toute cette partie

de l'océan. J'ai plaisir à voir filtrer ses rayons à travers ces masses bleuâtres, violacées, dont les molles rondeurs baignent dans l'onde.

Une pluie extrêmement fine, régionale, intermittente, se met à tomber. Un superbe arc-en-ciel se dessine dans l'atmosphère bruineuse. Sa courbe est immense. Ses couleurs, fraîches et distinctes, savent s'unir avec un art si subtil pour former la plus parfaite alliance de teintes qui puisse être. Tout le monde est comme en extase devant cette splendeur irisée qui semble sourdre des mers profondes et va s'y replonger au loin, s'y anéantir, après avoir décrit dans les airs un gigantesque demi-cercle où le rose, le vert léger, le jaune or, le bleu clair se fondent en synthèse exquise. O souple ruban, soyeux et diapré, tissu de lumineuses gouttelettes, n'est-tu pas aussi virginal et aussi beau que lorsque Dieu t'arborait pour la première fois « sur les nuées du ciel en signe d'éternelle alliance avec la terre [1] ? »

Mais voici que les couleurs s'atténuent, s'effacent. De tout ce chatoiement il ne reste bientôt plus rien que de froides lueurs sur fond brumeux et terne. A notre enthousiasme succède une sorte d'abattement. Nous reprenons notre vie monotone de laquelle ces clartés mystiques nous avaient pour un moment tirés.

---

1. *Arcum meum ponam in nubibus, et erit signum fœderis inter me et inter terram.*—Gen. IX. 13.

Près de moi, deux personnes causent avec entrain. Elles font ainsi depuis le commencement de la traversée. Je les vois converser bruyamment presque d'un bout du jour à l'autre. Le hasard a voulu que ma chaise longue fut placée dans leur voisinage immédiat. Et je suis donc forcé de subir tout ce babil débité d'un accent nasillard, retentissant, le véritable accent *yankee*. Encore, si les sujets traités en valaient la peine ! Mais ce ne sont que des insignifiances, avec ges · exclamations, rires fous. Je me demande comment des gens raisonnables peuvent trouver ainsi leur plaisir à dire ou à écouter des riens. Parfois se fait un silence. Chacune s'essaie soit à lire, soit à griffonner quelques notes. Pour mon malheur l'accalmie ne dure pas. La causerie reprend comme de plus belle, nerveuse, saccadée, toujours aussi déplorablement pauvre d'idées. Décidément, cela m'ennuie. Qu'ai-je donc ? Sans doute la vie du bord commence à me peser, me rend irritable. Je m'éloigne de ce groupe peu sympathique. Je désire être seul, bien seul...

Le soir, sur le pont d'avant, à regarder ce tableau qui se recompose avec le même art souverain :

« telle la lune vue à travers les mâtures »

comme disait « pauvre Lélian [1] ». Cela me trans-

1. Paul Verlaine, *Poésies religieuses*. Page 9.

porte dans l'idéal. De longs et tranquilles bercements achèvent en grâce cette vision de rêve...

---

20 octobre.

...Admirables jeux de lumière dans ce ciel lavé par la pluie. A l'horizon très lointain un petit nuage s'irise. A notre droite le soleil que dérobent des flocons violets projette ses rayons en forme d'éventail. Le firmament au point où sa courbe touche la mer, se ouate de nuées blanches, bleues et roses. Mais tout l'espace au-dessus de nos têtes est d'un bel azur sans tache, dont la nuance pâlit ou bien se fonce.

Le vent souffle avec force. Aux crêtes des vagues luisent des teintes glauques. Notre route est comme bordée de larges et fraîches émeraudes qui s'effritent, s'émiettent, se dissipent en poussière cristalline et sonore, s'évanouissent en poudroiement neigeux, pour se reformer diaphanes et pures et se briser à nouveau, se pulvériser finement...

Le soleil se couche splendide. Son globe d'or va bientôt s'engloutir dans l'abîme qui le sollicite. Mais de quelle pompe il entoure sa fin ! Voici que des collines admirablement sculptées nous le cachent. Tout le fond du ciel n'est plus qu'un immense cercle incandescent d'où rayonnent des traits aplatis dont les uns plongent tout droit dans les flots moirés,

tandis que les autres hésitent et restent comme suspendus. Cela me rappelle ces « gloires » à rayons inégaux que l'on voit aux voûtes de nos églises...

De légers nuages voguent dans un firmament doucement coloré. Ils passent par toute sorte de teintes et deviennent pourpre, ou se rosissent, ou se changent en touffes de violettes...

Mon vieil allemand est là, tout près de moi, les yeux fixés sur la vision magnifique, de laquelle il semble tant jouir que sa physionomie en paraît inspirée.

N'est-il pas quelque peu poète ce germain? Par sa conversation de l'autre jour j'ai pu juger que son esprit avait un tour chimérique et rêveur, subissait les caprices d'une imagination trop vive. Sa façon d'opposer la civilisation américaine à celle des peuples européens, en un contraste chargé, et de parler de la douceur de vivre inconnue partout ailleurs que dans les vieux pays, selon lui, comme cela sentait son utopiste en qui les données positives s'altèrent toujours, le songeur impressionnable et tendre.

Quand les splendeurs du couchant se sont éteintes, il se tourne vers moi, me salue aimablement et, pensif, encore à demi absorbé par le spectacle glorieux :

— « Docteur, que dites-vous de l'œuvre accomplie aux Etats-Unis par les sectes protestantes? Ne vous semble-t-elle pas ridicule et néfaste? Et d'abord la multiplicité de ces sectes a de quoi nous étonner.

Ces divisions à l'infini au sein d'une religion qui se proclame chrétienne, ne sont-elles pas signe d'irrémédiable impuissance? L'esprit de ces confessions diverses n'a rien de surnaturel. Ce n'est pas la vraie doctrine du Christ qu'on y prêche, mais les théories plus ou moins mystiques de tel ou tel personnage. Et leurs fidèles sont ainsi nourris de notions vagues et inconsistantes qui sont tout le contraire des maximes évangéliques si simples, si limpides.

« Nos ministres d'Angleterre ou d'Allemagne ont l'âme vraiment religieuse. Ils étudient leur Bible. Ils sont imprégnés de christianisme. Que dire de la plupart des prédicants américains? Pour eux la religion est une affaire, un moyen commode et lucratif de vivre. De convictions sérieuses, d'aspirations divines, leur en connaissez-vous? — Chaque lundi les grands journaux publient des comptes-rendus de leurs sermons. Et il est facile de juger, d'après ces développements filandreux, de leur mentalité. Quel humanitarisme flou! Quel imprécis philosophisme! Comme cela ressemble peu aux discours d'un Newman par exemple — j'entends d'un Newman d'avant la conversion — à base de doctrine, tout saturés de la moelle des Ecritures!

« Le culte en esprit et en vérité s'est matérialisé chez ce peuple. Le christianisme essentiel s'y est fractionné en une quantité prodigieuse d'églises que n'anime aucune foi, ne relève aucun idéal. Ah!

votre admirable catholicisme — qu'il me plairait, je l'avoue, de pouvoir embrasser — aura-t-il jamais prise sur ces âmes froides et positives qui ont perdu le sens du divin ou peut-être ne l'ont jamais eu !

« Les américains considèrent la religion comme une chose qui doit avoir sa place dans toute société bien organisée, une institution un peu plus que purement civile, et qu'il faut mettre et tenir dans un excellent état financier. Quant à faire des principes religieux la règle de sa vie et leur reconnaître des droits absolus sur l'esprit et le cœur, notre être le plus intime, oh ! c'est bien différent...

« Mais, docteur, il se fait tard et je vous retiens. Au revoir. Et surtout ne croyez pas que la rancune ou l'esprit de dénigrement ait inspiré mes paroles. Je suis bien désintéressé, je vous assure. D'ailleurs vous connaissez aussi bien que moi ce peuple. Il a, d'autre part, de rares qualités d'énergie, un merveilleux génie pratique »...

---

21 octobre.

Le temps commence à me durer. Je trouve la vie de bord monotone à la longue. Il me tarde d'entrer au port. Et je crois que tous éprouvent la même lassitude, désirent aussi toucher terre au plus tôt. Il n'y a plus d'entrain dans les jeux ou les causeries.

Tout semble languir. J'en vois qui scrutent anxieusement l'horizon, se demandant sans doute : « Quand donc le continent émergera-t-il des flots ? »

Nous sommes, en effet, strictement cloîtrés depuis huit jours. Et si le domaine où se porte notre regard est incommensurable, nous n'avons pourtant d'autre ressource que de le contempler. Or cela ennuie de n'apercevoir jamais que le ciel et l'eau. Chaque jour amène la même succession de phénomènes lumineux plus ou moins riches, dans le même cadre grandiose et invarié.

Ce cloître mouvant n'offre pas l'avantage de la solitude. L'on n'y a pas sa chambre, où passer de bonnes heures. La cabine ne saurait en tenir lieu. Et où s'isoler ailleurs ? Il faut donc mener la plus complète vie commune, rester en contact presque incessant avec toutes ces connaissances de hasard, qu'une fois la traversée finie l'on ne reverra peut-être jamais plus, les écouter, leur parler, se montrer aimable envers chacune. Cette condition fatale a pourtant son bon côté : elle m'a permis de faire des observations psychologiques qui me serviront. Et combien dois-je apprécier tout ce qui peut favoriser mes études humaines !

Quelques types de juifs m'ont particulièrement intéressé.

Les Israélites ne m'étaient connus encore que par ce que j'en avais lu dans les auteurs ou j'en avais

entendu dire. Mais je préfère de beaucoup pouvoir en juger par moi-même. Là-bas, dans le milieu où ils évoluent depuis tant de milliers d'années, des types autrement suggestifs s'offriront à mon analyse. Je puis m'estimer heureux cependant d'avoir eu si tôt et dès le départ l'occasion de m'exercer l'œil à des observations ethnologiques, que je devrai corriger et compléter plus tard et d'où il me faudra un jour tirer une synthèse.

Quelle impression m'ont-ils donc faite, ces juifs que j'ai là sous les yeux ?

Ils sont d'origine allemande ou russe. Ils ont adopté pour patrie les Etats-Unis. Ils y font du haut commerce. Ils y ont vécu assez longtemps pour s'imprégner, semblerait-il, « d'américanisme ». Et pourtant les civilisations diverses qu'ils ont traversées ne paraissent pas les avoir modifiés sensiblement. Ce sont, avant tout et en dépit des influences multiples qui ont agi autour d'eux, des israélites. Ces influences ont pu légèrement déteindre sur leur enveloppe, affecter plus ou moins leur écorce. Mais le fond de leur être porte le cachet authentique de la race lointaine. Les lignes du visage ont ce je ne sais quoi de très particulier qui distingue le sémite et qui permet de le reconnaître sous toutes les latitudes, qui fait qu'on ne peut se méprendre sur son compte, quelque chose qui exprime la volonté tenace et dure, l'anxiété, la fièvre du désir, un secret inviola-

blement gardé de siècle en siècle — et aussi une sorte de crainte, de souffrance patiente, d'ombrageuse timidité — comme ce qui doit se peindre sur la figure d'un éternel exilé.

Et l'on sent que leur âme est profonde et vieille, nourrie de traditions augustes souvent incomprises ; qu'elle appartient à un autre âge, qu'elle demeure fermée, irrévocablement, providentiellement fermée à ce mystère divin, qu'elle s'épuise à attendre en vain, tandis que nous, nous en adorons l'accomplissement et que nous en vivons.

Je dirais en effet de l'âme juive qu'elle est stagnante.

Par sa propre faute ses destinées se sont arrêtées dans leur cours normal, voici deux mille ans. Son évolution reste suspendue jusqu'à un avenir qu'il est impossible à l'esprit humain de préciser. Le présent semble ne pas compter pour elle ; elle vit comme repliée sur elle-même dans la conscience du rôle extraordinaire qu'elle a joué au point de vue de l'idée divine, et s'exhale en soupirs contenus mais incessants vers la reprise de son action mystérieuse à travers le monde. Et cela, ce sentiment tragique et fatal où elle se débat met sur la figure de ses fils une empreinte indéfinissable tant elle est complexe.

Ces physionomies sont marquées d'un sceau à part : sous l'apparente soumission qui s'y reflète gît un sombre orgueil réfractaire à tout notre ordre

social. Jamais la mentalité de ce peuple ne pourra s'assimiler la nôtre, se faire à la nôtre : elle est pétrie de croyances, de préjugés, d'aspirations, qui l'isolent forcément de tous et la rendent comme impénétrable à nos modernités, à nos façons de voir et de sentir...

Dimanche, 22 octobre.

...Toutes ces personnes avec lesquelles je suis en contact depuis huit jours, est-ce seulement par la langue qu'elles me sont étrangères ? N'y a-t-il pas entre elles et moi des différences foncières ? Ne sommes-nous pas séparés par des abîmes ?

Je sais que les diverses races humaines procèdent d'une même source. Je crois fermement à la communauté d'origine de notre espèce. Mais le milieu, c'est-à-dire le sol, le climat, l'éducation, et la série infinie des influences physiques et morales comprises sous cette rubrique — tout cela est donc bien puissant pour avoir ainsi, à la longue, partagé l'humanité primitive en groupements qui ne semblent plus avoir l'un avec l'autre que de lointaines et presque imperceptibles affinités.

Car j'ai beau me raisonner et me dire que nous avons tous la même âme et que nous descendons d'un ancêtre commun, je constate entre ces passagers et moi de telles dissemblances radicales, de si

vives oppositions de pensées et de sentiments, que j'en deviens tout rêveur. Quel problème insondable, le lent façonnement de la pâte humaine originelle par les multiples contingences de la vie, sa graduelle adaptation aux zones diverses qu'elle habite et toutes les modalités qu'elle revêt, selon les pays et les formes d'éducation ! Tout en restant une en son essence, elle se charge au cours des âges de qualités accidentelles si nombreuses et si différentes, se teinte de nuances si variées que cela lui fait comme une seconde, une autre nature. En sorte que la similitude foncière repose voilée sous des ondes plus ou moins épaisses et que règlent des rythmes inégalement harmonieux.

C'est rarement qu'elle affleure et qu'elle nous permet de contempler à nu la simplicité de ses lignes.

D'ordinaire pour la trouver il faut percer une couche profonde de traditions, d'habitudes séculaires. L'âme primitive s'est donc subdivisée en autant d'âmes qu'il y a de peuples ou de pays, chacune offrant des traits si particuliers qu'on la croirait presque substantiellement différente de sa voisine et qu'il est assez difficile de leur reconnaître l'une avec l'autre une parenté.

Et les langues sont les signes par lesquels chaque nation exprime son caractère, — beaucoup moins sans doute le fond commun et essentiel que les différenciations qui viennent du milieu et qui constituent

son autonomie, lui donnent son originalité propre.

Comment les langues se sont-elles formées ? Autre problème inséparable du premier et non moins mystérieux. Ce que je veux seulement signaler ici, puisque je suis en veine de réflexions graves ce matin, c'est l'harmonie intime du langage avec le peuple duquel il procède, dont il est la plus vivante et la plus éminemment représentative création. Il se moule à son être, en suit toutes les évolutions, en prend toutes les nuances.

Suivant que ce peuple s'affine ou dégénère, le verbe qui le reflète se subtilise aussi, s'assouplit, s'épure ou bien laisse des scories se mêler peu à peu à son métal vierge, en atténuer la sonorité et l'éclat.

C'est surtout à ce point de vue je crois que les études philologiques doivent palpiter d'intérêt—en ce que les civilisations s'y révèlent dans leurs moindres particularités...

---

23 octobre.

...Notre petite société, qui semblait un peu lasse d'une traversée si longue, se ranime ce matin. Il y règne une activité presque fébrile. Tout le monde est à l'œuvre. Nous ne sommes plus en effet qu'à quelques heures de Douvres où notre paquebot doit faire escale. Et chacun de préparer sa correspondance, de mettre tout en ordre pour le débarquement

prochain. Quelques passagagers vont descendre à Douvres même ; et Anvers, terme de notre voyage, n'est pas loin. Si aucun accident n'arrive nous y toucherons demain, devers la neuvième heure, m'a dit le capitaine.

La bibliothèque s'emplit d'un bruit d'écriture. Lettres et cartes s'entassent sur les bureaux. Des messieurs que j'avais vu causer gaiement jusqu'ici, jouer aux palets sur le pont, s'amuser, et qui m'avaient paru insouciants, sont devenus sérieux, se retrouvent « hommes d'affaires ». Leur physionomie est maintenant tendue. Ils consultent leurs carnets, font des calculs, dépêchent leur courrier, semblent absorbés par d'importantes combinaisons. Comme c'est bien américain cela, cette reprise de soi, ce retour absolu, quand l'heure en a sonné, à la vie sérieuse et pratique. M. Paul Bourget a noté que les Américains « savaient mettre le cran d'arrêt »[1]. Expression pleine de justesse dans son matérialisme et qui caractérise à merveille un peuple dont le cerveau doit ressembler à un mécanisme d'acier, se réglant à volonté.

...Enfin, enfin se dessine ma première vision d'Europe. La voilà, la terre de mes désirs !

Il est deux heures. L'atmosphère est quelque peu voilée. Non loin, à notre gauche, surgissent des

---

1. *Outre-mer.*

falaises grises, d'un gris tout particulier, mêlé de brun et de jaune. Elles se dressent en roideur au-dessus des flots. Est-ce dû à l'étrange lumière épandue parmi le brouillard léger ? Mais cela ne ressemble à rien de ce que j'ai vu encore, cela a quelque chose de fantastique. Nous longeons les côtes anglaises, qui sont ici crayeuses. Et les teintes dont se revêtent leurs parois abruptes sont tellement extraordinaires que je me demande pendant un moment si je n'éprouve pas une illusion d'optique, si ce que je contemple est vraiment une réalité. Et pourtant rien de plus réel ni de plus prosaïque : des mines de craie. La Grande-Bretagne s'annonce donc à nous tout d'abord par ce trait pratique : une excellente matière à exploitation. Au delà sur les hauteurs s'étendent de gras pâturages rougis par les gelées d'automne, ondulent des champs aux nuances légèrement allumées.

Le vers de Virgile me revient à la mémoire :

« *Et penitus toto divisos orbe Britannos* [1]. »

« Les Bretons sont séparés du reste du monde par la ceinture mobile des mers. » Voici les dernières terres de l'Europe, la limite extrême des régions habitables. Car plus haut sont les pays hyperboréens, les océans éternellement enveloppés de brouil-

1. *1ère Eglogue.*—3

lards, tous ces paysages comme irréels que Loti a si artistement évoqués, dont il nous a donné la sensation.

La position géographique de l'Angleterre explique dans une bonne mesure les aptitudes très spéciales que l'on remarque chez ses fils, le tempérament de la race. C'est M. de Voguë qui, dans une fine analyse de l'œuvre de Daniel de Foë, observe qu'il y a chez tout anglais un Robinson Crusoë, et que les fabuleuses aventures de ce héros représentent en raccourci ou mieux synthétisent les qualités d'énergie, d'ingéniosité, de savoir-faire qui caractérisent toute la nation. Ce chef-d'œuvre littéraire, j'allais dire cette épopée, serait donc une œuvre de haut symbolisme. Robinson dans son île, aux prises avec des difficultés de toute nature dont il sait toujours se tirer, en arrivant, à force de travail, de constance, d'esprit de suite, à se faire un « home » confortable où rien ne lui manque de ce qui peut rendre la vie douce, observant rigoureusement le Sabbat, lisant sa Bible, personnifierait l'ensemble de la race. Pourquoi pas ? Toute grande nation n'a-t-elle pas ainsi son poème où ses qualités essentielles se reflètent ? Le malheur est que ces vertus d'initiative très appréciables, tout à fait incontestables, qui ont permis aux Anglais de se créer un si bel empire, sont souvent poussées jusqu'à l'égoïsme, jusqu'à tout subordonner au propre intérêt...

C'est la nuit. Là-bas, bien loin, luisent des feux bleus ou rouges. Ces clartés petites qui percent l'ombre embrumée nous indiquent les rivages de France. Je ne puis rendre ce que j'éprouve en apercevant ces points mystérieux. Tout mon être se porte dans cette direction.

...Nous abordons à Douvres. Les ténèbres sont épaisses. Et j'essaie de distinguer la physionomie de cette ville à travers ces masses d'ombres. Il y a comme un amphithéâtre piqué de clartés jaunes et tranquilles, dont l'éclat a quelque chose de terne, de « passé ». On dirait que quelques-unes sont dissimulées dans des bosquets. Mais y a-t-il vraiment des bosquets sur le flanc des collines où la cité s'étage en demi-cercle ? Ce que je prends pour des feuillages ou de la verdure ne serait-il pas tout autre chose, rien que des murs de briques ou de pierres ? Impossible de m'en rendre compte. Que cette ville doit avoir une allure antique. Les réverbères à la mine surannée ne donnent que des lueurs falotes, des lueurs comme de cierges. Et comme tout est calme. Il n'est que sept heures pourtant. Aucun bruit ne monte des rues. La vie est déjà éteinte à l'extérieur. Elle se concentre placide, recueillie dans ces « homes » échelonnés partout au-dessus du port. Sur les quais de froids sergents de ville en longue redingote bleue, de corrects douaniers. J'ai l'impression qu'un ordre parfait règne ici. Tout a l'air

soigneusement entretenu. Les anglais sont méthodiques ; ils administrent très bien. On en a une preuve nouvelle dans la manière peut-être un peu sèche et rigoureuse avec laquelle tout est rangé...

Un certain nombre de passagers nous quittent, entr'autres un juif servile dont je n'ai jamais aimé la figure si peu franche—ah ! comme il semblait y avoir de fanatisme étroit sous ses manières obséquieuses, d'arrière-pensées dans ses paroles mielleuses, insinuantes ! — et un petit colonel anglais, retour des Indes. Autant l'israélite affectait de libéralisme et de souplesse, autant ce dernier à montré de roideur. Il n'a pas daigné se mêler à notre petit cercle. Nous ne le voyions paraître qu'à table. Il passait au milieu de nous, sans regarder personne, droit comme une barre, avec un air d'en vouloir à la vie, toujours mis pour le dîné en grande tenue, et s'en allait s'asseoir près du Commandant à qui il faisait un petit salut. De temps en temps, sa voix résonnait, vibrante, cassante : c'était pour appeler le garçon de service, et pour lui signifier impérieusement ses ordres.

Pauvre petit colonel ! Ses façons maussades eurent vite fait de provoquer l'antipathie générale. Que de réflexions malveillantes s'est-il attirées ! Pour nos bons américains à l'esprit égalitaire, démocratique, il avait beaucoup trop gardé le pli professionnel, les habitudes autoritaires. Ce souci du rang était au

moins déplacé parmi nous. Il y avait quelque chose de ridicule dans son attitude qui eût été à peine bonne à l'armée. Le devoir social exigeait ici de tout autres manières. Voilà quelqu'un qui nous aura donné une idée plutôt défavorable de sa nation. J'aurai pu me rendre compte, par ce seul exemple, de la différence radicale qui existe entre le tempérament anglais et le tempérament américain. Les influences du milieu ont à la longue creusé un abîme entre ces frères. . .

Mardi, 24 octobre.

Quelle affreuse déception m'attendait au réveil ! Aussitôt levé, je regarde par le hublot, bien persuadé que la ligne du continent est là, tout près, que nous y touchons presque, que dans une heure ou deux commencera mon pèlerinage à travers le vieux monde, les civilisations archaïques. Hélas ! un brouillard épais s'est formé pendant la nuit. Il nous presse aux vitres. Tout indique qu'il est encore en pleine ferveur. Le navire ne bouge, prisonnier de cette brume intense. Je me dis toutefois que tout espoir ne doit pas être perdu, que sans doute une éclaircie se fera. Un officier de bord que j'interroge me répond, avec un sourire flegmatique, que rien ne fait présager meilleur temps et qu'il pourrait arriver que

nous fussions retenus deux ou trois jours à l'entrée du port... Alors, pour quelques minutes, je me sens vraiment malheureux. Je comptais tellement que c'en serait fini ce matin de cette longue traversée, qu'aujourd'hui même mes yeux s'ouvriraient à d'autres formes de vie, aux manifestations de la pensée, de l'âme antique. Quoi ! Etre si près de cette terre de désirs — l'Europe — et ne pouvoir y atteindre, et languir encore dans une attente dont le terme ne peut être fixé, et n'avoir d'autre espace à parcourir que ce navire dont j'ai déjà tant de fois fait le tour, quelle ironie du sort ! Que dire ? que faire ? Les sujets de conversations sont épuisés entre passagers. Ah ! que le temps va me durer. Je m'en veux d'avoir pris ce paquebot, d'avoir choisi cette ligne plus lente. Il y avait tant d'autres voies plus courtes et plus directes. J'en veux au capitaine et au pilote à qui je reproche intérieurement de manquer d'audace. Serait-il donc si périlleux de marcher quand même ? Je ne sais quelle envie me travaille de demander, d'exiger que l'on descende une chaloupe et que l'on me porte à la rive prochaine. Un moment il me semble que tous mes espoirs étaient de vains rêves, et que rien ne va se réaliser de mes longues aspirations...

———

Newman

NEWMAN

—

Ayant choisi de traiter de John-Henry Newman, nous voudrions que notre étude eût un caractère purement objectif, s'inspirât uniquement des faits, et mît en lumière une âme supérieure, sans trop laisser deviner de nos sentiments personnels à l'égard de la crise qui a orienté définitivement sa vie dans le sens que vous savez [1]. C'est à peine même si nous pourrons le suivre jusqu'au bout de l'évolution qui l'a fait passer successivement, de l'anglicanisme le plus absolu jusqu'à une sorte de compromis entre la confession anglicane et la religion romaine, pour le jeter enfin

1. Ce travail sur Newman a été préparé pour le « Salon français » de Boston. L'auditoire que nous avons rencontré là se composait surtout de personnes appartenant à diverses confessions religieuses. Il y avait bien quelques catholiques, mais la grande majorité était protestante, avec toutes les nuances que comporte ce mot. Nous savions à l'avance à qui nous devions nous adresser, et nous avons mis cette phrase pour ne pas effaroucher certaines susceptibilités. Ce n'était pas le lieu d'ailleurs de donner à notre étude une tournure apologétique. Aux Etats-Unis, la classe cultivée est prête à tout entendre et à accueillir les expressions d'opinions les plus opposées à ses propres idées, pourvu qu'on ne la heurte pas de front. Les circonstances nous faisaient donc un devoir d'user de cette précaution oratoire avant d'aborder la question délicate qui allait se poser.

dans le sein du catholicisme. Car sa conversion s'opéra avec une lenteur infinie [1]. Et la route qu'il a parcourue pour y arriver est semée de tant d'incidents, les états intérieurs par lesquels il a passé alors sont tellement riches en matière psychologique, qu'il est assez difficile de faire tenir tout cela dans le cadre d'une simple conférence.

Quelles que soient nos convictions à chacun, il est un point sur lequel nous sommes sûrs de nous ren-

---

1. C'est le 9 octobre 1845 qu'il se fit catholique, par les soins du Père Dominique, un Passionniste italien. Plusieurs de ses disciples et amis l'avaient déjà précédé dans la vraie Eglise. Par ses exemples de piété, par ses discours et ses écrits, il avait été pour eux l'instrument de la grâce divine avant de se rendre lui-même entièrement à son suprême appel.— Trois jours auparavant, le 6 octobre 1845, Ernest Renan avait descendu les escaliers du séminaire de Saint-Sulpice pour ne jamais les remonter. Cette coïncidence a été signalée plusieurs fois. La con[illegible]on de Newman apparaît comme une compensation que la P[illegible]dence accordait à son Eglise en retour d'une défection qui devait lui causer tant de mal.

Voir *Lettres intimes de Ernest et Henriette Renan*. Lettre XXIV, datée de Paris, 13 oct. 1845. 3[e] édit. p 311 *et seq.* Calmann Lévy, édit.—Voir *J. H. Newman, Letters and Correspondence*. Vol. II, pp. 418-419 *et al.* de l'édit. de 1911. Surtout le billet à sa sœur Jemima, daté de Littlemore, le 8 oct. 1845 : « I must tell you what will pain you greatly, but I will make it as short as you would wish me to do. This night Father Dominic, the Passionist, sleeps here. He does not know of my intention, but I shall ask him to receive me into what I believe to be the one fold of the Redeemer. This will not go till all is over. »

contrer et de nous entendre : celui d'une commune admiration pour la parfaite sincérité de Newman, son désintéressement et sa droiture. A quelque croyance que l'on appartienne, la seule équité oblige à rendre hommage à un homme dont l'existence fut tout idéale, et qui, en toutes choses, n'a cessé d'écouter les inspirations de sa conscience et de se laisser guider par ce qu'il pensait être la vraie lumière. Et quand un pareil personnage se trouve en outre avoir du génie, de merveilleux dons d'orateur et d'écrivain, au point que la littérature anglaise ne compte pas de prosateur aussi purement classique, et qu'elle met ses poésies au nombre de ses chefs-d'œuvre lyriques, il ne peut y avoir que charme et profit à l'observer, à prendre contact avec lui [1]. Mettons donc en scène

---

1. Ce serait un beau sujet à traiter que celui de Newman écrivain. Nous ne sachons pas que personne l'ait encore abordé *ex professo.* En passant, ses divers biographes et critiques nous parlent bien de son style, de sa manière, de ses procédés de travail, mais aucun n'a consacré de thèse proprement dite au côté littéraire de son œuvre immense. Il est inconcevable que Taine, qui a poussé l'*Histoire de la littérature anglaise* jusque très près de nous, n'ait même pas mentionné le nom de Newman. Est-ce à cause du caractère religieux de la plupart de ses ouvrages ? Mais qui oserait omettre Bossuet d'une Histoire de la littérature française sous prétexte que le génie de Bossuet fut purement religieux ? J'ai beau chercher, je ne vois pas de raison qui excuse Taine d'avoir oublié un auteur aussi remarquable ; et cet oubli crée une lacune considérable dans son beau travail. C'est une opinion très répandue que Newman est le

John-Henry Newman, et accompagnons-le aussi loin que possible dans la première phase si dramatique de sa longue carrière.

I

Né et élevé dans l'anglicanisme, Newman était persuadé que son église était catholique et apostolique [1]. Du protestantisme, il a toujours repoussé le mot et la chose [2]. Pour lui, la religion anglicane

plus classique et le plus pur des prosateurs anglais. Son goût de l'analyse psychologique le rapproche peut-être de Bourdaloue tandis que l'élégance de sa forme et son onction font penser à Fénelon.

1. Pour se faire une idée juste de la manière de penser de Newman, à ce sujet, l'on peut consulter ses principaux historiens, Wilfrid Ward, Georges Grappe, William Barry, Henri Brémond, etc. ; mais je crois que le mieux est de recourir à ses propres ouvrages, entr'autres l'*Apologia pro vitâ suâ*, qui est plus que l'histoire de ses opinions religieuses, — un livre de confessions que la littérature psychologique réclame comme l'un de ses chefs-d'œuvre. « That the Church of England was a part of the catholic Church had been maintained by the great Anglican divines of the sixteenth and seventeenth centuries, but their view had fallen into comparative disrepute in the eighteenth. The writers of the Tracts were bent on restoring its predominance ». W. Ward, *Life of cardinal Newman*. Vol. I, c. II, p. 56.

2. A preuve, son attitude dans la question de l'évêché de Jérusalem, et sa dénonciation d'une alliance qu'il considérait comme sacrilège entre l'Eglise d'Angleterre et le luthéranisme.

était l'un des rameaux de ce tronc puissant qui s'appelle l'Eglise universelle. La véritable Eglise s'était manifestée sous trois formes dont l'essence était la même, surnaturelle et divine, mais que séparaient des divergences malheureuses créées par les hommes : c'était l'Eglise orientale, l'Eglise romaine et l'Eglise anglicane. L'Eglise romaine, entr'autres, avait au cours des âges laissé s'altérer sa pureté. Si dégénérée qu'elle fût, elle n'en descendait pas moins du Christ et des apôtres. Hélas ! son intolérance avait grandi avec les superstitions, et, comme il disait, les « mômeries » dont elle s'était chargée. Et il comprenait d'autant moins qu'elle ne voulût pas reconnaître la légitimité de l'Eglise d'Angleterre qu'elle avait davantage besoin elle-même d'indulgence et de pardon. Il écrira un jour :

« Rome est la cruelle Eglise qui nous demande des choses impossibles, qui nous excommunie à cause de notre désobéissance ; et maintenant elle nous surveille et elle exulte en voyant s'approcher le moment où elle nous jettera par-dessus bord [1]. »

Des trois, l'Eglise anglicane était la plus parfaite,

---

1. *Lettres et Correspondance.* Tome I, p. 338. Lettre à sa sœur Jemima, datée de Naples, le 11 avril 1833. « She (Rome) is the cruel Church asking of us impossibilities, excommunicating us for disobedience, and now watching and exulting over our approaching overthrow. »

celle dans laquelle le christianisme primitif s'était le mieux conservé. Grâce à une réaction salutaire qui s'était opérée dans son sein, elle s'était dégagée des influences qui avaient plus ou moins corrompu les autres et avait gardé intactes la foi et la morale antiques[1].

Voilà, aussi bien que nous pouvons la définir, quelle fut à l'origine et pendant bien des années la mentalité de Newman. Il en changera. Par l'effet d'un lent travail intérieur, à force de réflexions profondes, d'études impartiales qui le feront remonter aux sources, il en arrivera à une conviction toute contraire. Et alors commencera de se produire cette

---

1. Cependant, il considérait qu'elle avait besoin d'une régénération. Et le mouvement d'Oxford est né précisément d'un désir sincère d'insuffler à l'Eglise établie une nouvelle vie religieuse. L'occasion de ce mouvement fut la suppression par l'Etat de dix évêchés en Irlande. Newman et ses amis s'en indignèrent comme d'un attentat aux droits sacrés de l'Eglise. Ce fut alors que Keble prononça, le 14 juillet 1833, son fameux sermon sur « l'apostasie nationale », où était dénoncée vigoureusement cette ingérence de l'Etat dans les affaires ecclésiastiques et l'incurie des évêques qui laissaient spolier leur inaliénable domaine. La bataille commençait. Elle dura plusieurs années. Les « *Tracts for the times* » en furent les principaux épisodes. C'est du mouvement d'Oxford que date la renaissance catholique en Angleterre. Et nous devons ajouter que l'anglicanisme même lui doit un regain de vie, et que c'est à partir de ce moment que l'Eglise d'Angleterre a commencé à copier les cérémonies de notre culte et à imiter nos formes extérieures.

sécession qui finalement l'amènera vers Rome et dans Rome. Il n'en reste pas moins qu'il s'est cru catholique longtemps avant de faire la démarche suprême qui devait briser toutes ses attaches avec son Eglise. Aussi les œuvres qu'il a composées durant sa carrière anglicane sont curieuses, et, par bien des côtés, se rattachent à celles qui sont nées par la suite. Leur orthodoxie à peu près rigoureuse nous permet de les utiliser avec fruit. L'auteur n'a eu que peu de retouches à leur faire subir, qu'à en retrancher çà et là certaines expressions inspirées par les préjugés de son éducation première, pour les rendre dignes de figurer parmi les plus belles créations de notre littérature religieuse. C'est là un phénomène extraordinaire et peut-être unique dans l'histoire, que cet homme ait pu passer du plus pur anglicanisme au catholicisme intégral sans avoir à désavouer dans leur ensemble les écrits qu'il avait conçus alors qu'il semblait si éloigné de nos formes de vie et de pensée. Son œuvre a ainsi un caractère d'unité qui est tout à fait singulier. Témoignage d'une âme naturellement catholique ! dirons-nous pour rappeler le mot célèbre de Tertullien.

Il ne faudrait cependant pas se figurer que cette transition s'est effectuée sans secousses et sans déchirements.

A partir du moment où Newman sentit s'éveiller en son esprit les premiers doutes concernant la suc-

cession apostolique dans son Eglise jusqu'à celui où, vaincu par la lumière, il s'en sépara à jamais, son âme fut troublée, inquiète d'abord, et finalement en proie à une véritable agonie. Selon qu'il l'a écrit admirablement :

« J'avais vu l'ombre d'une main sur le mur. Celui qui a vu un esprit ne peut plus être comme auparavant[1]. »

Et encore : « Vers la fin de 1841, j'étais sur mon lit de mort, comme membre de l'Eglise d'Angleterre »[2], et le pauvre agonisant n'avait même pas la consolation de « mourir en paix ».

Il avait vu « l'ombre d'une main sur le mur ». Instant fatal ! Ses jours et ses nuits en seront comme hantés. Son intelligence ne pouvait plus croire déjà à la vérité de l'anglicanisme que son cœur y était encore fidèle et repoussait l'évidence qui le détachait de tout ce qu'il avait aimé. Newman a eu son chemin de Damas, long et épineux. Ce n'est pas d'un seul coup qu'il a été terrassé et transformé, ainsi que Saul.

---

1. *Apologia*, c. III, p. 118 : « I had seen the shadow of a hand upon the wall. It was clear that I had a good deal to learn on the question of the churches, and that perhaps some new light was coming upon me ; He who has seen a ghost, cannot be as if he had never seen it. »

2. « From the end of 1841, I was on my death-bed, as regards my membership with the anglican Church, though at the time I became aware of it only by degrees »... « I was not allowed to die in peace »... *Apolog.*, c. IV, p. 147.

Il a fallu pour cela des années pendant lesquelles des forces opposées tiraillaient son âme en tous sens et l'écartelaient. Quelqu'un a dit que son existence alors fut un drame de Shakespeare en action. Et nous croyons qu'il a souffert en effet autant que l'on peut souffrir sans mourir[1]. Il a tout fait pour empêcher ou pour retarder le dénouement qu'il voyait s'approcher avec une sorte de fatalité ; il a essayé de tous les compromis. Sa *Via media*, qui a d'ailleurs fait banqueroute[2], n'était-elle pas comme un effort désespéré pour combiner, pour concilier des doctrines adverses ? Ne s'imaginait-il pas que ce nouveau système allait lui permettre de garder l'équilibre entre l'anglicanisme et le catholicisme, et de satisfaire ses convictions secrètes sans avoir à renier son passé ?

L'on se souvient des pages pénétrantes où M. Maurice Barrès analyse avec tant d'acuité et d'émotion ce qu'il appelle « l'angoisse de Pascal »[3]. Le grand

---

1. « Peu de conversions ont été plus lentes, embarrassées de plus de scrupules et de délicatesses. Peu d'entres elles, sous une apparence plus unie et plus calme, nous ont laissé deviner plus de déchirements intimes. » *J.-H. Newman*, par Georges Grappe, c. IV, p. 105. Paris, Libr. P. J. Béduchaud, édit. 1907.

2. « . . . The theory of the *Via Media* was absolutely pulverized. » *Apologin*, c. III, p. 117.

3. C'est une conférence donnée à Paris, à l'Université des Annales, en l'année 1909, je crois. Elle a été publiée d'abord dans le *Journal de l'Université des Annales*, où nous l'avons lue, et depuis il en a été fait un tirage à part, à petit nombre. De

penseur Pascal a conçu des doutes sur la certitude de son salut, et il a eu pour les exprimer de ces mots à lui que M. Emile Faguet nomme si bien des « mots d'éternité » ; il a exhalé ses terreurs en des paroles comme saignantes de l'agonie qu'il en éprouvait. Mais l'angoisse de Pascal avait quelque chose de maladif et de chimérique. Quand on va au fond, l'on s'aperçoit qu'elle résulte un peu de l'ébranlement cérébral auquel cet « effrayant génie », ainsi que l'appelait Chateaubriand [1], était sujet depuis l'accident

quelques paroles de Pascal, M. Barrès a tiré un effet extrêmement dramatique en en faisant bien ressortir toute *l'âme*.

1. *Génie du christianisme*, IIIe partie, ch. VI. Suite des *Moralistes*, p. 213 de l'édit. Garnier :

« Il y avait un homme qui à douze ans, avec des *barres* et des *ronds*, avait créé les mathématiques ; qui à seize avait fait le plus savant traité des coniques qu'on eût vu depuis l'antiquité ; qui à dix-neuf réduisit en machine une science qui existe tout entière dans l'entendement ; qui à vingt-trois ans démontra les phénomènes de la pesanteur de l'air, et détruisit une des grandes erreurs de l'ancienne physique ; qui, à cet âge où les autres hommes commencent à peine de naître, ayant achevé de parcourir le cercle des sciences humaines, s'aperçut de leur néant, et tourna ses pensées vers la religion ; qui depuis ce moment jusqu'à sa mort, arrivée dans sa trente-neuvième année, toujours infirme et souffrant, fixa la langue que parlèrent Bossuet et Racine, donna le modèle de la plus parfaite plaisanterie comme du raisonnement le plus fort ; enfin, qui, dans les courts intervalles de ses maux, résolut par abstraction un des plus hauts problèmes de géométrie, et jeta sur le papier des pensées qui tiennent autant du dieu que de l'homme : cet effrayant génie s'appelait *Blaise Pascal*. »

qui avait mis sa vie en danger ; elle porte aussi la marque de l'idée redoutable et exagérée que l'école de Port-Royal se faisait de la justice de Dieu [1].

Tandis que l'esprit de Newman était l'un des mieux pondérés et des plus lucides qui aient jamais existé. Et son angoisse n'avait rien du délire mystique ; elle n'était pas le fruit d'une imagination en désarroi. Elle reposait sur des causes solides. C'était le produit d'investigations sincères qui lui montraient toujours plus clairement que l'édifice sur lequel il avait pensé appuyer son élan vers l'infini n'avait qu'un fondement d'argile. Plus tard, bien plus tard, quand ce cher grand homme sera parvenu à « la bienheureuse vision de paix » [2], il tâchera de décrire pour

---

1. « Le Dieu de Port-Royal a le visage dur et fermé de l'antique Destin ». « . . . Ces messieurs de Port-Royal ne pensaient au jugement de Dieu qu'avec tremblement. » Louis Bertrand, *Saint Augustin*, *Revue des Deux mondes* du 1er avril 1913, p. 500 et du 15 mai 1913, p. 268.

2. « Such were the thoughts concerning the « Blessed Vision of Peace », of one whose long-continued petition had been that the Most Merciful would not despise the work of His own Hands, nor leave him to himself. . . »

Ces mots se trouvent dans le *post-scriptum* que Newman ajouta à son ouvrage *Development of Christian Doctrine.* L'on sait que ce livre, le plus « travaillé » de tous ses écrits, est le dernier qu'il ait fait avant sa conversion. Il se termine par une série de points de suspension. . . La plume tomba des mains de l'auteur avant qu'il fût allé jusqu'au bout de tous ses raisonnements. A quoi bon continuer ? La grâce était la plus forte ; il avait la foi.

la postérité l'état tragique duquel il n'était sorti qu'après en avoir épuisé toute l'amertume. Si vivantes que soient ses évocations, si douloureuses que soient ses analyses, il n'a pu rendre toute l'horreur du drame qu'il avait vécu, en dévoiler tous les sombres aspects, les multiples péripéties ; il a dû en emporter avec lui le mystère, parce que la langue humaine, pour souple, et subtile, et savante qu'elle soit, se refuse à peindre, dans toute leur vérité profonde, certain ordre de sentiments.

John-Henry Newman est né à Londres le 21 février 1801. Des biographes ont voulu qu'il fut, par son père, de descendance juive [1]. Je crois que l'*Encyclo-*

---

1. « The writer was at pains to ascertain the evidence for the alleged Jewish descent of the Newman family, and it proved to be a curious instance of how stories grow out of nothing. It is stated definitely in Dr. Barry's *Cardinal Newman* « that its « real descent was Hebrew ». Dr. Barry, in answer to my inquiries, referred me to the article on J.-H. Newman in the *Encyclopædia Britannica* as his authority, and undoubtedly that article first broached the suggestion. I happened to know personally the writer in the *Encyclopædia Britannica* and communicated with him. In reply he pointed out that he had in his article never alleged Jewish descent as a fact, but only suggested its possibility. « There is no evidence for it », he added, « except « the nose and the name ». For those, then, who agree with the present writer that the nose was Roman rather than Jewish, the evidence remains simply that the name « Newman » betokens Hebrew origin — a bold experiment in the higher criticism. I may add that in a more recent correspondence Dr. Barry agrees with me that no satisfactory evidence on the subject has been

pédie britannique a été la première à émettre, sans preuve, cette opinion. M. William Barry, dans son gros ouvrage sur Newman, s'est empressé de l'adopter et d'échafauder là-dessus tout un système extraordinairement fantaisiste : le caractère de son héros, les particularités, les nuances de son esprit, s'expliquent à ses yeux par l'hérédité israélite. Ces déductions étranges ont le tort de reposer sur une erreur. Il est aujourd'hui hors de doute que le père de Newman était de souche purement anglaise. M. Barry lui-même en a convenu d'ailleurs [1]. M. Wilfrid Ward, à qui nous devons une histoire absolument définitive du grand cardinal, écrivit à l'auteur de

---

adduced. » — Wilfrid WARD. *Life of Cardinal Newman.* Vol. I, c. II, *ad calcem*, p. 27.

1. Voir à l'article *Newman*, au tome Xᵉ de la *Catholic Encyclopædia*, page 794, col. 2ᵉ

L'auteur, William BARRY, après avoir dit : « It is stated that the name was at one time spelt Newmann ; it is certain that many Jews, english or foreign, have borne it ; and the suggestion has been thrown out that to his Hebrew affinities the cardinal owed, not only his cast of features, but some of his decided characteristics, — e. g. his remarkable skill in music and mathematics, his dislike of metaphysical speculations, his grasp of the concrete, and his nervous temperament », — ajoute : « But no documentary evidence has been found to confirm the suggestion. »

Par le fait même s'écroule donc tout le magnifique échafaudage d'hypothèses servant d'appui au *Newman* de M. le Dr. William Barry.

l'article paru dans l'*Encyclopédie britannique* pour lui demander quelles raisons il avait eues de soutenir sa première théorie. Et celui-ci de répondre : « Deux choses m'ont influencé : ce nom de Newman, lequel devait s'écrire autrefois avec deux *n*, ce qui est un nom bien juif, et son nez. » Il faut avouer que ces arguments n'ont rien de bien sérieux, et qu'ils ne suffisent pas à déterminer avec certitude une origine.

Newman avait des traits fortement accentués, un nez très prononcé qui donnait à l'ensemble de la figure beaucoup de caractère. Il n'y a cependant là aucun de ces indices infaillibles qui dénotent le sémite. Newman avait l'une des plus belles têtes de penseur qui se puisse voir, un masque sculptural[1]. Et quand l'étude, les méditations silencieuses, la souffrance et les années eurent achevé de le modeler, il prit une noblesse presque surhumaine. Le P. Pope

---

1. Voici comment l'un de ses contemporains nous le dépeint : James Anthony Froude, in an article in *Good Words* for 1881, says : « My present letter will be given to a single figure. When I entered Oxford, John Henry Newman was beginning to be famous. His appearance was striking. He was above the middle height, slight, and spare. His head was large, his face remarkably like that of Julius Cæsar. The forehead, the shape of the ears and nose, were almost the same. I have often thought of the resemblance, and believed that it extended to the temperament... » Cité dans *Newman—An Appreciation* par Alexander WHYTE. (Longmans, Green & Co., New York, 1902, p. 41.)

qui nous a laissé le récit de la remise de la barrette cardinalice à Newman, ajoute : « Il y avait là des dames romaines qui ne purent s'empêcher de s'écrier en le voyant : « Quel beau vieillard ! quelle figure ! « oui pâle, mais superbe ! — *Che bel vecchio ! che « figura ! pallido si, ma bellissimo !*[1] »

S'il faut renoncer à trouver à Newman des attaches israélites, en revanche il avait du sang latin par sa mère, Jemima Fourdrinier, dont la famille avait émigré de France en Angleterre après la révocation de l'édit de Nantes. Et l'on peut se demander si ce goût pour les idées générales qui le distinguait, la netteté de sa vision, la tournure si classique de son intelligence, bien des traits de sa physionomie spirituelle, n'ont pas eu leur source dans l'âme maternelle.

Chose étrange chez un homme que l'idée religieuse devait passionner toute sa vie, sa première enfance fut plutôt froide, indifférente à cet égard. Jeune, il lisait la Bible, mais le plaisir qu'il y trouvait était plutôt de nature esthétique. Jusqu'à l'âge de quinze ans, il n'eut pas de convictions ni de croyances nettement définies. Il savait son catéchisme à la lettre, sans voir dans ses formules autre chose que des mots. La foi calviniste de sa mère n'avait pas de prise sur son âme.

---

1. *The life of Cardinal Newman*, by Wilfrid Ward. Vol. II, c. XXXIII, p. 463.

Ce qui nous frappe le plus en lui, dès les premières années, c'est une tendance singulière à la rêverie : « Je pensais que la vie était peut-être un rêve, et le monde extérieur une apparence seulement.[1] » Déjà, pour lui, les vraies réalités sont les imaginations, les pensées. Cette indication, qu'il a consignée à la première page de son *Apologie*, est très précieuse comme donnée psychologique. L'avenir ne fera que développer cette disposition initiale. En mai 1828, il écrira en effet : « Je ne sens jamais si fortement la nature transitoire de ce monde que quand je suis le plus charmé par ses paysages... quel voile, quel rideau est vraiment ce monde ! un beau voile, sans doute, mais un voile.[1] » Newman vivra toujours plus pour la pensée que pour l'action. Toutes ses

---

1. « I thought life might be a dream, or I an angel, and all this world a deception, my fellow angels by a playful device concealing themselves from me, and deceaving me with the semblance of a material world. » *Apol.*, c. I, p. 2.

2. *To his sister Jemima.*

Oriel College, May 10, 1828.

« ... It is so great a gain to throw off Oxford for a few hours, so completely as one does in dining out, that it is almost sure to do me good. The country, too, is beautiful ; the fresh leaves, the scents, the varied landscape. Yet I never felt so intensely the transitory nature of this world as when most delighted with these country scenes... What a veil and curtain this world of sense is ! beautiful, but still a veil ! » — *Letters and Correspondence*. Vol. I, p. 161.

énergies seront en quelque sorte tournées en dedans et consacrées à la culture intensive de l'être intérieur. Ce doux rêveur exercera cependant sur ses contemporains une influence qu'aucune autre ne saura contrebalancer. Du fond de ses retraites studieuses, il lancera des idées qui mettront les âmes en mouvement et transformeront la face de l'Angleterre moderne.

C'est dans l'automne de 1816 que se produisit chez lui ce qu'il a appelé d'un mot grave : sa « conversion », et qui fut plutôt le premier éveil de sa conscience aux choses de l'au delà [1]. L'adolescent reçoit comme une illumination surnaturelle. L'ordre divin se manifeste à son âme avec précision. Dieu n'est plus pour lui un être abstrait et lointain : il le sent, il le touche. Tout s'efface à ses yeux pour ne plus laisser en présence que ces deux termes : son Créateur et lui. Et son cœur se fond sous une ardeur inconnue ; il aime à prier, il trouve une saveur à la dévotion. Et en même temps cette idée s'empare de son imagination

---

1. « When I was fifteen, (in the autumn of 1816), a great change of thought took place in me. I fell under the influences of a definite creed, and received into my intellect impressions of dogma, which, through God's mercy, have never been effaced or obscured... I believed that the inward conversion of which I was conscious, (and of which I still am more certain than that I have hands and feet) would last into the next life, and that I was elected to eternal glory. I have no consciousness that

avec force, que c'est la volonté de Dieu qu'il vive toujours seul ; il a comme le pressentiment d'une vocation supérieure à remplir, d'une œuvre missionnaire, qui implique le sacrifice du célibat, le renoncement à tout amour humain. Et sur ce point son esprit n'éprouvera jamais de fluctuations. A travers toutes les circonstances, toutes les luttes de sa carrière anglicane, quand il sera las, découragé, quand il passera par ces crises d'abattement où les plus forts sentent si vivement le besoin d'une affection intime et délicate qui les console et les soutienne, Newman ne doutera cependant jamais de son appel à une existence solitaire. Lorsqu'il aura été fait ministre d'une église où le mariage est de règle, jamais il ne pensera aux douceurs d'un foyer. Il demeurera inébranlable dans sa résolution et sa persuasion. En revêtant plus tard la majesté du sacerdoce catholique, il comprendra sans doute le sens et le pourquoi de de cet appel à la virginité qui avait retenti dans son

---

this belief had any tendency whatever to lead me to be careless about pleasing God... I believe that it had some influence on my opinions, in the direction of these childish imaginations which I have already mentioned, viz, in isolating me from the objects which surrounded me, in confirming me in my mistrust of the reality of material phenomena, and making me rest in the thought of two and two only absolute and luminously self-evident beings, myself and my Creator... » — *Apologia*, ch. 1, p. 4.

cœur de bonne heure, et il y verra la récompense de sa fidélité à cultiver cet idéal surhumain [1].

A seize ans, Newman entre à Oxford. Il y fait des études brillantes et solides. Mais, le 20 novembre 1820, alors que tous escomptaient son succès, il échoue à l'examen pour le titre de bachelier de *Trinity College*. Un incident quelconque avait mis en émoi sa timidité naturelle, et l'avait empêché de donner sa mesure [2]. Cet échec aura un bon effet. Le candidat malheureux annonce à ses amis qu'il concourra à la

---

1. « I am obliged to mention, though I do it with great reluctance, another deep imagination, which at this time, the autumn of 1816, took possession of me, — there can be no mistake about the fact ; viz, that it would be the will of God that I should lead a single life. This anticipation which has held its ground almost continuously ever since, — with the break of a month now and a month then, up to 1829, and, after that date, without any break at all, — was more or less connected in my mind with the notion, that my calling in life would require such a sacrifice as celibacy involved ; as, for instance, missionary work among the heathen, to which I had a great drawing for some years. It also strengthened my feeling of separation from the visible world, of which I have spoken above. » — *Apologia*, ch. I, p. 7.

2. A propos de ce fait, le Dr. Barry fait une citation, sans en indiquer la source. ... Mais, « convoqué un jour plus tôt qu'il ne s'y attendait, il perdit la tête, fut tout décontenancé, et n'eut plus qu'à se retirer. »—Voir *Newman*, par W. Barry, traduct. Albert Clément, ch. I, p. 23, Paris, P. Lethielleux.

M. Wilfrid Ward, lui, dit ceci : « Newman's failure in the schools, in 1820, from exhaustion brought on by overwork, produced a disappointment which no subsequent success effaced

prochaine saison pour un grade supérieur : le *Fellowship d'Oriel*. Cette ambition semble bien hardie ; l'on n'ose y croire. Et pourtant, le 18 avril 1822, après des études acharnées, — Newman se montrera toujours un travailleur infatigable, il écrira jusqu'à quatorze heures par jour, debout à son bureau, ainsi que faisait Victor Hugo [1], et déploiera toute sa vie une activité intellectuelle prodigieuse, — donc, le 18 avril 1822, il sera élu au poste éminent qu'il convoitait ; et cet honneur le mettra du coup sur un pied d'égalité avec les plus célèbres professeurs de la Grande Université.

Ayant renoncé à la carrière du droit à laquelle il semble que sa famille l'avait d'abord destiné, Newman entre dans les ordres en 1824, et devient tour à

---

from his mind. » — *Life of Cardinal Newman*. Vol. I, ch. II, p. 34.

La citation faite par M. Barry est tirée de *Autobiographical Memoir*. Voici ce que j'y trouve à ce sujet : « He had over-read himself, and being suddenly called a day sooner than he expected, he lost his head, utterly broke down, and, after vain attempts for several days, had to retire. » Newman en écrivait à son père, le 1er déc. 1820 : « . . . my nerves quite forsook me, and I failed. » — Voir *Letters and Corresp.* Vol. I, ch. I of the *Autob. Mem.*, p. 40.

1. Victor Hugo faisait, bon an mal an, ses quatre-vingts vers par jour. Je me rappelle un joli mot qu'a dit à son propos Alexandre Dumas, je crois, dans un discours prononcé à l'Académie Française : « A vingt ans, Victor Hugo monta dans son cerveau et n'en redescendit plus. »

tour vicaire de Saint-Clément, vice-principal de St. Alban's Hall, « Tutor » d'Oriel, et enfin, en 1828, curé de Sainte-Marie d'Oxford, la paroisse de l'Université. Il occupera cette charge jusqu'en 1843, où il donnera sa démission après un sermon d'adieux qui est resté dans toutes les mémoires comme l'une des expressions les plus achevées de la parole humaine[1].

---

1. En voici la péroraison : « O ma mère, d'où vient donc que tant de belles choses furent répandues sur toi sans que tu saches les conserver ? D'où vient que tu portes tes enfants et que cependant tu les renies ? Comment ne sais-tu pas utiliser leur zèle et n'as-tu pas l'âme de prendre de la joie à leur amour ? Pourquoi tout ce qu'il y a de noble dans la parole, d'attendri et de subtil dans la dévotion, tes fleurs et te· espérances, se détache-t-il de ton sein sans trouver un refuge entre tes bras ? qui t'a marquée de ce destin d'avoir « des entrailles qui avortent « et des mamelles desséchées ? » Qui t'a fait l'étrangère même de ton sang ? qui a rendu ton regard cruel à tes petits ? Tes enfants, le fruit de tes entrailles, qui t'aiment, qui voudraient se sacrifier pour toi, tu les regardes toute tremblante, comme de mauvais présages, tu les tiens en aversion comme s'ils t'offensaient, ou au mieux tu ne fais que les supporter comme s'ils n'avaient droit qu'à ta patience. Tout le jour, tu les fais venir oisifs : tu les supportes uniquement ainsi. Ou bien encore, tu les presses d'aller où ils seront mieux reçus ; tu les vends pour un rien à l'étranger de passage... à quoi donc veux-tu finalement en venir ? Et vous, ô mes frères, bons cœurs pleins de tendresse, amis fidèles et très affectueux, si vous connaissez quelqu'un qui par la plume, ou par la parole, vous ait aidés un peu à bien agir, s'il vous a jamais révélé de vous-mêmes ce que vous saviez et ce que vous ignoriez, si dans vos âmes il a lu vos besoins, deviné vos sentiments et s'il vous a fait du

C'est dans la chaire de Sainte-Marie que Newman a prononcé cette série de sermons qui ont rendu son nom à jamais célèbre et ont fait de lui le premier personnage de l'Angleterre.

Chaque dimanche, vers les quatre heures, la fleur d'Oxford se portait dans le vieux temple gothique pour y assister à un office religieux qui consistait surtout en une homélie ou un discours donné par le jeune ministre. La curiosité d'abord l'y avait attirée. L'on avait voulu voir si le prédicateur soutiendrait ce renom de talent original qu'il s'était fait pendant ses études universitaires. Et voici que la réalité dépassa toute attente. D'année en année, l'on se pressait plus nombreux aux pieds de sa chaire. Sa parole était un événement. Un frisson sacré parcourait l'assemblée distinguée et recueillie quand on le voyait paraître dans le chœur, grand et mince, avec un visage pâle, des traits creusés par la méditation, un front tout plein de pensées, une attitude où tout annonçait la conscience d'un rôle surnaturel à remplir. Quel était donc le caractère de son éloquence ? Chaque peuple a peut-être un genre d'éloquence à lui. Pour ce qui est des anglo-saxons, il ne semble

---

bien ainsi... celui-là, gardez son souvenir dans les temps futurs, lorsque vous n'entendrez plus sa voix et priez qu'en toutes rencontres, il reconnaisse la volonté de Dieu et soit prêt à l'accomplir ! » — (Ce sermon fut prononcé le 25 septembre 1843, dans la chapelle de Littlemore.)

pas qu'ils se fassent de l'orateur le même idéal que nous. Nous, ce que nous demandons à la parole, c'est la vie, le mouvement, les envolées magnifiques. Nous ne sommes pas toujours très sévères pour les idées, et nous passons à la forme des défaillances, pourvu que l'orateur nous fasse vibrer, nous soulève et nous emporte. Il y a cependant un genre, cultivé dans les académies, et qui diffère beaucoup, par la noblesse constante des idées, l'élégance et même la recherche du style, du ton ordinaire des discours. Les sermons de Newman pourraient se rapprocher de notre éloquence académique s'il était permis de dire que l'orateur avait, en les préparant, visé à l'effet littéraire. Peut-être est-il plus simple d'admettre qu'ils ne sont pareils à rien de ce que nous avons chez nous, dans le genre sacré ou profane, et qu'ils portent la marque d'une originalité profonde qui n'est semblable qu'à elle-même.

Ces sermons étaient écrits d'un bout à l'autre. L'orateur ne se contentait pas d'en élaborer avec soin la substance ; il les rédigeait et leur donnait une forme définitive. Ils se distinguaient par une grande pénétration psychologique. L'on s'étonnait que cet homme qui vivait assez à l'écart, qui se plaisait dans la solitude, pût connaître si bien le monde, analyser avec tant de sûreté et de finesse les contradictions et les subtilités de la nature humaine. Comme s'il fallait absolument se mêler à la société

pour en comprendre la vie ondoyante et diverse ! comme si le plus sûr moyen d'arriver à connaître les autres n'était pas de se replier sur soi-même et de parcourir les détours les plus fuyants de son être !

Quant à la forme, elle était aussi près que possible de la perfection. De tous les classiques anciens, Cicéron est celui que Newman étudia le plus. Il chérissait le prince des orateurs antiques pour l'élévation de sa philosophie, et pour la beauté du moule dans lequel il avait coulé ses pensées. Son style se ressent de ce commerce : style à la fois fluide et précis où il n'y a pas un mot, pas une expression qui ne soit au service de l'idée, style qui se déroule en périodes admirablement cadencées, style plutôt harmonieux que plastique, moins coloré que sonore. Et à travers tout cela courait un souffle de piété naïve et tendre, un accent religieux souvent prophétique, qui semblait comme l'écho d'un verbe intérieur tout embrasé de foi et d'amour.

L'action oratoire était nulle, j'entends que l'orateur ne faisait aucun geste, n'avait recours à aucun de ces moyens qui nous paraissent pourtant d'un si puissant effet. Il lisait son discours : chaque phrase était débitée avec une certaine rapidité, puis il y avait une pause, et ainsi jusqu'à la fin. Mais sa voix était si extraordinairement musicale, d'un timbre si doux, si clair, si argentin, si pur, que c'était un enchantement pour l'oreille. Et la passion voilée, concentrée, qui

l'animait, se communiquait à tous, et le rendait irrésistible. Newman a été le plus grand orateur sacré de l'anglicanisme. C'est par son éloquence, faite d'âme et de génie, nourrie de la moelle des Ecritures, traversée d'éclairs infinis, qu'il est devenu l'homme le plus marquant de son église, et qu'il a été porté à la tête d'un mouvement qui devait avoir pour son avenir personnel et pour celui de milliers d'âmes des conséquences si imprévues [1].

---

1. C'est dans l'ouvrage intitulé : *Newman—An appreciation*, par Alexander WHYTE, (Longmans, Green, and Co. 1902, p. 38 et seq.), que nous avons puisé le plus de renseignements concernant son talent oratoire. En voici quelques extraits :

« It was from the pulpit of St. Mary's that he (Newman) began to conquer and to rule the world... Principal Shairp, for one, has a most admirable picture of Newman in the pulpit. He begins by telling us how simple and unostentatious the service in St. Mary's was when Newman was the preacher. « No pump, no ritualism », are Shairp's words, « nothing but the silver intonation of Newman's magic voice. Newman's delivery had this peculiarity. Each sentence was spoken rapidly, but with great clearness of intonation, and then, at the close of every sentence, there was a pause that lasted for several seconds. Then another rapidly but clearly spoken sentence, followed by an other pause, till a wonderful spell took hold of the reader. The look and the bearing of the preacher were as of one who dwelt apart, and who, though he knew his age well, did not live in his age... The subtlest of truths were dropped out as by the way in a sentence or two of the most transparent Saxon... and the tone of voice in which all this was spoken sounded to you like a fine strain of unearthly music. »

L'auteur cite encore un passage d'un article paru il y a plus

Avant de s'engager dans cette période troublante, Newman va cependant visiter un millieu qui ne laissera pas d'influer sur l'évolution future de sa mentalité. Il n'est pas encore sorti de son île ; il n'a même pas fait ce traditionnel tour de France qui semble obligatoire pour les fils de l'aristocratie anglaise. Sa connaissance du monde extérieur est toute livresque. Or, l'occasion va lui être offerte de prendre contact avec de très vieilles civilisations et de les observer, non plus à travers le prisme des histoires plus ou moins déformantes, mais de ses propres yeux.

---

de quarante ans dans la *Saturday Review* et qui avait pour auteur Dean CHURCH :

« Dr. Newman's sermons stand by themselves in modern English literature ; it might even be said, in English literature generally... We have learned to look upon Dr. Newman as one of those who have left their mark very deep on the English language. Little, assuredly, as their writer originally thought of such a result, the sermons have proved a permanent gift to our literature, of the purest English, full of spring, clearness and force. Such English, graceful with the grace of nerve, flexibility, and power, must always have attracted attention ; but his English had also an ethical element which was almost inseparable from its literary characteristics. »

Et WHYTE ajoute : « It is Froude's description of Newman in the pulpit I am specially in quest of ». Cette description se trouve dans la Revue *Good Words*, pour 1881 :

« No one who heard his sermons in those days can ever forget them... a sermon from Newman was a poem, formed of a distinct idea, fascinating by its subtlety, welcome — how welcome ! — from its sincerity, interesting from its originality ; even to those who were careless of religion, and to those who

Son ami de cœur, Hurrell Froude, est très souffrant de la poitrine. C'est le mal romantique. Son père, qui occupe une haute situation dans l'église officielle, décide de le conduire dans un climat plus doux, et il invite Newman à les accompagner [1]. Et les

---

wished to be religious, it was like the springing of a fountain out of a rock. »

Et enfin, il y a ce témoignage tombé d'une plume anonyme : « Action in the common sense there was none. His hands were literally not seen from the beginning to the end. The sermon began in a calm, musical voice, the key slightly rising as it went on ; by and by the preacher warmed with his subject, till it seemed as if his very soul and body glowed with suppressed emotion. The very tones of his voice seemed as if they were something more than his own. The great church, the congregation all breathless with expectant attention... »

Voir aussi *Newman*, par William Barry, traduct. Clément, (Paris, Lethielleux), p. 61 et seq.

1. Hurrell Froude mourut le 28 février 1836, chez son père, au presbytère de Darlington. « Au printemps de 1838, parut la première partie de ses *Remains*, et en 1839, la seconde. C'est le journal intime de ses crises d'âme, sa correspondance, quelques sermons, et des fragments d'études diverses... Les deux premiers volumes, publiés en 1838, contenaient les documents les plus significatifs, entr'autres le journal intime et la correspondance. Là, presque à chaque page, se rencontraient des propositions hardiment catholiques, des condamnations prononcées d'un ton tranchant et méprisant contre le protestantisme, des hommages rendus à l'Eglise de Rome, et surtout des malédictions irritées contre les *Reformers* anglais du XVI[e] siècle. Dans le monde protestant, l'émoi fut grand et prit le caractère d'un scandale. » — Voir *La Renaissance catholique en Angleterre au XIX[e] siècle*, par Paul Thureau-Dangin, I[e] partie, ch. III, p. 145-146, (Paris, Plon, 1908).

voilà qui partent pour les pays « où fleurit l'oranger ». Le but du voyage est une croisière dans la Méditerranée, avec escale à ses principaux ports. Le onze décembre 1832, tous trois s'embarquent à Falmouth sur un paquebot de la compagnie de Malte, l'*Hermès*, nom bien choisi pour un navire destiné à sillonner une mer gréco-latine. A ce moment, l'esprit du jeune pasteur de Sainte-Marie n'a encore été affleuré par aucun doute concernant la légitimité de l'anglicanisme ; il se croit bien en possession de la vérité religieuse. Il sera donc très curieux de noter son attitude à l'égard des pays vers lesquels ils s'achemine, de ces populations du Midi sur lesquelles la « superstition romaine » exerce tout son empire. Sous forme de lettres qu'il envoie à sa famille et à ses amis, c'est un véritable journal de route qu'il tient. Préparé comme il l'est par sa forte culture classique, cette croisière vers le berceau du monde moderne lui apporte des impressions rares, de vives jouissances intellectuelles. Il lui semble qu'il reconnaît les monuments de l'art antique, les sites immortalisés par ses auteurs familiers. A chaque instant jaillissent sous sa plume des citations d'Homère, de Virgile, d'Horace, de Juvénal. Ses yeux s'ouvrent tout grands, et l'on sent qu'il compare la vision purement idéale qu'il avait de ces choses et de ces formes de vie avec leur essence véritable, leurs contours réels, et qu'il s'en étonne ou s'en amuse. Un Newman tout

nouveau nous apparait dans ces pages. Jusqu'ici, par devoir professionnel, il s'est surtout occupé de spéculations morales, il a appliqué ses rares facultés de perception aux problèmes de l'ordre psychologique.

Voici maintenant qu'il s'éveille au monde extérieur.

Ses dons d'observation ont pour objet la nature, les ruines fameuses, le grouillement des foules dans les ports étrangers.

Il cherche à pénétrer la mentalité religieuse spéciale de ces peuples latins ; plus d'une fois il est surpris de leur trouver des vertus, quand leurs croyances ont pourtant défiguré dans leur âme le christianisme essentiel.

Quiconque n'a pas vu le midi ne soupçonne pas, dit-on, ce que c'est que la lumière.

Les premières impressions de notre voyageur lui viennent précisément des ardentes féeries que le soleil joue le long des falaises du Portugal et sur la mer :

« Ne suis-je vraiment qu'à cinq jours de l'Angleterre ? N'ai-je pas plutôt quitté l'Europe ? Comment se fait-il que, si près de mon pays, ce que je vois en soit si différent ? Ah ! quel abîme sépare le nord du midi ! Quelle richesse de coloris ! Un rouge mêlé de vert tendre, qu'aucune parole ne saurait décrire,

mais tel que j'en ai vu dans des paysages de l'Inde, une couleur extrêmement pure et diaphane [1]. »

Tout au long de ce journal, Newman se révèle comme un admirable descriptif. Les fines aquarelles qu'il dessine et qu'il enlève en quelques touches ont d'autant plus de charme qu'elles ne sont pas d'un homme du « métier, » qu'elles ne trahissent aucunement le procédé littéraire, cet art de peindre avec des mots, que certaine école pousse si loin. A ce seul point de vue, ce journal est donc fort intéressant. Mais ce n'est pas par là qu'il est le plus curieux. « Un amateur d'âmes », pour rappeler le titre que M. Maurice Barrès donne à l'un de ses héros [2], y cueille des renseignements précieux : on y voit de quelle manière ce pasteur anglican se laisse affecter par les manifestations de la foi catholique. Voici par exemple ce qu'il écrit de Rome à la date du 5 avril 1833, jour du Vendredi Saint :

« Pour ce qui est du système catholique *romain*, je l'ai toujours eu tellement en horreur que ce n'est pas

---

1. « Am I only five days from England? Am I in Europe? Is it possible that what seems so unlike home should be so near home? How is the North cut off from the South! What colouring! A pale greenish-red which no words can describe, but such as I have seen in pictures of Indian landscapes — an extremely clean and clear colour! » — *Letters and Correspondence.* To his sister Jemima, 13 déc. 1832, vol. I, p. 257.

2. *Un Amateur d'âmes*, par M. Barrès, illustrations de L. Dunki, Paris. E. Fasquelle, édit. 1899.

de le voir qui peut me le faire détester davantage ; mais je me sens attaché plus que jamais au système catholique, et j'aime beaucoup les petits séminaristes de Rome : ils ont l'air si fins et si purs, les chers enfants ! Mes compagnons et moi nous nous sommes laissé prendre, à un degré ou à un autre, au charme d'un bon nombre de prêtres irlandais et anglais. Et je regrette vraiment que nous n'ayons pu faire connaissance plus intime avec eux [1]. »

Et le 11 avril, après le départ de ses amis Froude pour l'Angleterre, et quand il se sent tout à coup bien isolé en ce pays inconnu, il écrit de Naples à sa sœur Jemima :

« Comment pourrais-je peindre la tristesse qui m'a envahi quand je dus dire adieu aux tombeaux des Apôtres ? Rome, non pas comme ville, mais comme théâtre d'histoire sacrée, est partie de moi-même ; et en la quittant il m'a semblé que mon cœur se fendait en deux morceaux [2]. »

---

1. « As to the *Roman* catholic system, I have ever detested it so much that I cannot detest it more by seeing it ; but to the catholic system I am more attached than ever, and quite love the little monks (seminarists) of Rome ; they look so innocent and bright, poor boys ! and we have fallen in, more or less, with a number of interesting Irish and English priests. I regret that we could form no intimate acquaintance with them. » *Letters and Corresp.*, vol. I, p. 332-333. To his mother.

2. « How shall I describe the sadness with which I left the tombs of the apostles ? Rome, not as a city, but as the scene of

N'est-ce pas que ces paroles rendent un son assez étrange ? Newman se trouve donc seul. Il a laissé ses compagnons s'en retourner en Angleterre. Lui est resté parce qu'il voulait revoir et visiter à fond la terre de Sicile : caprice de poète et d'artiste. Or, c'est en Sicile que va se passer l'épisode le plus suggestif de tout son voyage, un phénomène intérieur auquel il attribuera toujours un caractère mystérieux. Il a déjà commencé son pèlerinage romanesque à travers cette île qu'embellit la merveille de son printemps, il est tout à ses impressions de nature et d'art, quand une fièvre pernicieuse le force à s'arrêter sur la route de Catane : la maladie prend tout de suite une tournure très grave et se complique d'une angine de poitrine [1]. Newman sent venir la mort.

---

sacred history, has a part of my heart, and in going away from it I am as if tearing it in twain. » — *Letters and Corresp.*, vol. I, p. 336.

1. Pour tout cet épisode, consulter d'abord : *Letters and Correspondence*, tome premier, de la page 355 à la page 378 de l'édition de 1911.

Georges GRAPPE, dans son *Newman*, au ch. II. p. 34, écrit ceci : « ...De sa maladie, (Newman) reviendra tout changé et gardera, sa vie entière, l'obsession de ce moment où trembla sa destinée. Il la considèrera toujours avec un respect mêlé d'une sorte de terreur... Ses souvenirs sur cette souffrance, qu'il écrira à des instants variés de sa carrière, resteront, comme dit M. Mozley, *dreamy and uncertain*, des songes inconsistants. Même dans sa lettre à F. Rogers, la plus explicite, il passera comme des frissons d'un mysticisme tout pascalien. »

Mal soigné, mal logé, absolument seul avec des étrangers dans une auberge de campagne, en proie à une détresse morale absolue, sans espoir, il a cependant l'énergie de régler les détails suprêmes et dit à son domestique comment s'y prendre pour annoncer à sa famille la nouvelle de son trépas et que faire de sa dépouille. Une nuit, au plus fort d'une crise, quand son mal achève en quelque sorte de l'étreindre, il s'assied tout à coup sur sa couche, et l'esprit parfaitement lucide, comme s'il eût répondu à une vision surnaturelle, il s'écrie au milieu de sanglots qui le suffoquent : « Et pourtant, non, je ne mourrai pas ! car une œuvre m'attend dans mon pays. Dieu m'y réserve un travail à faire... je ne vais pas mourir, car je n'ai pas péché contre la lumière ! *I shall not die for I have not sinned against light !* »

Voir aussi *Newman*, par William Barry, au ch. II, *Les Tractariens*, p. 53. Et Paul Thureau-Dangin, dans *Renaiss. cath. en Anglet.* Ier v., c. I, p. 69 et seq. Et Wilfrid Ward, au ch. II, p. 54, de sa *Life of Cardinal Newman*, dit : « For three weeks in Sicily, whither he returned from Rome, he had a dangerous fever. He gave his servant instructions as to what he should do in the event of his death, but added that he did not think he should die, for he believed that God had a work for him to do. This illness he ever regarded as a crisis in his life. He has left a *memorandum* of his feelings at the time, in which we find also a searching self-examination. He seems to have felt that he was in some sense chosen by God and might be called to a great work ; yet he trembles lest he should therefore regard himself as a great man... »

Scène mystérieuse. Paroles prophétiques [1]. Le souvenir de cette heure restera toujours profondément gravé dans la mémoire de notre héros. Il le consacrera dans des pages immortelles, bien avant d'en avoir compris la portée lointaine ; et quand l'évolution de sa destinée lui en aura fait voir tout le sens caché, il lui sera impossible de ne pas croire que son âme n'eût été effleurée alors par le souffle divin. Oui, une œuvre allait lui être donnée à faire, qui n'était pas celle qu'il entrevoyait à ce moment. Lorsque de retour dans son pays, en juillet 1833, il

1. Comment ne pas rappeler ici la maladie qui frappa Lamennais, à la Chênaie, dans l'été de 1837, et au cours de laquelle il lui arriva aussi de prononcer des paroles mystérieuses ? Voici en effet ce que Gerbet raconte, dans une lettre datée du 8 septembre 1827 : « ... Je suis arrivé à la Chênaie la veille du jour où il est tombé malade. La fièvre l'a pris le dimanche 15 juillet, vers dix heures de l'après-midi. C'était d'abord une fièvre tierce bilieuse. mais elle s'est trouvée compliquée avec une fièvre nerveuse qui a été la principale maladie. Je ne puis vous dire combien il a souffert de ces affreux spasmes, ni avec quelle patience. Mais combien n'ai-je pas souffert moi-même, surtout lorsqu'à deux reprises, il s'est évanoui presque dans mes bras ; je le croyais mort ! Au milieu de toutes mes angoisses, il m'adressait, de temps en temps, quelques parolcs qui me déchiraient et me soutenaient tout ensemble. « De quoi « serviraient les honneurs, les richesses, la réputation quand on « en est là ! » Je lui répondais qu'aussi bien il n'en avait jamais fait grand cas : « Mon ami, m'a-t-il dit, j'ai envie de m'en aller, « j'ai bien assez de la terre ! » Il avait demandé de bonne heure les derniers sacrements. Le jour où il a reçu le saint viatique a été bien beau par sa vive foi, et par la sérénité de son front,

se remettra avec zèle et vigueur au travail pastoral, il sera loin de se douter du dénouement qui l'attendait au bout de cette seconde étape de sa carrière. Mais il était confiant dans l'avenir, car « il n'avait pas péché contre la lumière ». La lumière ! quand le navire qui le ramenait vers les rives natales s'était immobilisé dans les bouches du détroit de Bonifacio, ne l'avait-il pas, une nuit, invoquée en accents inspirés ? n'avait-il pas exhalé vers elle cette prière d'un lyrisme si pur qu'ont si souvent redite depuis tant d'âmes en marche vers l'idéal :

« Conduis-moi, bienfaisante lumière. Au milieu des ombres qui m'environnent, oh ! conduis-moi. La nuit est noire, et je suis loin de mon foyer. Conduis-

---

malgré l'empreinte de la douleur. C'est son frère qui l'a administré. Lorsque ce pauvre frère est arrivé, il lui dit, après s'être entretenu quelques instants avec lui : « Je te lègue la plus belle « chose du monde, la vérité à défendre. » Je me rappelle aussi une nuit où il se trouvait mieux ; je lui disais, pour le distraire, qu'il faisait un superbe clair de lune. Il essaya de se soulever, pour entrevoir, à travers sa fenêtre, cette belle nuit, et me dit en retombant : « *Pour ma paix, s'il plaisait à Dieu, ce serait la « dernière !* » . . .

Ces dernières paroles n'étaient-elles pas l'effet d'une sorte de pressentiment ? Lamennais prévoit confusément l'avenir de tristesse qui l'attend, et c'est pour cela qu'il *préfèrerait mourir* Tandis que Newman *veut vivre* pour jouir de la pleine lumière que Dieu lui réserve.

Cf. *Corresp, inéd. de Lamennais avec la baronne Cottu*, publiée par le c[te] d'Haussonville, Paris, Perrin, 1910, page 187.

moi. Garde mes pas. Je ne demande pas à voir la scène lointaine, un seul pas est assez pour moi. *Lead, kindly light* [1] ! »

Sous le rayonnement de cette clarté mystérieuse, Newman peut entrer dans la lutte, se jeter à plein corps dans ce mouvement d'Oxford qui restera comme l'une des plus grandes choses de l'histoire. Où qu'il aille, où que ce mouvement le mène, il est assuré que l'issue en sera bonne, car « il n'a jamais péché contre la lumière ».

***

Nous quitterons ici John-Henry Newman, à la fin de cette première phase, si pleine et si attachante

---

1. Voici la suite de cet admirable poème :

II

« Je n'ai pas toujours été ainsi : je n'ai pas toujours prié pour que tu me conduises ! J'aimais à voir et à choisir ma voie. Mais, maintenant, conduis-moi. J'aimais le jour brillant, et, en dépit de mes craintes, l'orgueil dirigeait ma volonté. Ne te souviens pas des années passées.

III

« Ta puissance m'a si longtemps gardé en sûreté ; elle me conduira encore, par les rocs et les précipices, les montagnes et les torrents, jusqu'à ce que la nuit finisse, et, avec le matin, souriront ces visages d'anges que j'ai longtemps aimés et que j'ai perdus depuis peu.

qui nous donne la clef de tout son avenir. Et si la Providence veut que nous reprenions un jour ce sujet au point où nous l'avons laissé, l'admiration que nous ressentons déjà pour ce héros croîtra sans doute au fur et à mesure que nous verrons se développer sa vie et se déployer sa magnifique personnalité.

L'Eglise et les Arts

L'ÉGLISE ET LES ARTS

—

En même temps que le christianisme a été pour les âmes la source d'un renouveau moral, il a ouvert les intelligences à un ordre de beautés encore inconnu, et jeté dans le monde des formes d'art parlant au cœur et s'harmonisant bien avec les aspirations des peuples que sa doctrine avait régénérés. La religion catholique a été le principe d'une nouvelle esthétique éminemment féconde. Loin de se désintéresser jamais de la beauté plastique, elle en a fait éclore des manifestations originales et diverses. Pendant des siècles même, l'Eglise a été la seule école, la seule maîtresse d'art qu'il y eût dans tout l'univers civilisé, — école aux vues larges et éclectiques, respectueuse des monuments de l'antiquité, puis se faisant peu à peu créatrice de modèles inspirés par son idéal pur et spirituel, et, quand souffla le vent de la Renaissance, s'appliquant, par ses grands papes Jules II, Léon X, à faire servir encore ce mouvement à la plus grande gloire de Dieu.

Entrons dans tel des grands musées d'Europe, — et voulez-vous que ce soit au Louvre ? Voici, je crois bien, la collection d'art la plus considérable

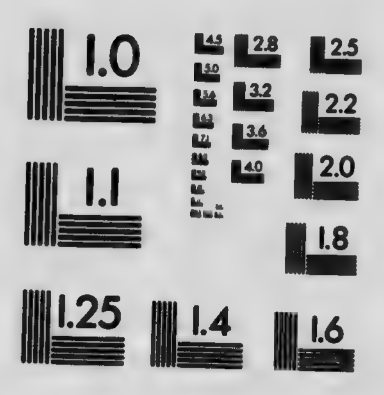
et la plus choisie, la mieux composée qu'il y ait au monde. L'on n'admet pas n'importe quelle œuvre dans ce palais désaffecté. Lorsqu'il y avait en France des rois, c'était au Louvre qu'ils habitaient. Et il fallait avoir ses quartiers de noblesse pour y pénétrer à leur suite ou être reçu à leur audience. En changeant de destination, le vieux château historique est resté tout aussi exclusif. Seuls maintenant les rois de l'art peuvent en occuper les salles ou les galeries somptueuses. Il ne suffit pas qu'une œuvre soit ancienne pour avoir le droit d'y figurer. Si, par-dessus son archaïsme, et sa valeur je dirais documentaire, elle n'a pas un réel mérite intrinsèque d'exécution, on ne l'y verra jamais. Et quant aux modernes, il faut qu'un artiste soit mort depuis au moins dix ans avant que l'une ou l'autre de ses compositions soit appelée à prendre place dans ce royaume éminemment aristocratique ? Il faut que la réputation d'un maître ait subi la redoutable épreuve du temps et ait été en quelque sorte consacrée par la postérité avant que les « barrières du Louvre », pour rappeler le vers célèbre de Malherbe, s'ouvrent pour accueillir ses réalisations. L'on peut donc affirmer que toutes les pièces de ce musée sont, à un degré ou à un autre, admirables. Un jugement si lent, si subtil et si profond a présidé à leur sélection qu'on est sûr d'avance que chacune porte ce cachet d'éternité qui distingue les chefs-d'œuvre.

Or, au Louvre, les œuvres inspirées par l'idée chrétienne sont innombrables, depuis les miniatures et les enluminures de manuscrits jusqu'aux grandes toiles, et depuis les pierres simplement incisées jusqu'aux bas-reliefs et aux sculptures en ronde bosse. Et il faudrait y ajouter les mosaïques, les émaux, la numismatique, les figurines, les terres-cuites, les gravures sur bois et sur acier, et que d'autres trésors ! D'où tout cela vient-il ? Où ce musée a-t-il pris ces richesses religieuses qui font peut-être son plus grand charme ? Et je me place en ce moment au seul point de vue de l'esthétique générale, je considère la valeur purement objective de ces morceaux. Supposons que tout cela disparaisse, lui soit enlevé d'un coup. Quelle lacune alors, ou plutôt quel vide dans ces galeries si bien ordonnées, et si parfaitement représentatives de l'effort humain vers l'idéal au cours des âges ! Des siècles et des siècles d'art seraient par le fait même supprimés. — Eh bien ! je le demande à nouveau : à qui donc faut-il rapporter tout cela comme à sa source ? Quelle fut la cause, sinon toujours efficiente, du moins exemplaire, de ces œuvres où se reflète le sentiment chrétien ? La réponse qui s'impose et dont notre cœur conçoit une si légitime fierté, est celle-ci : ces collections mystiques qu'admirent tous les connaisseurs, et sans lesquelles le Louvre perdrait ce je ne sais quoi qui le rend si délicieux à visiter pour les âmes éprises de beauté



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





absolue, éprises d'infini, — ces collections sont ou l'œuvre directe de l'Eglise, ou nées sous son inspiration et grâce à son initiative, ou bien elles ont été réalisées en conformité avec l'idéal que son génie a inventé et sur lequel elle conserve à jamais des droits inaliénables.

Comment ne pas attribuer à l'Eglise tout d'abord celles de ces œuvres qui sont chrétiennes par le sujet et qui furent exécutées par des mains religieuses, par des mains consacrées ? J'en prends une au hasard. Il y a, quelque part dans la galerie du Louvre, une toile pas très grande, mais absolument merveilleuse, quasi divine. Cela représente « Le Couronnement de la Vierge ». M. Taine, qui n'était pas précisément des nôtres, en a dit : « tout y est lumière ; c'est l'épanchement de l'illumination mystique ; par cette prodigalité de l'or et de l'azur, une seule teinte domine, celle du soleil et du ciel. Ce n'est point le jour ordinaire ; il est trop éclatant ; il éteint les couleurs les plus vives ; il enveloppe les corps de toutes parts, il les efface et les réduit à n'être plus que des ombres. En effet, il y a là des âmes ; la pesante matière a été transfigurée, son relief n'est plus sensible, sa substance s'est évaporée ; il ne reste d'elle qu'une forme éthérée qui nage dans la splendeur et dans l'azur [1]. »

---

1. *Voyage eu Italie*, tome II, page 154.

De qui donc est-elle cette toile d'un mysticisme si intense qui ravissait d'enthousiasme un rationaliste tel que Taine, si ce n'est d'un humble frère convers dominicain, frère Jean de Fiesole — surnommé l'Angelico, parce qu'il peignait comme un ange — le plus grand artiste incontestablement de tout le quinzième siècle ? Et l'œuvre de ce peintre est considérable ; le couvent de Saint-Marc, à Florence, est tout plein de ses œuvres qui nous donnent tant la sensation du divin, l'illusion du ciel.

Au Louvre encore, de qui sont ces manuscrits enluminés avec un art si délicat et si fervent ? Nous ne connaissons pas les noms de ces exquis imagiers qui épanchaient ainsi leurs rêves surnaturels en marge des textes antiques, couvrant les bibles ou les antiphonaires de dessins fins et purs où l'on ne sait qu'admirer le plus, de la perfection du travail ou de la qualité de ces ors et de ces couleurs, à peine altérés après tant de siècles. Qu'importe que ces œuvres adorables soient anonymes ! Ne savons-nous pas d'où elles viennent ? Ne sont-ce pas là des fleurs de cloître, écloses du génie et de la piété des vieux moines ? — Et ces exemples sont pris entre mille.

Quant aux nombreux spécimens d'art religieux qui sont signés de noms laïcs, c'est encore à l'Eglise qu'en reviennent le mérite et la gloire. Et pourquoi ? Parce que le plus souvent c'est l'Eglise qui les a commandés, qu'ils ont été exécutés pour elle, sous son

influence, par son ordre, et par des artistes qu'elle avait elle-même découverts, encouragés, protégés, aiguillonnés, des artistes qui lui devaient tout ce qu'ils étaient. Ici encore, que l'on me permette des exemples. Il y a au Louvre une pièce qui s'appelle le « Salon carré » et qui renferme non pas seulement des chefs-d'œuvre, comme tout ce musée en général, mais je dirais de la « quintessence » de chefs-d'œuvre. Or là, parmi d'autres toiles où l'art religieux ou profane a atteint sa plus haute expression, je distingue des Raphaël, sa Madone connue sous le nom de « la Belle Jardinière » et sa « sainte Famille de François Ier ». Or, ce Raphaël, « prodigieux créateur d'images », au témoignage d'un critique, « le plus grand illustrateur qui ait jamais existé », « qui fit de son art comme la somme ou la quintessence de ce que le génie de l'Italie avait de plus séduisant », et dont on a dit encore que « si d'autres ont été comme les fleurs de la Renaissance, c'est lui qui en a été le fruit mûr »,—Raphaël n'a-t-il pas été « l'enfant chéri de l'Eglise et de la Papauté [1] ? » N'est-ce pas grâce à leur protection qu'il a pu développer tout son génie ? L'ensemble de ses travaux ne lui a-t-il pas été commandé par les Papes ? N'est-ce pas sur l'ordre de Léon X qu'il a décoré le Vatican de ses

1. Salomon REINACH.—*Hist. gen. des arts plastiques.*

incomparables fresques ? Et nous pouvons en dire tout autant de Michel-Ange. Raphaël et Michel-Ange : ces deux plus grand noms de l'histoire de l'art, ont été en quelque sorte façonnés par la Papauté. Et ce ne sont pas là des exceptions. Que d'autres sont redevables à l'Eglise d'avoir pu cultiver l'étincelle sacrée ! Et puisque c'est elle qui a fécondé leur génie, et qui les a pressés de le mettre au service de son idéal, il faut aussi lui rapporter la gloire de leurs créations.

J'irai plus loin et j'oserai avancer ceci : de quelque nom que soit signée une œuvre d'art, dès lors qu'elle porte un caractère religieux et qu'elle est dans la tradition chrétienne, elle relève de l'Eglise. Son auteur a méconnu peut-être, dans sa conduite privée, la morale catholique, il a pu professer un complet détachement à l'égard de nos dogmes ou de notre discipline. Mais enfin, dès qu'il s'est mis à faire de l'art religieux, il lui a fallu emprunter à l'Eglise des formules esthétiques qu'elle a été la première à lancer dans le monde ; il a dû mouler ses conceptions d'après des types qu'elle a eu l'honneur d'inventer et d'offrir la première à l'admiration des hommes. En sorte que, jusque dans ses réalisations les plus personnelles en ce genre, et apparemment les plus dégagées de toute convention et de toute tradition, il lui est redevable, dans une mesure ou dans une autre, du tour particulier qu'a pris son idéal, et que ses œuvres,

inspirées par des modèles dont l'Eglise est la source et la créatrice, lui reviennent comme à leur cause exemplaire.

Ah ! que cela agrandit singulièrement le domaine artistique du catholicisme et qu'il devient difficile d'en supputer les immenses richesses ! Le catholicisme a fait jaillir des productions d'art en nombre infini dans tous les ordres. Chaque grande école est venue tour à tour comme lui payer un tribut et rendre hommage à son idéal.

II

Ce qui achève de montrer combien l'Eglise honore la Beauté, et comme son esthétique est large et compréhensive, c'est que, non contente d'inspirer de nouvelles formes d'art et de favoriser l'épanouissement de conceptions religieuses, elle a voulu rechercher les œuvres de l'antiquité païenne, les exhumer et en orner ses palais. Elle a constamment fait pratiquer des fouilles aux endroits où s'élevaient tels monuments d'une civilisation qu'elle avait remplacée. Et quand la pioche de ses antiquaires frappait un fragment de colonne ou une statue mutilée ou un débris de bas-relief, elle recueillait pieusement ces reliques

en son musée du Vatican, qui offre aujourd'hui un tel champ pour l'étude de l'art gréco-romain [1]. Ne nous étonnons pas de cet éclectisme. La Beauté n'a-t-elle pas un caractère de transcendance? Toute œuvre parfaite n'a-t-elle pas quelque reflet divin? Si elle est parfaite, n'est-ce pas justement par ce qu'elle contient d'éléments éternels? Et le catholicisme a trop de lumières pour ne pas reconnaître la marque de l'infini, où qu'elle se trouve. Tout ce qui est bien et beau ne peut avoir qu'une origine, qui est Dieu. Et d'ailleurs, en sauvant le plus possible des souvenirs de l'antiquité, les Papes n'ont pas seulement fait preuve de sage libéralisme, mais encore ils ont rendu possible et hâté l'efflorescence d'un art nouveau, lequel, tout en puisant son inspiration dans le sentiment chrétien et en concrétisant les images du monde surnaturel, avait tout profit à chercher dans les modèles des vieux maîtres les règles qui doivent guider l'exécution. La statuaire chrétienne eût-elle donné si vite de si beaux fruits si l'Eglise n'avait pas eu l'intelligence de conserver quelques restes de la sculpture hellénique? Car il y a deux choses dans toute œuvre d'art, l'idée, et la forme, ou la technique, le métier. Ce n'est pas tout d'avoir une noble con-

---

1. Taine dit que le musée du Vatican est probablement le plus grand trésor de sculpture antique qu'il y ait au monde. Voir *Voyage en Italie*, tome I, page 144.

ception : il faut pouvoir l'exprimer. Or, en tout ce qui regarde la technique — je veux dire les proportions, la ligne, le mouvement, l'attitude, le modelé — les conquêtes sont toujours lentes ; et l'on peut se figurer à quels tâtonnements, quelles gaucheries, quels essais grossiers nos artistes eussent été exposés si l'Eglise eût supprimé ou condamné les traditions créées par les maîtres antiques. Tandis que, mises par elle en relief, les artisans d'art chrétien trouvaient dans ces œuvres des lois appliquées en perfection, une science du métier, une habileté technique, qui leur servaient de leçon directe, hâtaient leur formation, et leur permettaient de traduire beaucoup plus vite en beauté leur idéal mystique.

N'est-il pas certain également que des monuments de l'architecture antique ont été utilisés d'abord pour le culte nouveau ? Dès sa sortie des catacombes, l'Eglise n'était pas encore en mesure d'édifier des sanctuaires qui eussent un cachet distinctif des anciens. Ce n'est pas pendant la longue période de sa vie souterraine qu'une école d'art monumental eût pu naître au sein du christianisme. Un penseur n'a-t-il pas dit : « La condition de l'art, c'est la liberté » ? Or, l'Eglise était enchaînée et traquée. Enfouie dans les entrailles du vieux sol romain, elle y célébrait, avec une ferveur qui n'a jamais été dépassée, ses rites augustes. Mais la pensée d'édifier là autre chose que des couloirs pour les réunions tou-

jours plus nombreuses de ses fidèles, et des tombeaux pour ses martyrs, eût bien été vaine. Cependant déjà des préoccupations d'art ont marqué l'époque catacombale ; la Rome souterraine renferme des peintures, par exemple, qui sont les toutes premières manifestations d'une esthétique chrétienne. Et sans doute cela est très primitif et ressort plutôt de l'archéologie religieuse. Les conditions extérieures étaient trop peu favorables à l'éclosion d'un art proprement dit.

En paraissant enfin au jour, le premier mouvement de l'Eglise fut de s'abriter dans des temples qui avaient jusque-là servi aux idoles. Les dieux étaient tombés. Mais l'idée divine demeurait, forte, épurée d'erreurs, débarrassée des superstitions qui l'avaient obscurcie au long des âges. Et le vrai Dieu signalait son triomphe sur le paganisme en installant son culte en esprit et en vérité dans les sanctuaires où l'on avait adoré les mythes. Même les premières Basiliques dites « romaines » que l'Eglise édifia, et dont les plus beaux spécimens sont *St-Paul hors-les-murs*, à Rome, et *St-Apollinaire in classe*, à Ravenne, étaint, sauf quelques modifications accidentelles, la reproduction exacte d'anciennes constructions. Peu à peu cependant, et en même temps que l'Eglise étend son empire spirituel, elle voit se développer tous les éléments qu'elle contenait déjà en germe et qui l'avaient constituée dès l'origine en

vraie et parfaite société. Aux arts d'imitation et d'adaptation vont succéder deux ordres d'architecture, le roman d'abord après Charlemagne, puis, au treizième siècle, le gothique — ordres nés de la pure idée chrétienne, conçus et réalisés par nos pères dans la foi. Il est absolument prouvé que ce sont des moines qui ont inventé les formules et l'application de ces deux genres immortels — merveilleux par leur intime harmonie avec l'essence et l'idéal du catholicisme, ce caractère de force et de solidité qui reflète nos dogmes, ou cette hardiesse et cette élégance symbolisant si bien l'envol de l'âme vers le ciel. Les temps viennent donc où, selon le poète

> ...Cologne et Strasbourg, Notre-Dame et Saint-Pierre,
> S'agenouillent au loin dans leurs robes de pierre...

et où l'Europe va se couvrir d'une floraison d'édifices vraiment sacrés par leur style, par tous les détails de leur ornementation. L'âme chrétienne s'exprime enfin par des monuments conformes à ses aspirations surnaturelles et qui en même temps sont de magnifiques œuvres d'art. Ah ! que serait l'Europe, et en particulier la France et l'Italie, sans ces poèmes de pierre qui dardent au ciel leurs flèches ardentes, ou dessinent gracieusement dans l'azur l'orbe de leurs coupoles ? C'est un incroyant qui a dit : « Il y a des paysages qui n'ont leur charme que par le clocher

qui les domine [1]. » Or, n'est-ce pas le génie du christianisme qui a trouvé le secret de mettre ainsi au-dessus des paysages cette note mystique qui les revêt de charme et de beauté, qui achève en quelque sorte en eux l'œuvre de la nature ? Ce qui est vrai des paysages l'est également des villes : elles tirent leur plus grand charme des flèches, des tours, des coupoles qui les dominent. Que serait Rome sans Saint-Pierre ? Michel-Ange aurait dit un jour en contemplant la coupole du Panthéon d'Agrippa : « Je veux la prendre et la lancer dans les airs. » Et son génie a exécuté ce rêve puissant. La coupole est maintenant dans les espaces : elle domine Rome et le monde C'est ce dôme de Saint-Pierre dont la vue, de l'intérieur surtout, donne le vertige. Madame de Staël en a dit : « L'on frémit en contemplant ces abîmes suspendus au-dessus de nos têtes [2]. » Et que serait Paris sans sa Notre-Dame et sa sainte Chapelle ? Et Reims, et Rouen, et Chartres sans leurs cathédrales ? Et Cologne ? Et Venise, et Florence et Londres ? Si l'on supprimait de nos musées tout ce qu'ils doivent à l'art religieux, qu'en resterait-il

1. Ernest RENAN. Dans ses fragments de roman, intitulés *Patrice*

2. « Ce dôme, en le considérant même d'en bas, fait éprouver un sentiment de terreur. On croit voir des abîmes suspendus sur sa tête » — *Corinne ou l'Italie*, liv. IV. c. 3.p. 67.

vraiment ? Et si l'on supprimait du sol de la vieille Europe ces innombrables monuments d'un art que l'Eglise a inventé, et dont elle a poussé les applications jusqu'à leur apogée, qu'en subsisterait-il qui valût la peine d'être visité ! L'Europe cesserait d'être la terre des éternels pèlerinages esthétiques et perdrait ses trésors de poésie, pour redevenir telle qu'elle était avant que l'Eglise lui eût mis son empreinte infinie. Et c'est pourquoi, il n'y a pas bien longtemps, en pleine Chambre française, l'on a entendu M. Maurice Barrès plaider, avec une éloquence qui a ému les plus sceptiques, la cause de telles de ces vieilles églises qu'un gouvernement sectaire voulait détruire comme désormais inutiles, la plaider, au nom de l'art, de la beauté, au nom des souvenirs spirituels et patriotiques qu'évoquent ces édifices, au nom d'un idéal dont les manifestations extérieures sont touchantes, majestueuses, expressives de divin.

Esquisses Orientales

A M. l'abbé Louis Doucet.

ESQUISSES ORIENTALES

—

... Départ pour Bethléem.

Ciel d'un azur qui va pâlissant, en approchant du bord de l'horizon, ciel de saphirs où étincelle de l'or. A gauche, par une large échancrure, quelques sommets moabitiques apparaissent à demi-voilés sous leur draperie faite de bleu, de pourpre, de jaune, d'argent, de rose. Et comme ce tissu distingué flotte harmonieusement au-dessus de ces hautes murailles de granit, et s'assombrit sur leurs flancs crevassés, se subtilise, se diaphanise en atteignant leurs sommets...

Bethléem est située de façon charmante, comme accrochée aux collines où elle s'étage en demi-cercle. Le trésor de cette bourgade est l'église de la Nativité, laquelle est à cinq nefs et forme une croix grecque. La voûte est à pignon et construite en bois de noyer. Cette basilique est bien déchue de sa splendeur première. Seule, sa merveilleuse colonnade a résisté aux injures des siècles. Quarante-huit colonnes monolithes, en pierre que les gens du pays appellent « pierre de feu » à cause des flammes qui semblent s'y dessiner, et couronnées de chapi-

teaux corinthiens, en pierre crème, s'alignent sur quatre rangs. Les Grecs, à qui ce monument appartient, ont posé leur stupide iconostase juste à la naissance du transept, ce qui défigure tout. Les colonnes ont l'air de supporter l'ossature massive d'une salle oblongue. Les nefs sont des couloirs sans issue. Des fragments de mosaïques byzantines sont tout ce qui reste des magnifiques décorations dont s'ornaient autrefois les parois des murs dominant la nef centrale. Mais leurs tons fanés ne ressortent un peu que sous la clarté du matin. A cette heure de l'après-midi, l'on ne distingue qu'un vague enchevêtrement de figures et de feuillages.

... Je traverse le chœur où des sentinelles turques montent consciencieusement la garde et descends à la grotte de la Nativité par une porte de bronze encadrée de fines colonnettes de marbre...

Je remonte au jour et j'erre à travers la bourgade sainte en savourant les impressions religieuses que sa vue m'a apportées. Bethléem a une physionomie très douce. Elle est idyllique et sonore : de ses petites maisons carrées s'épandent, en rumeur confuse, les mélopées dont s'accompagnent ses bons enfants, occupés tout le jour à ciseler la nacre dure. Le berceau de Jésus respire paix profonde...

***

... Temps clair. Azur intense du ciel où flottent, par endroits, d'élégantes écharpes de gaze transparente et neigeuse. Les toits en terrasses se découpent si nettement sur ce fond très bleu.

Nous allons à Béthanie, le bourg proche de Jérusalem, où Jésus aimait à venir se reposer dans une famille amie, et où, l'avant-veille de sa mort, se passa l'admirable scène du parfum répandu...

... Le vent pique un peu. Mais nous avons à peine commencé de descendre vers le Cédron que déjà il fait chaud. Les bois d'oliviers qui s'étalent, un peu partout, semblent rafraîchis, rajeunis, après les pluies abondantes de ces derniers jours...

Rien ne subsiste de la Béthanie ancienne. Nous voyons les ruines encore imposantes d'un monastère bâti par les Croisés, et qui fut transformé, plus tard, en château-fort de défense d'approche contre les incursions des Sarrazins. Ce qu'on donne comme le tombeau de Lazare est une construction englobée dans la bourgade moderne. C'est donc ici, ou dans ce voisinage, que le Christ a frémi dans son esprit, qu'il s'est laissé attendrir par les larmes de Marthe et de Marie, et qu'il a prononcé sur un cadavre en pourriture la parole créatrice de vie...

Loin, là-bas, les monts de Moab s'assoupissent dans une lumière veloutée. Le Jourdain déroule son ruban noir parmi le désert brun, et la Mer Morte semble un gigantesque lapis-lazuli serti dans des masses chatoyantes...

* * *

... Promenade archéologique à travers Jérusalem. L'on nous signale, posés ça et là dans les pans de murailles, au petit bonheur, des fûts de colonnes, des chapiteaux, les fragments de corniches, sculptés avec art. Et tout cela est si vieux ! Que de civilisations se sont succédé dans la Cité Sainte. Tous ces débris attestent des siècles et des siècles de vie, de longues périodes historiques très brillantes. L'humanité n'est pas d'hier. Et c'est ici l'une des rares villes du monde qui ait vu s'accomplir les évolutions les plus lointaines de notre race. Or, l'on éprouve une sensation étrange et complexe, quand on arrive d'un pays jeune, presque sans traditions, de se trouver tout à coup en contact avec des souvenirs qui remontent presque à l'aurore de la vie, de toucher du doigt des œuvres qui nous disent l'effort des âges antiques vers la conquête de l'idéal...

Nous entrons dans une synagogue. Il y a là beaucoup de Juifs penchés sur le Livre de la Loi, la *Thora*. Dans le fond, et comme qui dirait dans l'ab-

side de ce temple, un exemplaire de la *Thora* repose derrière des voiles. Au milieu, est une sorte de tribune ouverte à qui se sent l'inspiration d'expliquer aux assistants tel texte du Livre Sacré.

Un Juif entre en coup de vent, se fraie brusquement un chemin à travers notre petite troupe, se campe devant un pupitre où il ouvre sa bible sale dont il se met à réciter des passages d'un ton plaintif. Il a ramené sur sa tête un pan de son manteau — car il faut se couvrir pendant la prière — et tout son corps se balance plus ou moins gracieusement. Est-ce pour activer l'émotion mystique de l'âme ? Sur son front est un phylactère — petite boîte carrée renfermant des rouleaux sur lesquels sont inscrits des textes de la Loi.—C'est évidemment un pur, celui-là, un israélite de vieille roche.

Dans un coin de la salle, un vieux rabbin, aux yeux énormes à fleur de peau, à figure rose, à cheveux et barbe blancs comme neige, chaudement emmitouflé dans sa pelisse jaune, explique la *Thora* à un bel enfant de douze à treize ans. Comme il semble s'intéresser aux questions et aux réponses de ce dernier ! Comme il le couve du regard ! Ses gros yeux bons, où brille de la finesse, s'animent et paraissent tout fiers d'assister à l'éveil de cette jeune intelligence ! L'enfant parle beaucoup, et sa voix argentine fuse parmi les rumeurs sourdes et monotones qui emplissent la synagogue.

Notre présence ne dérange aucunement le Maître en Israël, qui continue sa leçon d'Ecriture comme si de rien n'était. En regardant ce groupe suggestif, mon imagination se plaît à évoquer telle scène évangélique. N'avons-nous pas là quelque chose qui rappelle, en petit, Jésus parmi les Docteurs ?

***

... Visite au musée des Antiques des Pères Assomptionnistes, sous la conduite du Père G.-D***, qui en est le fondateur et le conservateur. C'est un vieux savant, le type de l'antiquaire. Il vit au milieu des précieuses collections qu'il a acquises au cours de bien des années de recherches ; il y a son bureau de travail. Son imagination anime toutes ces choses mortes, leur redonne l'existence qu'elles eurent ou le rôle historique qu'elles jouèrent. Il nous expose aimablement ses trouvailles, sans dogmatisme ni imposer d'autorité ses conclusions. Ce n'est pas un esprit absolu. Telle de ses déductions peut sembler plus attrayante que solide. Il ne nous force pas à y croire, et nous la présente pour ce qu'elle vaut, d'un air dégagé. Je me laisse prendre à la simplicité et toutefois parfaite correction de son langage. Il a les plus jolies phrases pour nous expliquer la provenance de ces débris parfois informes et pour nous

dire leur signification. Je lui demande s'il n'a pas publié quelque ouvrage. « Des articles seulement, me répond-il, des écrits épars. J'aime à m'occuper de trop de choses pour me spécialiser dans une branche et creuser à fond un sujet. Tout m'intéresse à la fois de l'archéologie orientale : et je n'aurai jamais le courage d'en cultiver exclusivement telle partie au détriment du reste. Je trouve mon bonheur à parcourir en tous sens ce vaste champ, à en classifier les produits. Mon ambition se borne à préparer les matériaux. Un autre viendra qui saura borner sa curiosité à telle époque lointaine et en ressusciter la physionomie »...

Je remarque dans ce musée quantité d'ossuaires. Des plans reproduisent les diverses enceintes de Jérusalem. Et l'on peut suivre ainsi les transformations topographiques qu'a subies la Cité Sainte depuis les temps les plus reculés. Peut-être y a-t-il une bonne part de problématique dans ces reconstitutions, faites pourtant d'après des documents sérieux ? Les écoles voisines offrent des hypothèses différentes. Qui croire ? Mais la certitude mathématique en ces matières n'est pas possible. Dans ce genre de travaux, comment arriver à l'absolu ? Et n'y a-t-il pas de la beauté dans l'effort de ces savants pour établir des probabilités très plausibles ? Et combien de vérités se mêlent à leurs démonstrations ! L'on nous signale encore une statue de

Vénus Astarté, une tête de Chananéen, et de nombreuses sculptures datant des Croisés. Le Père G.-D*** insiste sur l'activité fébrile déployée par les Croisés durant leur règne assez court en somme ; ils ont imprimé aux arts, en ce pays, surtout à l'architecture et à la sculpture, un élan vigoureux, y élevant partout de superbes monuments. L'on s'étonne qu'ils aient pu réaliser tant d'œuvres. Leur architecture nous frappe par son caractère de solidité. C'est l'essai du gothique. Leurs sculptures sont fines. Chapiteaux d'une ornementation jolie, et très fouillés.

Du musée, notre guide nous conduit voir les fouilles qu'il a fait exécuter sur les pentes du mont Sion, à l'endroit où, croit-on, s'élevait la maison de Caïphe ; là devait se trouver aussi la prison où Notre-Seigneur aurait été détenu pour une nuit. Une Basilique, que l'on n'a pu retracer encore, y avait été construite. Tout ce que l'on a mis à jour jusqu'ici, ce sont des pierres gravées d'inscriptions, des restes de thermes romains, des débris d'atrium ou d'édicules, des fragments de voies anciennes, d'escaliers, des vestiges de la primitive enceinte, et enfin une grotte dont les parois sont ornées de sept croix peintes en rouge...

...Nous sommes dans l'ombre, une ombre épaisse, froide, tandis que le mont des Oliviers et du Scandale s'illuminent des mélancoliques rayons du soir.

La chaîne de Moab est imprécise, elle s'éloigne dans une sorte de vapeur aux nuances très délicates. Et l'on me dit que c'est le signe de pluies prochaines. . .

* * *

O le mysticisme, la ferveur de ces figures orientales ! Comme elles révèlent l'habitude des concentrations longues, expriment l'intense vie intérieure. Il y a des lointains, des profondeurs infinies dans ces regards. . .

Entendu, dans l'après-dîné, une conférence sur les migrations successives d'une tribu bédouine chrétienne du désert. Traits de grandeur d'âme chez ces peuples, culte de la parole donnée, large exercice de l'hospitalité, promptitude à se mettre en colère, mais en colères courtes, tôt apaisées, rares qualités d'intelligence, sagesse dont certains axiomes rappellent ceux de Salomon par leur bon sens parfait, leur raccord aux vérités éternelles. . .

Je vais marcher parmi les bazars encombrés et sordides. Au sortir de ces couloirs obscurs, ce n'est déjà plus le jour, et peut-on appeler nuit ces ardentes blancheurs que la lune épand ? Il fait très clair. Les choses se sont comme vêtues d'hermine. Et les étoiles, par milliers, et tout près, suspendent leurs globes vifs dans l'atmosphère saturée d'argent. . .

***

. . . Toujours ému. Je verserais pour un rien des larmes. Que signifie cet état d'âme ? En visitant le saint Sépulcre surtout, je succombe presque sous le poids de sentiments trop violents et trop intenses. Mon cœur se fond, se liquéfie. Des impressions inconnues jusqu'ici me pénètrent. Des sources nouvelles d'enthousiasmes jaillissent de mon être.

. . . Temps horrible depuis plusieurs jours. Vent d'ouest, pluie glacée, même grêle. Ah ! me voilà bien renseigné sur les hivers judéens. Ils ont, sur ces hauteurs du moins, un incontestable caractère d'âpreté. Tout à l'heure, aperçu, çà et là, dans le ciel lourd de nuées, quelques magnifiques lambeaux d'azur, qui ont bientôt disparu sous les flocons opaques. Nous allons à Bethléem, y faire nos préparatifs pour la Noël. Il y a en ce jour surabondance de pèlerins. Si l'on ne s'y prend à l'avance, l'on s'expose à ne trouver d'abri nulle part. Les horizons sont gris, enveloppés de bruine. Comme nous approchons du bourg, le soleil diamante quelques collines, là-bas, à notre gauche, puis tout rentre dans le terne.

A la *Casanova*, un franciscain hollandais, qui habite ici depuis des années, nous renseigne sur les mœurs et coutumes des Bethléhémitains. Voici ce

que j'ai retenu de tant de détails donnés avec une volubilité charmante et sans façons : les femmes de Bethléem sont généralement belles d'une beauté de primitives, et avec cela inconscientes de leur perfection plastique. Leur coiffure, cette espèce de voile blanc recouvrant un képi rond et retombant très bas de chaque côté des épaules, fait qu'elles ont grand air d'élégance non cherchée. Surtout elles sont très bonnes. Les jeunes filles aussi sont la modestie même. Toute la population de la bourgade est catholique, à quelques exceptions près. La religion musulmane n'est représentée ici que par de rares fonctionnaires. Et peut-être l'église grecque compte-t-elle quelques membres dispersés. Tout le reste forme un seul troupeau et un seul pasteur. Tous les samedis, il y a grand nombre de confessions ; à la grotte du lait et à l'église, chaque premier dimanche du mois, les communions se chiffrent par centaines. La plupart de ces bonnes gens gagnent leur vie à travailler la nacre et le bois d'olivier ; d'autres cultivent la vigne ; et les femmes sont renommées pour leurs ouvrages de broderie. Tous se montrent satisfaits des petits salaires que cela leur vaut. Le labeur les conserve simples et bons. Il règne parmi eux une grande pureté de mœurs. Jérusalem s'européanise, hélas ! et c'est pourquoi elle devient si dissolue. Mais Bethléem résiste aux influences modernes, à toutes les suggestions du dehors. Elle a comme

une jeunesse éternelle. Il semble que le Christ ait voulu que son berceau conservât à travers les âges quelque chose de la pureté de l'enfance : en naissant ici, Jésus a consacré cette bourgade et lui a versé une fraîcheur infinie... O Bethléem, tu demeures attendrie par la rosée de ton matin. Les chants des anges bercent le sommeil de tes nuits. Tes collines baignent dans une lumière plus diaphane. Les esprits de ténèbres n'ont pas d'empire sur toi. Reste jeune et aurorale dans la décrépitude du monde. Je revois la grotte du mystère. L'impression est plus profonde qu'à ma première visite. Je m'abîme dans l'adoration...

* * *

...Je me sens triste depuis quelques jours. N'est-ce pas simplement parce que le ciel a perdu ses admirables teintes saphirines et que je n'y vois plus passer que des nuages bas et lourds, chargés d'orages ? Qu'il est insensé de se laisser affecter par le cours naturel des saisons ! La pluie est une bénédiction pour ce pays qui n'en a pas eu depuis neuf mois. L'on attendait après pour faire les semailles. Tout va reverdir sous son action. Les monts arides vont se couvrir de pousses. Les oliviers y laveront leurs feuilles trop grises. Le sol sentira meilleur. L'atmosphère en sera clarifiée... Et pourtant cela

m'ennuie. Je voudrais revoir l'ardent soleil, rêver devant les enchantements qu'il sème ici à profusion. La Judée doit tout son charme à sa lumière. Quand elle manque, l'âme des paysages s'évanouit. Et l'on reste en face d'une nature rugueuse, stérile, aux lignes dures, à l'aspect sévère, de laquelle émane seulement de la tristesse...

Je me rends au saint Sépulcre dans l'après-midi, et là, je demande à Jésus de relever mon courage. Le front appuyé sur la pierre tombale, je songe à l'ennui terrible qu'éprouva le Maître, la veille de sa Passion : *cœpit tædere et moestus esse.* Ah ! comment comparer nos petites dépressions d'âme plus ou moins chimériques, sans cause précise, à l'immense douleur qui le submergeait ? Non, il n'y a pas de relation possible de l'une à l'autre. Le chagrin du Christ reposait sur des réalités. Et ce qui l'affaissait tellement, c'était moins sans doute la perspective des tourments matériels auxquels il allait être soumis que l'inutilité de son sacrifice pour des millions d'âmes, l'ingratitude qu'il en recueillerait. N'ai-je pas honte de me laisser abattre pour des futilités, quand je devrais gémir uniquement sur mes propres fautes, qui ont eu une si grande part dans l'agonie par laquelle le Divin Maître a passé ? C'est ici que Jésus a reposé dans la mort. Ah ! que je voudrais soulever ce marbre et baiser l'endroit même où il fut enseveli. Mais pourquoi ces aspirations

vaines ? Si sacré que soit ce sépulcre, il ne renferme qu'un souvenir. Tandis que Jésus même est ici et partout présent dans son Sacrement auguste. O Dieu, faites que je vous cherche et que je vous goûte là où vous êtes réellement ! Il est bon de vénérer les lieux sanctifiés par votre attouchement corporel. Il est mieux de vous adorer dans le mystère suprême de votre amour.

... Ce Saint Sépulcre ! Des pèlerins venus de partout l'encombrent journellement. La piété la plus discrète y voisine avec les plus grotesques manifestations de ferveur religieuse. Il faut « tout comprendre pour tout aimer ». Ne nous étonnons pas des salamalechs que tant de bonnes gens y font. Ne jugeons pas de tout d'après nos notions de froid et correct occidental...

***

... Nous allons à Bethléem pour la messe de minuit. J'espérais qu'il ferait un nocturne plus charmant ; j'espérais voir un ciel idéalement chargé d'étoiles. Or, il tombe en abondance une pluie glacée. Des nuages lourds nous cachent les luminaires de là-haut. Comme Jésus a été plus à plaindre encore, s'il est né en une nuit pareille ! La petite ville est cependant pleine d'agitations et de rumeurs. C'est sa grande fête. Tout le monde est sur pied.

Il y a quelques boutiques d'ouvertes. L'on rencontre beaucoup d'étrangers, surtout des Anglais. Dans le couvent franciscain, c'est un vrai désordre : un embarras de Turcs, d'enfants, de gens du pays, de pèlerins de toutes nations, au milieu desquels vont et viennent les bons moines affairés. Je vais faire une courte visite à la grotte. Il faut passer d'abord par l'église latine, édifice extrêmement simple qui s'élève parallèlement à la Basilique primitive. Mais quelle ferveur mystique l'imprègne. Quels accents de prières s'échappent des lèvres des Bethléhémitaines à genoux sur le parquet des nefs ou assiégeant les confessionnaux ! On dirait que leur dévotion s'anime encore à l'éclat et à la chaleur des cierges qui flambent. Tandis que la véritable église de la Nativité est froide et sombre, absolument déserte. L'on n'y entend résonner que le pas grave des sentinelles musulmanes. Pauvres Grecs ! vous avez transformé en un tombeau la Basilique merveilleuse construite par la piété d'une sainte. Depuis que les vrais fidèles n'en foulent plus les dalles, que leurs élans religieux ne montent plus sous ses voûtes, c'est une chose quelconque, sans âme. Pourquoi ne pas rendre à leur vraie destination et à la vie ces murs sanctifiés par la foi de nos Pères ? Et pourquoi ne pas revenir vous-mêmes à cette unité catholique sans laquelle est vaine votre croyance ?... Autant la Basilique est vide et nue, autant il y a foule dans les

couloirs qui conduisent à la grotte de la Nativité. De pauvres femmes se sont endormies sur les degrés de pierre par lesquels on y descend. Elles étaient venues pour prier. Mais la fatigue des longues attentes, l'atmosphère étouffante ont triomphé de leur dévotion. Et voici qu'elles se sont assoupies, confiantes, insoucieuses de qui passe et repasse. Leur sommeil n'est pas pour déplaire à Jésus. Elles ont déjà veillé plus d'une heure avec lui dans cette crypte où l'air manque, où l'odeur des cires qui brûlent alanguit. Qu'il leur soit permis de fermer un peu les yeux en attendant le lever de son aurore. Leurs lèvres entr'ouvertes disent leur bonne volonté de prier toujours. Leurs songes sont sans doute traversés par l'image enfantine de ce Dieu dont elles viennent célébrer la naissance dans la chair...

Mon adoration finie, je retourne à l'église latine. Elle est bondée. Les Bethléhémitaines y tiennent la plus grande place. Noël, c'est leur fête, la fête de la maternité. L'office canonial — prélude de la messe — commence, chanté par le chœur des moines, rehaussé de voix d'enfants. Comme j'aime le mode lent et doux, antique, naïf, sur lequel on entonne le verset de l'Invitatoire :

Christus natus est nobis,
Venite adoremus...

Cela semble venir du fond des âges. C'est à peine de la musique. Cela a quelque chose de pastoral. Cela doit ressembler à ces airs que les bergers improvisent sur leurs chalumeaux. Je sens que cette mélodie primitive m'entre dans le souvenir, qu'il sera délicieux, bien plus tard, de me rappeler son allure berçante. Quand, le couplet psalmodié, la petite phrase revient, lancée par des voix jeunes auxquelles se mêlent quelques notes graves, je ne sais ce que j'éprouve d'infiniment tendre.

Mais le reste de l'office est exécuté de façon plutôt prosaïque. Et c'est un va-et-vient dans l'église. Impossible de s'y recueillir. Je pense aux messes de minuit dans nos campagnes, à leur caractère paisible et si profondément religieux. Ici, les coutumes sont tout autres. Ces bons orientaux sont comme des enfants. Leur attitude dans le lieu saint laisse parfois beaucoup à désirer. Ce n'est pas qu'ils y mettent de la mauvaise volonté. Oh ! certes, non. Surtout cette nuit, ils veulent célébrer de leur mieux l'auguste anniversaire. Jésus, qui voit les cœurs, accueille, j'en suis sûr, avec bonté, les hommages assez peu conformes à notre étiquette que lui apportent les gens de Bethléem. N'a-t-il pas voulu recevoir autrefois tout d'abord ceux des bergers ? N'est-ce pas les humbles qui montèrent les premiers à la crèche, attirés par le chant des anges ? Leur adoration fut naïve et fruste, mais sincère ; c'était

toute leur âme qui s'inclinait devant l'Enfant-Dieu. Et parce que les Bethléhémitains d'aujourd'hui fêtent la Noël le plus bonnement du monde, de façon patriarcale, et toutefois de plein cœur, sans cérémonies, mais avec tout leur être, Celui qui demeure toujours leur frère par droit de naissance s'en réjouit et les en bénit... *Et in terra pax hominibus bonæ voluntatis...*

***

... Ce matin, j'ouvre mes persiennes sur un ciel qui présente de belles teintes douces où le bleu et le vert se fondent en nuance merveilleuse. Le faîte des oliviers là-bas est or. L'aurore les lame d'or, d'un or frais et rose, d'un or jeune et limpide. Quels charmants bouquets d'or ! Le précieux métal s'agite de frissons qui le font irradier et bruire. Le jour ne sera pas cependant aussi beau qu'on pouvait l'espérer, après un lever si royal. Peu à peu, les nuages se sont glissés sur le tendre saphir, et voici qu'ils remplissent tout le firmament. Mais tandis que, surtout vers l'occident, ils sont désespérément gris ou blafards, au-dessus des monts de Moab ils se colorent d'un rose infiniment délicat ; leur ouate se sature de rose. Dans ce rose se profile la porte de Damas, avec ses petites flèches, ses aiguilles, ses pointes archaïques dont quelques-unes sont tom-

bantes. C'est charmant de voir ces vieilles pierres se dessiner dans la clarté neuve et comme s'appuyer sur un fond de satin rose, s'encadrer dans une tapisserie très riche. Plus loin, un sommet rond et bleu apparaît, — pelote d'azur immobile, flottant dans le silence et le rêve des hauteurs...

***

... Depuis Noël, je ne sais quoi de délicieux m'emplit l'âme. C'est une joie tendre, une intime suavité. Tout cela vient de vous, ô Jésus. La vie orientale me pénètre lentement de son charme : cette civilisation antique et pittoresque diffère si absolument de la nôtre que son premier contact nous étonne. On se sent comme perdu au milieu de toutes ces formes d'existence auxquelles rien ne nous avait préparés. Les descriptions qu'on en lit n'en rendent pas le caractère singulier. Il faut voir par soi-même. Et l'impression étrange qu'on en éprouve... L'on se croirait vraiment dans un autre monde. Peu à peu la séduction profonde de cette nature, de ces coutumes, tout ce qui fait la poésie de l'Orient opère en vous par des infiltrations mystérieuses. Et un bon matin l'on se réveille avec une nouvelle âme, primitive et indolente, faite à tous ces entours, amoureuse de soleil...

Très belle fête au couvent de St-Etienne. Au matin, il fait sombre et froid. Mais des signes indiquent que la pluie va cesser. Le ciel s'égoutte. A des pâleurs, une lumière diffuse épandue, l'on pressent la clarté prochaine. La messe est intime et distinguée. M. le Consul général de France y assiste en tenue officielle. Le Prieur, en étole, était allé le recevoir aux portes de la Basilique, pour lui présenter l'eau bénite et l'encens : coutume d'ancien régime qui a un charme tout nouveau pour moi. Ai-je jamais vu rendre de pareils honneurs à d'autres qu'à des dignitaires de l'Eglise ? Je remarque l'air émerveillé, la simplicité émue des bonnes femmes et des gens du pays venus pour assister à la glorification du premier diacre.

Vers le soir, Vêpres solennelles. L'assistance est nombreuse. Le soleil qui décline, après une course devenue brillante, emplit les verrières de féeries. Peu à peu, les rayons s'éteignent, les splendeurs s'évanouissent. C'est le demi-jour, la pénombre, qui, en s'accentuant, fait ressortir l'éclat des lustres en bronze ciselé suspendus aux voûtes. Le chant des moines est sobre, précis ; les psaumes se déroulent en une harmonie profondément religieuse. Le panégyrique de saint Etienne, prononcé par un Père Assomptionniste, est pieux et sympathique. Les données scripturales sont assez abondantes touchant ce diacre. Et il y avait un beau parti à tirer

de son rôle de secoureur zélé et discret à l'égard des premiers fidèles. Et puis, quels tableaux que sa grandeur d'âme dans la lapidation, les absolus pardons dont il absolve ceux qui le font mourir, les cieux qui s'ouvrent, l'apothéose de ce premier martyr !

Quand tout est fini, je sors voir un peu de nature. Le firmament est d'argent et d'opale. Au-dessus des collines, là-bas, il y a des reflets lunaires. Un ourlet vert encercle l'horizon...

***

... Nous allons au champ des pasteurs, situé au pied de la colline de Bethléem. Le ciel est d'abord opalin et argentin, et extrêmement limpide. Puis le soleil qui se lève rosit l'olivette en face du cloître ; des jeux de lumière et d'ombre s'entrecroisent dans les branches et sur le sol. Des écharpes rose-pâle pendent là-haut. Et c'est bientôt l'azur qui remplace les nuances indécises du matin, un azur plein, d'une transparence absolue. Des vapeurs blanches flottent mollement dans ce bleu, virginalisent ce saphir... Je vois venir, à notre gauche, par la cîme des ondulations, une caravane de chameaux : chameaux et chameliers se détachent sur le fond or et bleu de l'horizon avec une si extraordinaire netteté qu'on ne

perd pas un détail. Même la petite corde, qui relie les bêtes l'une à l'autre et les maintient en ligne, s'évoque. En un mouvement lent et régulier la caravane s'avance, mettant dans ce paysage une note de vie antique. Le firmament, là où sa courbe semble toucher la terre, est d'un opalin infiniment doux. Un coin de la mer brille par une échappée de collines : on dirait un morceau de verre dépoli sur lequel frapperaient des rayons. Les monts de Moab s'enroulent en une gaze de plus en plus violette. O lumière orientale, que tu es transfigurante !

Nous voici dans Bethléem. La bourgade est riante. Du haut des terrasses, des gens nous regardent passer et nous saluent très aimablement. Je remarque parmi eux des visages bien réguliers, d'une beauté saine. Le type en est court et rond, le teint frais et tout près d'être coloré. C'est peut-être que l'air est assez vif, ce matin. Et que leurs yeux sont donc étincelants et profonds ! A quoi les comparerai-je ? Ce sont des diamants noirs tout allumés d'éclairs.

Visite à quelques ateliers de nacre. La nacre est une essence très dure, presque aussi difficile à travailler que le métal, dit-on. Pour l'attendrir, on la laisse tremper d'abord longtemps dans de l'eau tiède mélangée de savon. Elle perd ainsi un peu de sa résistance. Et c'est alors que les bons ouvriers l'entament avec leurs instruments qui m'ont paru assez

primitifs, mais par lesquels ils réussissent à exécuter tout de même des merveilles d'ingéniosité. Quelle patience il leur faut pour ciseler leurs croix en finesse, pour dessiner là-dessus leurs petits tableaux d'un art si naïf, ou encore pour arrondir cette matière en beaux grains de chapelets ! Tout en travaillant, ils s'accompagnent de mélopées traînantes dont l'accent contraste avec le cri strident des limes, le son aigre des machines à polir ou à percer. Ah ! ce qu'il faut avoir les nerfs solides pour supporter tout cela.

Nous descendons au champ des pasteurs, voisin de celui de Booz. Bethléem ressort en clair derrière nous. Je puis très bien juger de sa conformation. Elle est disposée en demi-cercle sur deux flancs de collines. Elle s'est agrandie depuis le temps de Jésus. La grotte où, faute de place dans les hôtelleries — *non erat eis locus in diversorio* — Joseph et Marie se réfugièrent au sein de la nuit que la naissance du Verbe allait rendre éternellement auguste, se trouvait alors à l'extrémité du bourg, à quelque distance des dernières maisons. Aujourd'hui, elle en occupe le centre.

Le champ es pasteurs est planté de beaux oliviers. De gracieuses collines l'enceignent, qui s'ouvrent seulement à l'est sur les crêtes veloutées des monts de Moab. C'est donc ici qu'ont retenti les chants des anges ; c'est d'ici que les bergers sont partis

pour aller là-haut adorer l'Enfant-Dieu. Il semble qu'un écho des voix célestes vibre toujours dans le ciel pur.

Une autre scène pastorale avait déjà marqué ce lieu : l'admirable poème de Ruth la Moabite, si beau dans sa forme purement biblique que les vers de Victor Hugo sont loin de déparer :

On était dans les mois où la nature est douce,
Les collines ayant des lys sur leur sommet

.... ; l'herbe était noire ;
Les grelots des troupeaux palpitaient vaguement ;
Une immense bonté tombait du firmament ;
C'était l'heure tranquille où les lions vont boire.

Tout reposait dans Ur et dans Jérimadeth ;
Les astres émaillaient le ciel profond et sombre ;
Le croissant fin et clair parmi ces fleurs de l'ombre
Brillait à l'occident, et Ruth se demandait

Immobile, ouvrant l'œil à moitié sous ses voiles,
Quel Dieu, quel moissonneur de l'éternel été,
Avait, en s'en allant, négligemment jeté
Cette faucille d'or dans le champ des étoiles...

... Dans l'après-midi, des écharpes laineuses voguent en nombre dans le ciel. C'est l'annonce du vent d'est, le *sirocco.*

Cependant, l'atmosphère est toujours saturée d'or, et le bleu du firmament est plus profond, parmi les taches de blancheur. Les monts de Moab se rap-

prochent, se font distincts. Leurs cavités, leurs moindres échancrures sont visibles, idéalisées par la gaze violette. Cette nature, de près, est sans doute très quelconque. A distance, d'incomparables nuances la sublimisent.

Nous revenons par le village de Beit-Saour. Et là j'observe à nouveau comme ces orientaux vivent près de la terre, en communion avec le soleil, la nature, en intime harmonie avec l'ambiance, êtres et paysages. Une caravane de chameaux s'avance dans le jour qui décline. Là-bas, au couchant, les laines se sont muées en un champ de roses effeuillées sur une couche d'opales...

* * *

Maussade jour de l'an. Vent d'ouest, pluie glacée, ciel terne, gros nuages laissant voir, par leurs trouées, des morceaux d'azur délayé. Cependant il fait beau dans mon cœur. Je me sens plein de courage. Il me semble que j'apprécie mieux la valeur du temps. Je voudrais ne pas perdre une minute, m'enfoncer jusqu'au cou dans les vivifiantes études sacrées.

Relu, ce matin, et comme dans une lumière nouvelle, le livre d'Esther. Assuérus fait preuve d'une grande droiture de jugement. Il a ses faiblesses, mais du moins il ne badine pas sur le point d'honneur. Un

moment aveuglé par la perfidie d'Aman, il se reprend, arrête les effets de l'édit injuste porté contre les Juifs... Par un touchant sentiment de gratitude, il fait rendre des honneurs à ce Mardochée qui, en révélant le complot, lui a sauvé la vie. Et de quelle noblesse est empreint le caractère d'Esther! Au milieu des splendeurs de la cour royale, et des faveurs dont on la comble, elle n'oublie pas non plus ce même Mardochée à qui elle doit tant. Du haut de sa gloire toute fraîche, elle continue à s'inspirer des conseils de son ancien protecteur et père. Un trait tout à fait typique, et qui se retrouve constamment dans l'histoire du peuple juif, un trait dont nous avons des exemples frappants, même de nos jours, c'est qu'elle ne renie pas sa race, maintenant opprimée. Au contraire, dans un magnifique élan de patriotisme, consciente qu'il y va de sa fortune et peut-être même de sa vie, elle prend la résolution de pénétrer jusqu'au roi, malgré toutes les défenses de l'étiquette, pour dévoiler la perfidie de son favori Aman, pour venger les droits de sa nation outragée et empêcher le massacre de la ville. Son amour pour les siens est plus fort que tout. Elle joue son avenir pour sauver son peuple. Et sa grandeur d'âme reçoit immédiatement sa récompense. Tant il est vrai qu'il n'y a jamais de risque à se montrer fidèle à ses origines, et d'une façon générale, à se montrer en toute chose noble et grand. Qui donc a

dit : « L'honnêteté est encore la souveraine habileté. Le moyen le plus sûr d'arriver aux honneurs ou de s'y maintenir est encore de ne rien faire contre l'honneur » ? La solidarité nationale, si marquée chez les Juifs, fait le fond de ce livre d'Esther...

Dans l'après-dîné, j'erre à travers les bazars juifs. C'est obscur et sordide. Dans l'une des boutiques, un israélite, au galbe très pur, est en train de carder de la laine. Il se sert pour cela de quelque chose qui a la forme d'un arc. Assis au beau milieu d'un antre où le jour peut à peine entrer, il procède à son travail avec lenteur et en s'accompagnant d'un rythme monotone. Les blancs flocons se sont amoncelés peu à peu autour de lui, de sorte qu'il a l'air enfoncé dans leur neige souple. Comme il paraît indifférent à tout ! Ce qu'il accomplit ne lui importe pas. Sa pensée est ailleurs, car il doit y avoir de la pensée dans cette tête d'un dessin si délicat et si ferme. C'est le premier juif que je rencontre dont le visage me séduise par la perfection de sa ligne et aussi par son expression douce...

* * *

... Incomparable ciel : c'est pur, éclatant, d'une limpide profondeur, « comme un ouvrage de saphir transparent », ainsi qu'il est dit au livre de l'Exode

(XXIV-10). Tout brille. L'or palpite par toute cette gemme immense du firmament. Les arceaux de notre cloître se découpent majestueusement dans cet infini de gloire. Les coupoles de Jérusalem ruissellent l'or. Des sons de cloches vibrent, mêlent leurs oscillations lentes à l'idéal étincellement : ils sont comme la voix de la lumière...

***

... Départ dans la nuit. Le jour ne va pourtant pas tarder à se lever, mais l'on s'en croirait encore bien loin. Sous un dôme de lapis flamboient des luminaires d'or. L'atmosphère est calme. Comme nous descendons le Cédron s'annonce l'aurore, en tons très doux. Au-dessus de la ville quelques petits nuages se colorent de rose. Et puis c'est la sévère enceinte du Temple qui se veloute des plus fraîches nuances. Les frimas posés par la nuit se fondent, s'évaporent en fumée légère. Des pentes du mont des Oliviers que nous suivons maintenant, j'observe les jeux de la lumière sur les parois en porcelaines de la mosquée d'Omar. Tout Jérusalem baigne dans des blancheurs roses qui la font paraître jeune. Les pousses vertes qui tapissent l'Ophel ont une extraordinaire vigueur de ton.

Nous voici à l'entrée du désert de Juda. Les

monts de Moab ne présentent, ce matin, qu'une ligne floue, embrumée. La conformation de ce désert est étrange : suite d'ondulations que recouvre un épais velours brun. Tout au bout la Mer Morte étend sa plaque d'argent. A notre droite, là-bas, Bethléem étale son diadème de maisons blanches du sein desquelles fusent quelques élégants campaniles. D'un cône très élevé que nous venons de gravir, et sur lequel l'impératrice Eudocie avait fait construire un monastère dont il ne reste plus trace, l'œil embrasse de vastes espaces : l'*Alexandreion* que couronnait un château-fort, œuvre d'Alexandre Jannée, le désert avec ses reliefs capricieux, la vallée où le Jourdain coule dans un encaissement profond, la Mer Morte qui, à ce moment du jour, a l'air de lapis-lazuli, la chaîne de Moab plus distincte derrière son voile de moire. Et puis, ô merveille ! dans des lointains inaccessibles, dans les profondeurs de l'horizon, une tache blanche avec des reflets bleus et roses : les neiges éternelles de l'Hermon. Ah ! jusqu'où le regard ne peut-il se porter à travers cette atmosphère si pure ? Il n'y a plus pour lui de distances.

... Descente au couvent de Mâr-Saba, dont nous apercevons les tours d'entrée. Un pâtre nous indique en riant le chemin. Nous passons près d'un campement de bédouins, au fond d'un *ouady*. Les tentes en peaux de chèvres sont noires et rapiécées. Toute la tribu est dehors à se chauffer au soleil,

Personne ne fait attention à notre caravane. Ils en voient sans doute tous les jours. Et qu'est-ce que cela peut bien leur faire, des européens ? Peut-être que nous leur sommes dignes de pitié. Nous sommes les pèlerins, les étrangers. Il nous faut visiter à la hâte ce pays, en recevoir une impression fugitive. Car bientôt le devoir quotidien nous reprendra, à la place marquée. Eux sont libres, ils possèdent la terre, ils errent à la suite de leurs troupeaux, sans soucis des lendemains, sans ambitions, ivres de lumière...

Aux portes du monastère. D'une fenêtre de la tour, un moine laisse descendre un panier où nous mettons nos passe-ports et certificats d'entrée délivrés par le Patriarche de Jérusalem. Car c'est toute une affaire que de pénétrer dans cette espèce de forteresse. Nos papiers sont en règle, et l'on nous ouvre. Mâr-Saba est une des curiosités de la Palestine. Le monastère primitif, c'était ces anfractuosités du rocher qui tombe ici presque à pic dans le Cédron. Les solitaires vivaient dans ces grottes naturelles que l'on voit toujours. L'on nous indique celle qu'aurait habitée saint Jean Damascène. C'est un trou. Un homme ne peut s'y tenir debout. L'on vivait sans doute en plein air, et cela servait seulement pour le repos de la nuit. Dans une autre « cellule » est entassée une multitude de crânes et d'ossements. Le nombre des moines s'étant accru,

il a fallu pourvoir à les abriter, car les grottes naturelles ne suffisaient plus. Dans ces conditions, le cénobitisme pur n'était plus pratique : la vie en communauté s'imposait. L'on peut suivre ici en quelque sorte l'évolution de la forme monastique, depuis les premiers essais en des constructions très humbles, aussi voisines que possible des habitations fournies par la nature, jusqu'au couvent moderne dont l'ampleur supplée à l'élégance.

Je ne sais rien de plus pittoresque ni de plus âprement solitaire que le lieu où s'élève Saint-Saba. Il domine l'abîme au fond duquel coule le torrent. Aux alentours, c'est le désert le plus nu, montagnes et vallées d'où la vie est absente. Mais l'ardente lumière poétise cette désolation...

Au retour, la nuit nous prend quand nous sommes encore loin de Jérusalem. L'abondante clarté de la lune nous guide. Oh ! que ses pâleurs ont de charme ! Dans le silence et le rêve de ce nocturne, le Cédron que nous longeons met un bruit de source...

***

... Au matin, le ciel est gris, et d'une monotonie désespérante. Dans l'après-midi, quelques éclaircies se font dans ce terne. Ourlets d'ouate très blanche ou amoncellements violets ; entre, des mor-

ceaux d'opales, des fragments de saphirs et de turquoises, ou encore des retailles d'émeraudes. Et toutes ces teintes sont d'une discrétion infinie... Je vais marcher dans la vallée de Josaphat. Quelle nature abrupte, tourmentée ! Rien pour reposer la vue au sein de cette gorge où tout respire la mort. C'est étroit et profond. Les archéologues nous disent qu'elle s'est exhaussée beaucoup à force d'engloutir des débris. Alors, qu'était-ce donc autrefois ? Un puits sinistre. Quand le Temple s'élevait là-haut, comme ce bijou de marbre et d'or devait avoir une étrange beauté dans ce paysage ! N'avait-il pas quelque chose d'exotique ? Sa finesse, sa merveille divine ne contrastait-elle pas avec ce cadre d'un dessin si farouche ? Je rencontre des aveugles, et beaucoup de lépreux : spectacle horrible ! La vue est blessée par cette absolue misère humaine, et aussi l'odorat. Ces lépreux exhalent un relent fétide qui empoisonne l'air tout autour d'eux. On a beau vouloir les secourir, leur faire l'aumône, leur dire un bon mot : le dégoût vous surmonte, le cœur vous manque, et vous vous enfuyez comme devant la mort. Que dis-je. Un cadavre a sa majesté. Tandis que ces pauvres êtres difformes, tordus, au visage rongé, aux membres qui pourrissent, aux plaies distillantes, n'inspirent que l'effroi. Il semble que ce n'est plus là la forme humaine. Ah ! que devient notre pauvre nature sous l'empire de ce mal ?

Tous les âges sont représentés parmi ces victimes : des enfants à côté des vieillards, des jeunes femmes avec leurs maris et leurs bébés. Chose étrange ! Tandis que dans d'autres pays on isole les lépreux, on les ostracise de la société, ils peuvent ici circuler en toute liberté. Ou du moins,, si je n'en ai pas vu à l'intérieur de la ville, on n'a qu'à en sortir pour en apercevoir. Leur place accoutumée est près de la porte dite des « Brebis » par où les pèlerins descendent vers le Cédron et le jardin de Gethsémani. Ils s'échelonnent un peu tout le long de la route, pleurent, se lamentent, font des gestes de désolation pour exciter notre pitié, comme si de les voir et surtout de les sentir ne nous suffisait pas. De leurs loques infectes s'allongent vers nous leurs bras et leurs mains, si défigurés que cela « n'a plus de nom dans aucune langue », pendant que leurs voix éraillées crient : « Bacchiche, bacchiche ! » Se trouvent-ils réellement bien malheureux ? Ont-ils conscience réelle d'être les rebuts du monde ? Ou ne se mêle-t-il pas à leur plainte beaucoup de comédie ? N'est-ce pas un jeu pour provoquer des aumônes plus abondantes ? Car la plupart n'ont pas connu d'autre état que celui qui est le leur à jamais. Dans ce pays on est lépreux de père en fils. J'allais dire que c'est une condition comme une autre. Le petit village de Siloë, sur l'autre versant de la vallée de Josaphat, si pittoresque — de loin — avec ses maisons grises

dont les reliefs s'accusent à peine dans les lignes générales de la montagne, ne se compose que de lépreux. Ils y forment une colonie en quelque sorte autonome et ont le privilège de se marier entre eux, et par conséquent de propager sans fin leur triste héritage de dégradation. C'est de là qu'ils partent chaque matin pour venir se poster le long des routes que suivent les étrangers pour aller au mont des Oliviers. Et le soir, la moisson faite, ils s'en retournent, les uns sur de petits ânes, mais presque tous à pied, vers leurs taudis. Et c'est, dans les rayons du couchant, une procession d'êtres maudits qui regagnent leur enfer d'où est aussi bannie toute espérance humaine. Car la lèpre ne se guérit pas. Pour ces misérables, la fin de leurs maux n'est que dans la mort. Quelle existence ! Et se peut-il que l'Etat pousse l'incurie au point de ne pas se soucier de ces gens qui sont une menace pour le corps social tout entier ? Pourquoi ne leur ménage-t-il pas des hôpitaux spéciaux où ils recevraient du moins quelque soulagement ? Surtout, pourquoi leur permet-il de contracter entre eux des alliances par le moyen desquelles se propage indéfiniment leur mal ?—Ah ! le Christ Jésus n'est plus là pour s'apitoyer sur cette épouvantable misère et prononcer sur elle la parole de salut !...

* * *

... Visite à ce que l'on appelle le « Tombeau des Rois ». C'est une merveille égale, par certains côtés, à celle des Pyramides. Un large escalier, à plusieurs marches, taillées à même le roc. Au bas, dans la paroi d'en face, deux grandes cavités servant de citernes. La paroi latérale gauche est percée en forme d'immense arche cintrée, donnant sur une sorte de cour intérieure, ou de salle carrée, à ciel ouvert. Dans l'une des murailles, ou plutôt l'un des pans du rocher qui la borde, a été pratiqué comme un vestibule ou portique, lequel est surmonté d'une corniche et d'une frise très fines où les grappes de raisins s'enlacent aux feuilles d'acanthe à travers les métopes ; je distingue aussi deux couronnes et une admirable guirlande toute en feuilles d'acanthe. Ce morceau de sculpture, encore qu'à moitié brisé, me ravit par sa perfection. Deux colonnes, dont les chapiteaux et les fûts gisent à terre, encadraient ce portique. A droite, un bassin creusé dans le roc contenait l'eau nécessaire aux ablutions qui étaient de rigueur avant la visite des tombeaux. Et cela explique également la provenance des citernes ménagées près du grand escalier et alimentées par la pluie du ciel. Dans le flanc gauche du portique est une ouverture d'à peu près un mètre de haut et que l'on fermait avec une pierre taillée comme une meule de

moulin. La pierre, qui est encore là, se trouve engagée dans une sorte de rainure ou rigole où il était relativement facile de la faire rouler. La pierre qui scellait le tombeau de Jésus devait être ainsi ; et je comprends maintenant le mot des saintes femmes venues pour oindre le corps du divin Maître : « *Et dicebant ad invicem : quis revolvet nobis lapidem ab ostio monumenti ?*... Elles se rendirent au sépulcre de grand matin, comme le soleil venait de se lever. Elles disaient entre elles : qui nous roulera la pierre loin de l'entrée du sépulcre ? Et levant les yeux, elles aperçurent que la pierre, qui était très grande, avait été roulée. » (Marc XVI-2-3-4.) Cette porte basse franchie, nous nous trouvons dans une immense salle, laquelle conduit à une infinité d'autres, servant comme d'antichambres à des tombeaux ; fours ou lits de pierre dans lesquels les cadavres étaient couchés enveloppés dans leur linceul. Que de temps il a dû falloir pour achever cette nécropole ! Et combien de vies humaines ont été dépensées pour édifier ces tombeaux de rois ! L'on se demande comment l'exécution d'une pareille chose a été possible. C'est titanesque.

Mais il me tarde de revoir le jour. Les œuvres des hommes peuvent être étonnantes. Je leur préférerai toujours celles de Dieu. Le ciel me paraît plus beau au sortir de ce palais funèbre. Et je trouve l'air délicieux. L'horizon, au couchant, est comme un

champ de roses. Aux portes du couvent, deux bédouins, amis de nos Pères, viennent nous saluer. Ils arrivent de leur désert, du pays de Moab. Ce sont des hommes superbes ; leur physionomie est fine et profonde ; leurs yeux noirs et calmes réfléchissent comme des lointains. L'on me dit des merveilles de leur intelligence et de leur loyauté. Ils sont armés de pied en cap, et si naturellement élégants dans leurs amples burnous...

***

... Le jour s'annonce très beau. Le firmament, entièrement libre de vapeurs, est d'un azur plutôt pâle. Un étincellement remplit l'atmosphère. Je remarque les plus charmants effets d'ombre et de lumière dans le bois d'oliviers qui s'étale sous mes fenêtres... Voici que le ciel se clarifie de plus en plus. Impossible d'apercevoir une tache blanche dans la vaste coupole bleue. Pas une note discordante. C'est pur et d'une sérénité divine, c'est éclatant d'or.

Je m'en vais vers le mont des Oliviers tout baigné de clartés chaudes, tandis qu'une ombre violette descend des murs de Jérusalem jusque dans le lit du Cédron. Par une échappée je vois un coin de la Mer Morte ; l'onduleux désert où les mêmes con-

trastes de lumière et d'ombre sont si saisissants ; et là-bas, fermant l'horizon, les remparts de Moab. Comme ils se dessinent avec netteté ! Leur ligne sévère semble se fondre, s'attendrir sous la draperie dont elle est tendue et dans laquelle entrent les nuances les plus fines. Quelle surnaturelle poésie empreint ce paysage !

* * *

... Je pars pour Jaffa, d'où je me rendrai par mer en Galilée. Le ciel est d'une limpidité absolue. Les sommets se détachent en clair sur le saphir de l'horizon. Que le mot d'infini s'applique bien à ce firmament dont l'orbe s'enfonce dans les espaces ! Par l'échancrure des vallées, le regard se pose sur un lit de vapeurs bleutées dans lequel s'enroule Moab. Ah ! cette chaîne d'Arabie ! Quand il n'y aurait que cela à voir dans toute la Palestine, le voyage en vaudrait encore la peine. L'on ne se lasse pas de contempler cette forme immuable où flotte avec tant de grâce aisée un tissu idéal.

... Le petit chemin de fer circule entre les monts, suit les sinuosités des ouadys. De chaque côté, des pentes qui s'élèvent insensiblement jusqu'à des sommets arrondis trônant dans une gloire teintée d'azur. Dans notre compartiment est un rabbin. Il lit sa bible dans un texte encadré de commentaires. Je lui

trouve l'air très juif, je le prends pour un pur fils d'Israël. Sa figure, pas belle, est assez douce. Nous échangeons quelques mots. Il se montre poli, courtois, presque obséquieux. Or, peu d'instants après, l'on m'apprend que ce monsieur n'est juif que par... vocation. C'est tout simplement un Allemand qui, de ministre protestant, est passé au rabbinisme. Il apporte à ses nouvelles fonctions un zèle de converti. Le monsieur qui l'accompagne, véritable israélite celui-là, et directeur de la banque juive de Jérusalem, a dit tout à l'heure à quelqu'un : « Nous n'avons guère confiance en ces sortes de conversions. Nous les soupçonnons d'être intéressées. »

A mesure que nous descendons, l'air s'attiédit. Par une fenêtre ouverte entre une brise qui est comme un velours. Partout des anémones et des touffes d'asphodèles. Les montagnes s'écartent. Nous débouchons dans la magnifique plaine de Saron qui ne demanderait qu'à être intelligemment cultivée pour produire au centuple. Je vois, de ci de là, des oliviers ; quelques rares laboureurs préparent le sol ; plus loin, des bergers font paître leurs troupeaux. Par endroits s'élèvent de longues haies de nopals. Et toute cette nature baigne dans une splendeur douce.

A Jaffa, nous logeons à l'hôpital français, situé sur une hauteur. C'est un bâtiment à trois ailes, avec cloître ouvrant sur la mer qui est d'un bleu léger et

brillant, pâle saphir semé d'or. Dans l'après-midi, visite à un baron russe, qui a une riche collection d'antiques. Il y a là des choses fort belles, des sculptures par exemple, à côté d'autres dont la valeur est surtout archéologique. Dans le jardin fusent les essences des tropiques. De là l'on domine une immense étendue d'orangers dont le feuillage sombre s'étoile de fruits vermeils... Je reviens par le long de la rade. Le brisement éternel des lames sur les récifs m'émeut. Le soir, la lune argente la ville et les flots...

* * *

... Lever d'assez bonne heure. Des caravanes de chameaux passent sous nos fenêtres. Leurs clochettes font une musique très douce dans la douceur du matin. J'aime à voir passer ces bêtes lentes et tranquilles en lesquelles s'incarne une part de la poésie orientale. Le ciel est voilé comme les musulmanes : un peu de bleu ou de vert ou d'opale perce à travers le tissu de neige. Nous pensions ne nous embarquer que demain. Or, le domestique vient nous avertir que le paquebot partira aujourd'hui même, à onze heures. Cela nous désappointe. Car nous voulions visiter Jaffa tranquillement. Mais le voyage offre de ces imprévus. Après déjeuner, course à la tour des Grecs, qui s'élève haute et roide

parmi des cyprès, des palmiers et des orangers. Du sommet la vue est charmante. On est là comme dans ur îlot encerclé d'émeraude. Des milliers d'orangers partent de ce centre et déroulent sur de vastes espaces leur verdure mate tachetée de points d'or. Que j'aime cette fraîcheur ! Depuis des mois je n'ai contemplé que des rochers transfigurés, il est vrai, par l'adorable lumière. Ici, c'est du printemps. Quelle vigueur, quels parfums dans cette végétation qui ondule à mes pieds ! De loin en loin, des palmiers émergent de la foule des orangers et vont porter très haut leurs panaches aristocratiques. Ils ont l'air de sentinelles gracieuses au milieu d'un jardin de roi ; ils versent autour d'eux une protection sereine. En somme, Jaffa est noyée dans la verdure dont les tons tranchent sur les sables qui lui font comme une ceinture d'or...

Et nous voici à bord du paquebot. L'on nous signale, mouillant au large, le yacht de John Alexander Dowie Le fondateur du sionisme est venu en Palestine puiser ans doute de nouvelles inspirations. Ce « second Elie » — comme il s'appelle modestement — voyage plus confortablement que son grand ancêtre, car son yacht est fort beau et grand. Et de peur que le vent de l'esprit ne manque dans la voile, il a pourvu son bateau d'une puissante machine à vapeur : on n'est pas plus prévoyant. Ce restaurateur du prophétisme est donc, par certains côtés,

très moderne. Je doute qu'il ait beaucoup de succès en Orient. Au scepticisme gouailleur avec lequel on en parle, je vois que l'on estime à sa valeur sa parodie de religion. D'ailleurs les gens d'ici ne sont pas assez riches pour être l'objet de son zèle. Ce prophète nouveau genre aime en effet à se faire des rentes et cultive surtout les bonnes bourses. N'est-ce pas incroyable qu'il ait pu exploiter tant d'adeptes ? La bêtise humaine n'a vraiment pas de limites...

Et le départ est retardé de bien des heures. C'était bien la peine de tant se presser ! Le commissaire du bord vient causer avec nous. C'est un homme aimable et un grand artiste. Il voyage surtout pour son art. Il va à la conquête de la lumière orientale, du divin ciel. Nous allons voir ses études. Il en a d'admirables avec leurs vermillons, leurs pourpres ardentes, leurs saphirs, tout le chatoiement des teintes. Mais qui exprimera jamais les mystères inaccessibles de la clarté orientale ?

Vers le soir, bel effet de soleil sur la mer calme. Il se dérobe derrière des nuages légèrement bleus à travers lesquels filtrent ses rayons : c'est, dans l'infini où il s'endort, une projection de tubes cristallins, très fins à leur sommet, et qui s'évasent en touchant les flots...

***

... Dans la baie de Caïffa. Il n'est que sept heures. Le ciel est assez triste. On dirait que le soleil est tout enveloppé de langes. Le mont Carmel apparaît avec ses belles taches de verdure, ses rochers blancs, sa route tracée en diagonale et conduisant à la cîme célèbre. Là-bas, Ptolémaïs ou Saint-Jean d'Acre, d'une seule couleur grise, tantôt ressort en clair et tantôt s'efface. La baie est superbe comme harmonie de ligne. C'est, je crois, le seul port de toute la côte de Syrie. Et tant de souvenirs dorment dans ce cadre. Bonaparte a poursuivi jusqu'ici son rêve oriental. Entre Caïffa et Ptolémaïs, comme au milieu de la courbe majestueuse dessinée par le rivage, des palmiers s'élèvent parmi les sables des dunes : c'est une évocation du désert. Mais la lumière n'est pas bonne, ce matin. Par les très beaux jours, par les levers roses ou les couchants embrasés, cela doit être charmant à voir, ces ondulations dorées d'où fusent ces longues tiges couronnées d'un bouquet de feuilles déchiquetées.

... Dans l'après-midi, nous allons par la grève —seule route praticable—à Saint-Jean d'Acre. Des chameaux, chargés d'outres suintant l'huile d'olive, arrivent des régions du Hauran et de Galaad ; ils s'en vont à la file, lentement, harmonieusement.

Ces bêtes font si bien dans les paysages orientaux ; leur forme pittoresque s'accorde avcc tous les entours. Le Cison, où le prophète Elie a fait jeter les cadavres des prêtres de Baal, se jette ici dans la mer. (I. Reg. XVIII). Ce n'est qu'un gros ruisseau. Nous n'avons aucune peine à le traverser à son embouchure, qui peut avoir une centaine de pieds de large... Voici la ville, avec ses murailles sévères et archaïques qui plongent jusque dans les flots. La population est aux portes, les hommes prenant leur café et fumant le *narghilé* sous de vastes abris, tandis que les femmes et les enfants vont se promener dans un cimetière voisin, tout plein de tombes bleues ou blanches. Nous entrons dans la ville, la citadelle plutôt. Car Saint-Jean d'Acre est une forteresse. Et c'est une réserve de Turcs. Le mur extérieur qui donne sur la mer est relativement moderne. Dans l'enceinte se voient encore des restes fort imposants de fortifications élevées par les Croisés. Et je crois que l'on aurait beaucoup de mal à abattre ces murailles voûtées qui ont l'air faites pour défier les siècles. Je visite un grand cloître dont les quatre ailes sont bordées d'une colonnade riche mais lourde. C'était autrefois, paraît-il, un couvent dominicain. C'est maintenant un marché. Je n'aime pas Saint-Jean d'Acre. Elle a une physionomie rébarbative. L'on étouffe dans son atmosphère saturée de fanatisme musulman. Il n'y a presque pas de chrétiens

ici, et leur situation est précaire. Les Turcs sont les maîtres. Leur haine de notre nom fermente à l'aise, et l'on sent que pour un rien elle déborderait.

...Je suis content de quitter ces lieux. Nous revenons par la même route et sous un brouillard qui va s'épaississant. Comme cette côte est triste, privée de ses couleurs magiques. La mer, sur laquelle descend un voile épais, exhale une plainte...

***

...J'ouvre la fenêtre de ma cellule antique. De bons parfums de sol montent jusqu'à moi Le ciel ne s'est pas libéré de ses voiles, qui là-bas pendent sur la Méditerranée, en limitant l'infini. Ce couvent du Carmel est aussi un château-fort. Il a été bâti à une époque où le voisinage était peu rassurant. Et l'on a voulu parer à l'éventualité d'un siège toujours possible, d'attaques imprévues. Dans le bas, il y a une porte étroite de percée dans chacune des façades du quadrilatère, et des œils-de-bœuf munis de grillages solides. Les fenêtres commencent à la hauteur du premier étage et sont également grillées. Les murailles sont d'une énorme épaisseur. Tout cet appareil nous fait sourire à présent, car nous vivons dans des temps pacifiques. Quelle bonne hospitalité l'on reçoit ici ! Un vieux Père espagnol, qui parle le

français à la façon des gens du midi, prend soin de nous avec beaucoup d'entrain et de délicatesse. Voilà trente ans qu'il habite au Carmel. Et il nous raconte avec force gestes les péripéties de sa vie sur le sommet auguste, nous décrit quelques-uns des étrangers illustres qu'il a hébergés. Sa conversation est vive et pleine de souvenirs intéressants.

La chapelle du monastère est d'une grande richesse...

***

Aïn-Tabga.

... J'ouvre la porte donnant sur la terrasse d'où l'on descend à la grève. Dans le firmament très pur flotte un reste de nuages tout blancs. Moab se dessine. Ses reliefs ont quelque chose de doux et de fléchissant, en ces régions... Nous allons dans l'instant partir pour Capharnaüm ! Le soleil darde. Le ciel est comme un immense saphir. Plus aucune de ces laines qui tantôt y voguaient encore. Elles se sont toutes amoncelées au delà de la chaîne d'Arabie, où elles se saturent de rayons. Une barque nous prend. Nous glissons sur le lac si calme et qui se pare de chauds reflets. Cette nature galiléenne est idyllique... Nous voici à Capharnaüm, qui fut le centre d'action de Jésus. Il n'y a ici que des ruines, car il fallait que le prophétie du Sauveur

s'accomplît : « Malheur à toi, Capharnaüm ! Parce que tu n'as pas voulu croire en Celui qui t'a été envoyé, ton orgueil sera anéanti ! » Et nous ne foulons, en effet, que des débris. Des fouilles récentes ont permis de retrouver les restes encore grandioses de la synagogue qui avait si souvent retenti des accents du Verbe fait chair. Elle était à sept nefs. Les dalles en sont intactes. L'on distingue la base des murs. Et c'est partout une confusion de colonnes tronquées, de chapiteaux bien ouvragés, de corniches ornées de décorations végétales — seul motif qui fut permis par les traditions judaïques — de volutes.

... Le soir, à Tibériade, de la terrasse de la *Casanova*, un spectacle extraordinaire se déroule sous mes yeux. Tandis que le soleil décline, une voilette lilas-rose se pose sur la chaîne de Moab. Au-dessus de la partie méridionale du lac le firmament revêt des tons cuivrés. Des nuages mordorés, rose-vif, s'entassent à l'est. D'autres morceaux de ciel sont vert-tendre. Et tout au loin, dominant les plus hauts pics, le grand Hermon dresse dans une gloire ses neiges éternelles qui se dorent, se rosissent, se bleutent...

———

Vers un Mausolée

VERS UN MAUSOLÉE

—

... Il est quatre heures.

Le soleil sort enfin de ses brumes. Et je puis voir du bleu, du beau bleu tendre, lavé, clarifié par les pluies. Et cet azur est de bonne qualité, mais il n'a rien de plus rare que celui qui plane en notre ciel. Là-bas, au firmament de mon pays, les tonalités sont tout aussi délicates et tout aussi finement nuancées, avec je ne sais quoi peut-être de plus arrêté et de plus précis, ou je dirais de plus ferme.

— Allons, dit Henri, au *Rock Creek Cemetery*. Je vous y ferai voir une statue de Saint-Gaudens. C'est mon pèlerinage favori. Quand je veux me reposer un peu, me rafraîchir l'esprit, je vais contempler ce bronze. Sa vue éveille doucement ma pensée. Quelle merveille ! Il n'y a rien qui l'approche dans tout Washington. A cette heure surtout, vers le déclin du jour, elle vous fera impression profonde. Je lui dois bien des inspirations. Tenez, voici quelques vers d'une pièce que je lui ai consacrée, tout dernièrement :

Ton image demeure au fond de ma mémoire,
Et le Temps ne saurait l'envelopper d'oubli ;
Voiles de crêpe et de tristesse, écharpes noires,
N'ensevelissez pas mes rêves sous vos plis...

L'automobile nous prend donc et nous roule à travers les avenues de la Capitale : ces avenues qui ont quelque chose de souple, de moelleux. Et des arbres les bordent, si pressés, si feuillus, que l'on se croirait presque dans un bois. C'est à peine si les palais se laissent deviner, par delà leurs frondaisons épaisses...

Tout en allant, nous causons art, littérature, et... diplomatie. Mes compagnons Henri et Emile sont, en effet, dans « la carrière »[1].

Depuis ces quelques heures où je suis leur hôte, j'observe avec plaisir extrême le cachet si particulier que la formation diplomatique imprime au caractère, l'espèce d'élasticité qu'elle donne à l'esprit. Leur conversation, toute en nuances, contourne si adroitement les questions, n'avance rien avec trop de force, évite de s'aventurer sur les terrains brûlants. Comme ils savent bien écouter aussi ! Et leur tempérament semble si malléable. Ils ont comme une aptitude à se plier, à se mouler à tout. Mais l'on sent parfaitement que, sous une grande souplesse de

1. M. Henri Martin, alors secrétaire de la Légation Suisse. M. Emile Casteur, alors secrétaire de la Légation de S. M. le Roi des Belges.

procédés dans leurs relations, la liberté de leur jugement sur les hommes et les choses au milieu desquels ils évoluent demeure intacte et active. Derrière leur sourire engageant, conciliant, se cachent sans doute une volonté sûre d'elle-même et des idées très arrêtées.

Hier soir précisément, je disais à Henri : « Je vous en prie, ne brisez aucune de vos habitudes journalières à cause de moi. » — Et lui de me répondre : « Oh ! moi, je ne brise jamais rien. » Or, il m'a paru que ce mot si simple trahissait vraiment le diplomate. Un diplomate est tout le contraire d'un briseur de vitres. Il attend, patiente, ne heurte jamais de front les hommes, laisse se dénouer d'elles-mêmes les situations compliquées et profite pour intervenir du moment psychologique.

... Au tournant d'une route, nous apercevons dans le lointain, calme, majestueux, dominant tout, le monument Washington. « C'est le triomphe de la ligne droite », nous dit Henri. Assurément. Et moi, pourtant, ce n'est pas pour cette simple raison géometrique qu'il m'impressionne et que je l'admire. Cette longue aiguille de pierre qui se profile solitaire sur le ciel où pendent des laines grises, où va mourir la lumière, met là, au dessus de tout ce neuf, de toutes ces choses fraîches qu'anime une vie récente, je ne sais quoi de très reposant et de très antique. Elle évoque l'Egypte, elle nous reporte vers des âges

et des peuples disparus. J'oublie un moment tout ce qui m'entoure, je me laisse prendre à l'illusion de profond passé qu'elle nous donne...

Hors de la ville maintenant, par des chemins d'or, à travers des collines richement boisées. Je remarque des essences particulières aux climats doux : arbres aux larges feuilles imprégnées de sève. Et le soleil d'été n'a pas encore altéré leurs teintes, d'un vert cru et d'un rouge sombre. De la campagne trempée émanent les senteurs des moissons jeunes. Une rivière aux eaux jaunes coule rapide à notre gauche. Et cela serait beau n'était la couleur affreusement terne et sale. Mais la musique en est charmante — ce large bruit de flot qui se mêle au bruit du vent dans les branches, aux notes fluides et perlées des oiseaux saluant la fin du jour...

Et nous voici aux portes du *Rock Creek Cemetery.* Les monuments qui s'étalent sur les pentes ou dans les vallons de cette nécropole, n'ont rien qui puisse séduire beaucoup le regard : — pierres quelconques, colonnes plus ou moins élégantes, statues taillées par des maîtres maçons, — tout le faste habituel et sans art des cimetières américains.

Non, rien de ce qu'il y a ici n'est propre à nous émouvoir. Aussi bien ce n'est pas pour voir un spectacle si banal que nous sommes venus. « Regardez, dit Henri, c'est là-haut ! » Et il indique au

sommet d'une colline une tache sombre. A je ne sais quelle vibration dans sa voix, quel éclair dans ses yeux, quelle fièvre de toucher enfin le but de notre pèlerinage, je devine l'emprise que la statue dont il nous a parlé exerce sur lui. Son seul voisinage le rend tout frémissant. Qu'est-ce donc que ce bronze peut avoir de si extraordinaire ? Il me tarde de le comtempler aussi. Va-t-il me ravir ou me désenchanter ? J'aimerais qu'il me fit l'impression que j'en attends et que sa vue me secouât d'une véritable sensation d'art. D'un pas rapide nous nous acheminons vers le rideau de feuillage derrière lequel il se dérobe.

. . . Un enclos de cyprès.

Les arbres, d'un vert presque noir, fusent très droits. Ils ont l'air de gardes funèbres, de sentinelles de la mort, conscientes de leur rôle austère, jamais lasses de veiller sur un tombeau. Leurs branches compactes sont immobiles, silencieuses. Le vent léger du crépuscule les frôle sans les agiter, y éteint son murmure. On dirait qu'il craint de troubler le recueillement en lequel elles s'absorbent.

Le sol à l'intérieur est pavé de larges dalles humides. Il a plu la nuit dernière et ce matin. Et les rayons tardifs n'ont pu encore sécher ces pierres. D'ailleurs le soleil pénètre-il jamais dans ce puits d'ombre ? Par où la lumière dorée pourrait-elle y descendre, en égayer un peu la mélancolie ? Car

par-dessus les cyprès un orme déploie sa frondaison plus claire, les recouvre de son dôme aux mille nervures.

Un banc de porphyre à forme antique s'adosse aux arbres, en suit la ligne irrégulière.

Au fond de ce bois sacré, plus ténébreuse encore que le feuillage sous lequel elle s'abrite à demi, la statue est assise. Et ce que l'on ressent tout d'abord, en présence de cette forme étrange, mystérieuse, c'est de la stupeur. L'on s'imagine qu'il y a là quelqu'un vraiment, une femme en deuil et en pleurs. Ou mieux, l'on croit à quelque apparition d'outre-tombe. Oh ! que je ne voudrais pas me trouver seul ici, fût-ce en plein jour. Henri y vient souvent, lui. Il passe des heures face à face avec cette vision. Il se propose même de la visiter la nuit. Ce que cette ombre doit être effrayante, fantastique, par un clair de lune et d'étoiles !...

Elle est assise — le buste presque rigide, le bras droit relevé, le menton appuyé sur deux doigts tandis que les autres se posent le long de la joue — attitude ordinaire dans la méditation. De longs voiles l'enveloppent de la tête aux pieds. Et il y a là, au point de vue technique, un effet de draperie qui est merveilleux. La forme humaine disparaît, elle est comme prostrée, anéantie, sous cette étoffe à la fois lourde et souple. Et cependant on la sent qui vit et qui respire, l'on devine la justesse des pro-

portions, l'harmonie des lignes, le modelé des membres. Les plis retombent avec une simplicité extrême ; mais quelle grandeur, quelle majesté ils lui donnent. Ce n'est pas cherché, ce n'est pas arrangé. Rien qui ressemble aux coquettes parures de deuil où se complaît notre vanité. De larges ondulations, quelque chose d'ample, de fort, de massif, et avec cela de l'élégance, de la grâce, une mollesse fine et flottante. Oh ! que cette écharpe noire revêt la statue d'une distinction souveraine !

J'ai parlé de deuil et de pleurs. Et de fait cette forme est ensevelie sous des

« voiles de crêpe et de tristesse... »

C'est apparemment l'image de la douleur ou de la mort. Pourtant, à la bien regarder, sa figure n'est pas abattue. Elle ne verse aucune larme. Ses yeux demi-clos sont bien secs. Vers quoi donc regardent-ils ? Une vision plutôt intérieure, diraiton, une réalité lointaine. Et pourquoi ce pli un peu amer aux lèvres et par toute la physionomie cet air d'avoir souffert en même temps que de scepticisme dégagé ? Toujours est-il qu'elle reflète un sentiment extraordinairement complexe et qu'elle a une expression singulièrement énigmatique. L'artiste n'a mis aucun nom au bas de son œuvre. Et cela laisse le champ libre à nos interprétations. Que signifie-t-

elle donc ? que veut-elle nous représenter ? L'un après l'autre nous cherchons à nous le définir, à pénétrer son secret. Bronze pensif, qui donc évoques-tu ?...

D'après la légende, ce mausolée serait un acte de réparation tardive. La morte qui repose là, sous ces dalles, aurait aimé avec passion le compagnon de sa vie et aimé sans retour. Sa vive affection n'aurait été payée que de froideur. Et ainsi elle aurait langui auprès d'un foyer sans flamme, dans un palais que sa tendresse incomprise, dédaignée, transformait en lieu d'exil, gardant pour elle sa douleur, subissant sa destinée comme une chose fatale, sans se plaindre, sans la maudire, mais heureuse de quitter enfin une existence infiniment cruelle à son cœur de femme.

Son martyre à peine consommé, comme un remords s'éveilla dans l'âme de celui qui en avait été la cause peut-être assez inconsciente. Il voulut cultiver son souvenir, adoucir sa mémoire obsédante, l'éterniser dans un réel monument d'art. Et c'est au grand sculpteur Saint-Gaudens qu'il confia le soin d'ériger une statue à celle dont il avait brisé la vie, une statue qui symbolisât le drame tragique, l'intime désespoir où elle s'était consumée.

Quel sujet ! Comme l'artiste en a bien saisi et rendu la portée psychologique ! Comme il l'a élargi encore pour lui donner une signification plus universelle ! Ah ! je crois comprendre maintenant l'énigme concentrée dans cette physionomie.

Ce n'est pas là un portrait. Cette figure est humaine ; mais l'on sent qu'elle n'appartient plus au monde des contingences. Elle a gardé de son passage parmi nous les traits essentiels à notre race et s'est dépouillée de ces caractères qui individualisent, qui circonscrivent l'espèce et la constituent en personnalité. C'est du dehors, de l'au delà, qu'elle revit le songe sans rayons de son existence évanouie. Et sans doute les souvenirs qui se pressent dans sa pensée imprègnent son visage d'une intense mélancolie — mélancolie corrigée pourtant, tempérée par une sérénité qui n'est pas de la terre.

Ses lèvres entr'ouvertes semblent dire : « J'ai souffert, mais je tâche d'oublier. L'immense repos est venu. Désormais inaccessible au chagrin, pourquoi en voudrais-je aux hommes de mes malheurs ? Aussi bien les déceptions qui m'ont conduite au tombeau ne venaient-elles pas de mon enfantine naïveté ? J'avais demandé à la vie ce qu'elle ne peut pas donner. Est-ce que tout n'y est pas chimère et illusion ? Mes folles aspirations m'avaient portée trop haut. C'est un peu ma faute si la réalité m'a surprise, déconcertée, et si j'en ai été navrée jusqu'à en mourir. J'aurais dû être mieux préparée à ses coups. O vous qui me visitez et qui vous apitoyez sur l'histoire lamentable et pourtant si brève de mes jours, votre sympathie ne peut plus me toucher. Tout passe. Et ma triste existence, comme les plus

riantes et les plus comblées, s'est évaporée. A l'amertume éphémère a succédé un rêve très doux et qui sera éternel. D'ailleurs ai-je été plus infortunée que tant d'autres ? Mon cas a-t-il rien eu d'unique, d'extraordinaire ? Les victimes du sort ne se comptent-elles pas par milliers ? Qui donc peut trouver vraiment que la vie lui est bonne et lui rend tout ce qu'il en espérait ? Qui peut se nourrir de ses vanités d'une heure ? Qui est assez peu psychologue pour n'en pas percer le néant ? Ne vous fiez pas à ses mensonges. En me donnant en partage la douleur, elle n'a fait que remplir son rôle. Car elle est naturellement cruelle. Apprenez du moins de mon ombre, maintenant si tranquille, à n'être pas étonné si elle vous frappe. Jugez-la telle qu'elle est et vous ne serez pas trahi. »

Voilà pour moi le langage que tient cette statue, voilà ce qu'exhale sa bouche demi-close, tout ce qui se peint sur sa physionomie creusée par la méditation. Leçon amère ! Philosophie désabusée ! Certes elle contient une grande part de vérité. Mais que le pessimisme en est froid et décevant. Et où est dans tout cela la note mystique ? Où est l'hymne de surnaturelle consolation ? Où est l'allusion à la paix infinie au sein de Dieu ? Pas un mot d'espérance et d'amour. Seulement des idées qui rappellent le stoïcisme antique. Aucun reflet du doux évangile de Jésus.

Eh ! quoi, la pauvre morte n'a donc pas eu pour la réconforter dans son abandon la religion divine, que rien dans cet écho d'outre-tombe n'en porte la trace ? Ou bien est-ce l'artiste qui aurait oublié d'illuminer un peu cette sombre vision, de la baigner de clarté tendre et céleste ? Car la pensée chrétienne en est absente. C'est un monument superbe au point de vue de l'art, de la facture, mais d'un paganisme absolu. Je l'admire. Mais combien une petite croix, avec ces seuls mots dessus : « Bienheureux les morts qui meurent dans le Seigneur ! » ferait davantage plaisir à mon cœur, le toucherait jusqu'aux larmes, déploierait devant mon regard les perspectives illimitées de la foi. Tandis que j'ai seulement ressenti une émotion esthétique — bien forte il est vrai — et que ma curiosité humaine, piquée par l'énigme que pose la figure si étrangement mystérieuse, est plus ou moins satisfaite de l'avoir peut-être résolue...

Le soir est tombé. Tout est plus silencieux et plus grave. L'ombre s'épaissit dans l'enceinte funèbre. La ligne des cyprès revêt une majesté plus lugubre. Le mausolée se fond dans de la nuit.

C'est le temps de reprendre notre route vers la grande ville, là-bas, qui déjà commence à se parer d'étoiles...

Un Poète du terroir

—

Pamphile LeMay

UN POÈTE DU TERROIR

—

La caractéristique de Pamphile LeMay est de n'avoir puisé son inspiration que dans les choses et les gens de « chez nous » et d'avoir comme cristallisé les côtés les plus pittoresques de notre vie campagnarde. Tous ses poèmes sont faits « d'étoffe-du-pays ». Et il me semble qu'on peut lui appliquer ce que Rostand fait dire à son Chantecler :

> ... mis en contact avec la bonne terre,
> je chante... et c'est déjà la moitié du mystère,
> faisane, la moitié du secret de mon chant,
> qui n'est pas de ces chants qu'on chante en les cherchant,
> mais qu'on reçoit du sol natal comme une sève !
> La terre parle en moi comme dans une conque.
> Et je deviens, cessant d'être un oiseau quelconque,
> le porte-voix en quelque sorte officiel,
> par quoi le cri du sol s'échappe vers le ciel !

L'œuvre de LeMay est assez considérable et assez diverse. Ce poète a beaucoup chanté et beaucoup écrit ; il s'est exercé en des genres bien différents.

Le vieil Ovide, parlant de l'éclosion de son talent, disait : « *quidquid scribere tentabam, versus erat.* La vocation poétique était en moi si marquée que tout ce que je voulais écrire prenait aussitôt, et comme

naturellement, la forme du vers. » Sans doute tout ce qu'a voulu écrire LeMay a pris aussi le plus souvent forme de vers. Le plus souvent, et non pas toujours. Car nous avons de lui des romans et un volume de contes en prose. Mais un vrai poète peut ne pas aimer, à l'occasion, à enfermer ses rêves dans le cadre prosodique ou même ne jamais les y astreindre, et n'en demeurer pas moins poète. Et je n'apprendrai rien à personne en disant que Jean-Jacques Rousseau, qui n'a jamais fait un traître vers, est cependant l'un des plus grands poètes de la langue française. Que si LeMay parfois, au gré de son caprice, a écrit en prose, cela ne veut nullement signifier que la poésie soit absente de ses œuvres. Sa muse l'a suivi partout. L'on reconnaît son accent même quand elle parle, non la langue des dieux, mais celle de tout le monde.

Sa traduction en vers de l'*Evangéline* de Longfellow ne nous retiendra pas longtemps. Non qu'elle soit sans mérite. Longfellow lui-même l'a goûtée et l'a louée. Or ce poète américain savait bien le français, si bien que, quelque part dans son œuvre, il y a une petite pièce française — un badinage intitulé *Noël*, envoyé à M. Agassiz la veille de Noël 1864, avec un panier de vins divers [1].

---

1. Cf. *The complete Poetical Works of Henry Wadsworth Longfellow* — (Cabinet Edition. Houghton, Mifflin and Com-

Si LeMay a cru devoir apporter à la trame originale du poème quelques changements pas toujours heureux, il a su trouver pour sa traduction des vers généralement bien frappés. Et c'était un tour de force que de transposer en bonne poésie française l'idylle touchante qui se détache sur un fond si tragique et qui est devenue comme le symbole de tout un peuple frère — les Acadiens. Car *Evangéline* incarne les aspirations et les destinées malheureuses de sa race. Je ne doute pas que notre poète n'ait, par cet exercice difficile, augmenté son vocabulaire, et ne s'y soit rompu aux secrets d'une métrique plus savante, n'en ait acquis plus de « métier ». Toutefois, sa pensée personnelle n'a guère pu s'y refléter. Aussi n'insisterai-je pas sur cette œuvre.

De la même époque à peu près, c'est-à-dire de 1867 — nous avons deux poèmes qui ont reçu la médaille d'or à un concours ouvert par l'Université Laval de Québec. Le premier intitulé : *La découverte du Canada*, est long, d'une conception noble, et tout plein de fort beaux vers. L'auteur donne à ce grand fait une origine céleste et nous montre l'Ange du Canada intéressant Dieu aux destinées de notre patrie naissante. Ce début est profondément mystique ; le surnaturel y joue une grande part ; ce

---

pany. The Riverside Press, Cambridge. Autumn 1899 — Page 381, col. 2.)

sont de constants échanges entre le ciel et la terre. Par son caractère merveilleux, il conviendrait mieux peut-être à une épopée chrétienne embrassant toute notre histoire qu'à la seule évocation de nos origines. Il me semble qu'il déborde en effet son cadre... Puis le sujet se développe mêlant la vérité à la fiction ; il y a de belles descriptions de tempêtes, de paysages ; et des figures gracieuses ou terribles d'Indiens primitifs traversent le récit — Polanina-la-brune ou le rusé Domagaya — tandis que l'ensemble est dominé par la physionomie chevaleresque de Cartier. Ce poème a vraiment de la valeur au point de vue du plan et de l'exécution et il est bien supérieur à *Hymne National*, dont le lyrisme à jets continus renferme cependant des notes senties.

Nous devons encore à LeMay un recueil de *Fables*, tout près de quatre-vingt-dix, je crois.

La gloire formidable de La Fontaine écrasera à jamais tous ceux qui voudront après lui prêter aux animaux des sentiments humains et les faire parler. Il semble que cet immortel fabuliste ait fait dire aux bêtes tout ce qu'elles avaient à dire et dans un langage tel, si naturel et si savoureux, si éternellement jeune comme si profondément philosophique qu'il n'y ait plus rien à glaner après lui. Se lancer dans ce genre que son génie a épuisé, n'est-ce pas s'exposer à un échec certain ? Et pourtant cette considération n'a pas découragé notre poète. Ce serait bien

mal le connaître que de supposer qu'il a voulu rivaliser avec le Bonhomme. Mais il s'est peut-être dit quelque chose comme ceci : Madame de Sévigné a écrit des lettres inimitables, et cela n'a pas empêché bien d'autres de s'essayer aussi dans la correspondance. Est-ce donc une raison, parce que les fables de La Fontaine sont absolument incomparables et définitives, pour que personne n'en fasse plus ? Toujours est-il qu'il s'est mis à en faire. Comme ingénûment il avoue, dès le seuil de son ouvrage, qu'il n'a pas prétendu faire oublier ses devanciers :

J'offre ces fabliaux au vieil âge, à l'enfance.
On dira, si l'on veut, qu'ils sont bien imparfaits.
Je ne discute pas. Je cherche ma défense
Dans les humbles discours que mes bêtes ont faits.

L'on n'est pas plus modeste. Il était bien libre d'ailleurs, de représenter, sous une forme symbolique, les travers qu'il avait observés chez les hommes vivant autour de lui, de chercher sinon à les redresser du moins à en prémunir les autres, par de petites leçons de morale familière. Son expérience de la vie lui en avait sans doute appris de belles touchant les défauts auxquels on est plus particulièrement porté parmi nous. Et il s'en est moqué sans amertume ; il a voilé son ironie d'honnête homme sous la

peau des bêtes ou sous l'écorce des arbres, pour nous faire entendre des paroles de sagesse pratique.

La psychologie de ces fables n'a rien de fouillé ni de subtil, rien qui révèle une observation profonde de la nature humaine. La morale n'en est pas non plus transcendante. Elle est simple et saine. Et il semble bien que parfois l'on y entende une note personnelle, et que l'auteur se raille des hommes par qui il a souffert.

Toutefois, ce n'est pas dans ses *Fables* que LeMay a donné toute sa mesure, ni peut-être dans son long poème, tout en alexandrins, intitulé d'abord *Les Vengeances*, et réédité, par la suite, sous le titre de *TonKourou*, du nom du personnage, un huron authentique, qui y joue le premier rôle. Le fond de l'ouvrage serait une opposition entre la vengeance indienne et la vengeance chrétienne : d'où le titre primitif. La donnée essentielle est une histoire d'enlèvement. TonKourou, pour se venger d'une jeune blanche qui n'a pas voulu accueillir son amour, lui ravit l'enfant qu'elle a eu de son mariage avec Jean Lozet. Et puis le drame se déroule à travers toute sorte d'épisodes, sombres ou idylliques, pour finir par le retour de l'enfant volé, maintenant homme fait, et par le repentir de l'infâme TonKourou, auquel il est pardonné — le pardon étant la seule vengeance qui soit permise à des chrétiens. — Cette histoire me passionne assez peu. Si j'y insiste, c'est à cause de

tout ce que l'auteur a fait entrer dans la trame de son récit : paysages, tableaux de mœurs, scènes villageoises, choses rustiques, langage de nos gens. Il y a une fête de sainte Catherine où

« l'on mange de la tire »,

suivant la coutume. Et l'on assiste au « battage du grain » :

Alors on entendait, sur les épis serrés,
Avec des mouvements rapides, mesurés,
Les battes de bois dur retomber en cadence.

Et c'est « la mère Simpière », espèce de vieille sorcière, qu'on va consulter comme « tireuse d'horoscope ». Et Ruzard qui se rend chez Jean Lozet pour

« faire la grand'demande ».

Et c'était le temps où les vieux aimaient à jouer au « Quat'Sept : »

Pour eux le quatre-sept est le plus beau des jeux.

Et c'est la « visite du curé », et « le brayage du lin », et la fête en l'honneur de « la grosse gerbe » :

Seule au milieu du champ, sur la planche uniforme,
Se dresse avec orgueil, comme un panache énorme,
Une gerbe de blé.

Et c'est la « reine de la noce ». Plusieurs chants sont aussi consacrés aux batailles de St-Denis, de

St-Eustache et de St-Charles, auxquelles quelques-uns des personnages prennent part. Et le nom de Papineau est salué avec enthousiasme :

> O Papineau, ton nom, comme un aigle vainqueur,
> Plane majestueux sur ta jeune patrie.
> Il porte l'espérance à son âme flétrie...

Çà et là, dans le poème, il y a de petits croquis de nature dans une note assez fraîche. Par exemple, ces vers du début :

> Que j'aime à vous revoir, forêts de Lotbinière,
> Quand vous ouvrez, ainsi qu'une immense bannière,
> Aux vents légers du soir, aux rayons du matin,
> Votre feuillage épais sur les coteaux lointains !
> Que j'aime à vous revoir, quand le printemps se lève,
> Et que vos troncs puissants se tordent dans la sève !...

TonKourou est aussi une œuvre de jeunesse, je crois. Que si l'auteur avait à la refaire, je pense qu'il en serrerait l'intrigue d'un peu plus près, qu'il en élaguerait certains détails un peu touffus, qu'il s'efforcerait de mieux nous faire voir où nous conduit le drame, en en mettant mieux en relief les ressorts essentiels, en dégageant le nœud de l'action. Dans l'ensemble, en effet, c'est un peu « noyé ». Mais il lui serait bien difficile d'apporter plus de ferveur et de sincérité dans la description de notre sol, l'évocation de nos coutumes archaïques, et de mieux ex-

primer tout ce qu'a de particulier, de « local », notre province, ce qui fait qu'elle a toujours une physionomie, une senteur bien à elle.

L'on connait ces très beaux vers d'Alfred de Vigny, dans son petit poème *La Neige* :

> Qu'il est doux, qu'il est doux d'écouter des histoires,
> Des histoires du temps passé,
> Quand les branches d'arbres sont noires,
> Que la neige est épaisse et charge un sol glacé !

Je me les murmurais à moi-même, en lisant le volume de LeMay, intitulé *Contes vrais*.

Je suis heureux, pour l'honneur des lettres canadiennes, que notre poète ait eu l'idée de cultiver ce genre, qui n'a pas vieilli. Pour trouver des contes, en effet, il n'est pas nécessaire de remonter à La Fontaine et à Perrault, ou même à Charles Nodier. François Coppée en a écrit ; et, sans parler de ceux de M. Anatole France, qui sont merveilleux comme forme, mais d'une mentalité un peu spéciale, le conte semble être le cadre flottant que M. Jules Lemaître préfère, pour y verser sa pensée aux nuances infinies, et si étrangère à tout dogmatisme. On lui en doit de délicieux : il a, en quelque sorte, renouvelé cette forme d'art, et l'a merveilleusement adaptée à l'esprit moderne.

Ce n'était donc pas, de la part de LeMay, ressusciter une forme archaïque que de s'exercer dans le

conte : C'était, au contraire, marcher de pair avec les plus raffinés des auteurs français contemporains.

Nous quittons ici les vers pour la prose. Cela ne signifie pas qu'on dise adieu à la poésie. La poésie, on la rencontre presque à chaque page. Elle déborde de ces récits, et tantôt mystique comme une élévation ; — voyez dans *Sang et Or*, — *Le Bœuf de Marguerite*, — *Mariette* :

« Noël ! Noël ! Partie de l'orient en fleur, au milieu de la nuit profonde, une vague d'amour et de lumière s'est avancée jusqu'à nous ... Et nos épaisses neiges et nos vents glacials ne l'ont point refroidie. Elle roule maintenant, pleine de mélodies suaves, vers le couchant qui veille dans l'attente. Sur son passage, tour à tour tressaillent les mers et les rivages ; les peuples, tour à tour, se prosternent et adorent. Noël ! Le ciel est sans nuages, et, dans l'azur sombre, parmi les étoiles, la lune promène son croissant orgueilleux. Nul souffle ne berce les rameaux, et des ombres étranges dorment çà et là sur la couche immaculée de la neige. Noël ! »

Tantôt purement et fraîchement idyllique, — voyez *Le baiser fatal* ou *Fantôme* :

« Henriette la folle, comme on l'appelait ordinairement, faisait souvent de longues promenades à pied sur les routes solitaires qui traversaient les prés et les bois. Au temps de la floraison, elle errait dans les prairies, où se berçaient, comme des ailes de

papillons, la renoncule d'or, le bluet d'azur et la blanche marguerite ; dans les champs ensemencés où se déroulaient les nappes odorantes du sarrazin et les vagues blondes de l'avoine et du blé. Ici, elle prenait un épi qu'elle mettait dans ses cheveux ; là, elle cueillait une marguerite qu'elle effeuillait . . . »

Tantôt satirique, comme un peu partout, mais particulièrement dans *Les Marionnettes*, qui commence par cette histoire de chantres au lutrin, se rengorgeant et prenant des airs d'importance, depuis qu'ils savent qu'ils parlent grec toutes les fois qu'ils chantent le « *Kyrie eleison* » ; — et encore dans *Fontaine vs Boisvert ;* et tantôt traversée d'un souffle d'héroïsme, comme dans *Petite scène d'un grand drame et Patriotisme*. LeMay est né en 1837, l'année terrible. Son âme d'enfant à nécessairement été impressionnée par les échos de la lutte trop inégale que nos pères livrèrent alors contre l'Anglais. Et ce sont des souvenirs de ces temps malheureux qui revivent dans ces pages, souvenirs agrémentés d'une pointe de drôlerie.

Le style de ces contes est simple, facile, élégant, imagé, et coule de source. Il n'est peut-être pas indispensable, pour arriver à bien manier la prose, d'avoir fait des vers ; et l'on pourrait même me prouver, par l'exemple de tant de bons auteurs, que cela ne l'est pas du tout. Je soutiens quand même que quiconque s'est exercé longuement à la discipline du

vers, s'est rompu aux exigences de la métrique, est mieux préparé qu'un autre à bien écrire en prose. Son oreille s'est formée à l'harmonie et la cadence de la phrase ; son vocabulaire est plus nombreux. Les expressions se présentent sous sa plume avec des délicatesses, des subtilités, des nuances et aussi des qualités mélodiques qui sont la récompense de ses efforts pour plier, pour assouplir et mouler sa pensée aux règles sévères de la prosodie. Je n'avancerai donc rien de risqué ni de paradoxal en affirmant que, chez LeMay, le prosateur est grandement redevable au versificateur et au poète.

Quoi qu'il en soit, la forme de ses contes est charmante. La narration rapide et entraînante vous emporte doucement ; le dialogue est spirituel et animé. Il faut féliciter l'auteur d'avoir mis un vêtement élégant et aisé à ces légendes du « coin du feu » qui font partie de notre patrimoine et qui sont comme une émanation vague de l'âme populaire. Bienvenus les écrivains qui fixent dans une bonne langue ces images confuses qui flottent autour de nos chaumières et qui donnent une vie impérissable à des récits qui ont bercé ou apeuré notre enfance — récits de maisons hantées, de loups-garous ou de croquemitaines — et qui portraiturent ces types saillants et primitifs que l'on rencontre encore dans nos campagnes !

Cela aide singulièrement à l'intelligence de la men-

talité d'une province ; cela est de la psychologie historique qu'il ne faut pas dédaigner. Les historiens à venir qui voudront pénétrer dans le cœur de notre population, telle qu'elle était encore au siècle dernier, avec son originalité, sa naïveté, son primitivisme, sa finesse paysanne, devront lire les *Contes* de LeMay, auxquels je ne vois de comparable dans notre littérature que *Les Anciens Canadiens* et les *Mémoires* de Philippe-Aubert de Gaspé. Vraiment, ces contes, il semble qu'ils aient le privilège rare de nous refaire, à nous jeunes, une âme plus canadienne et de nous imprégner davantage de l'esprit de notre race. On les lirait d'ailleurs avec un plaisir extrême, quand ce ne serait que pour y revoir, y toucher, y sentir certains de nos paysages dans ces campagnes du « bord-de-l'eau », de Lotbinière à l'île d'Orléans. Ah ! que notre terre y exhale son parfum particulier !

Voici maintenant que LeMay nous donne son « chef-d'œuvre ». Je n'ose pas dire chef-d'œuvre absolument parlant, car c'est un si grand mot, cela, et que l'on a trop prodigué de nos jours, suivant la réflexion piquante de je ne sais plus quel académicien ; mais son « chef-d'œuvre » à lui — œuvre sérieuse, longuement et lentement conçue et exécutée, à laquelle ses essais antérieurs l'avaient comme inconsciemment préparé et qui nous offre la fleur de sa pensée, la synthèse de son talent, le couronnement de ses rêves et de son labeur poétiques.

Cet ouvrage s'appelle *Les Gouttelettes*, et ne renferme que des sonnets. Il y en a, je crois, cent quatre-vingt-quinze. Tous ces petits poèmes de forme égale s'alignent sous des rubriques diverses. Et d'abord, le poète chante quelques souvenirs bibliques et évangéliques. Et l'on éprouve à ce sujet quelque surprise. Sans doute, il avait bien le droit de s'inspirer de ces choses augustes desquelles il a tiré un assez bon parti. Et l'on sait comme il est difficile d'être original en cette matière que tant d'artistes ont exploitée. Mais LeMay ne nous avait pas habitués à ces envols en dehors de l'atmosphère canadienne. Je ferai la même remarque à propos de quatre sonnets dont l'un est consacré aux Pyramides et les autres à l'antiquité romaine. L'on est un peu dérouté en voyant notre poète du terroir abandonner nos rivages pour s'en aller si loin. Puisque ces derniers sonnets devaient entrer dans son ouvrage, leur place n'était-elle pas toute marquée après les sonnets bibliques ? N'est-ce pas par une petite erreur de composition qu'ils se présentent après « Souffle religieux » et « Hommage », — séries qui nous transportent dans des domaines bien différents ?

Consolons-nous toutefois. Cette excursion lointaine ne devait pas durer longtemps. Notre poète nous revient tel que nous l'avons toujours connu, et pour ne plus nous quitter. Il rentre dans son ambiance naturelle et va retrouver, pour peindre les

choses et les gens de chez nous, des accents dans lesquels passera la ferveur qui anime ses premiers poèmes, mais contenue, concentrée et d'autant plus intense, d'autant plus nourrie. C'est une œuvre de maturité que *Les Gouttelettes*. Au point de vue de l'essence comme au point de vue de l'art, elle marque une ascension considérable sur les précédentes. C'est toujours la même âme qui y vibre et qui y chante les mêmes amours et les mêmes rêves ; mais cette âme a réfléchi, a vieilli. Son enthousiasme premier a plus de profondeur ; ses analyses plus de psychologie et de vérité humaine. Son expérience de la vie s'y traduit en une forme plus voisine de la beauté. Et je ne sais quels rayons mélancoliques de soleil couchant viennent dorer tels de ces petits tableaux de nature et nous les rendre plus attrayants. Le charme indéfinissable des choses qui vont finir, de la « terre qui meurt », est épandu sur tous ces poèmes. C'est comme un adieu que dit le vieux poète à tout ce qui l'a charmé, et ces *Gouttelettes* sont faites de ses larmes discrètes. Et c'est à travers ces larmes qui s'irisent qu'il promène une dernière vision sur notre sol, sur nos mœurs rustiques, sur ses illusions d'autrefois.

A partir du moment où LeMay chante son foyer, c'est-à-dire depuis la page 81 jusqu'à la page 227, qui est la dernière, il ne s'écartera plus du genre où il excelle. Il glanera dans notre histoire et puis

nous dispensera des grains de philosophie. Ce seront les « sonnets rustiques », les plus beaux peut-être, où quelques-unes des scènes déjà évoquées dans *TonKourou* revivront, mais ramassées, ciselées en finesse. Le domaine politique ne sera qu'effleuré, car le poète a toujours eu l'âme trop paisible et trop tendre pour se complaire dans les luttes de partis. Un souffle d'amour léger comme la brise du matin et comme elle virginal, viendra redire l'éveil de sa jeune âme à ce sentiment qui a chez lui quelque chose de religieux. Et comme elles sont exquises, et fraîches, et pures, ses notations sur ce point ! Et après, le poète, comme Dante, sera « pur et prêt à monter aux étoiles » [1].

Il en redescendra bientôt pour se jouer dans quelques fantaisies. Car LeMay, on l'a bien vu dans ses contes, est un peu humoriste. Sa mélancolie se relève d'une pointe de gaieté. Puis quelques paysages, des marines, et enfin le très bel « Ultima Verba » qui clôt ses chants. Mieux que toute analyse, une citation ou deux vous donneront la note de cet ouvrage :

---

1. *Puro e disposto a salire alle stelle.* Purg. cant. XXXIII-48.

VIEILLESSE

Seul, un soir, je marchais près du ruisseau qui court
Sous les pins odorants de mon petit domaine ;
Je rêvais au passé que rien ne nous ramène,
Et tout le temps vécu me paraissait bien court.

L'ennui, comme un boulet, rendait mon pas plus lourd.
J'éprouvais les rancœurs du gueux que l'on surmène ;
Je cherchais le pourquoi de toute vie humaine ;
Je n'avais plus d'espoir ; mon cœur devenait sourd.

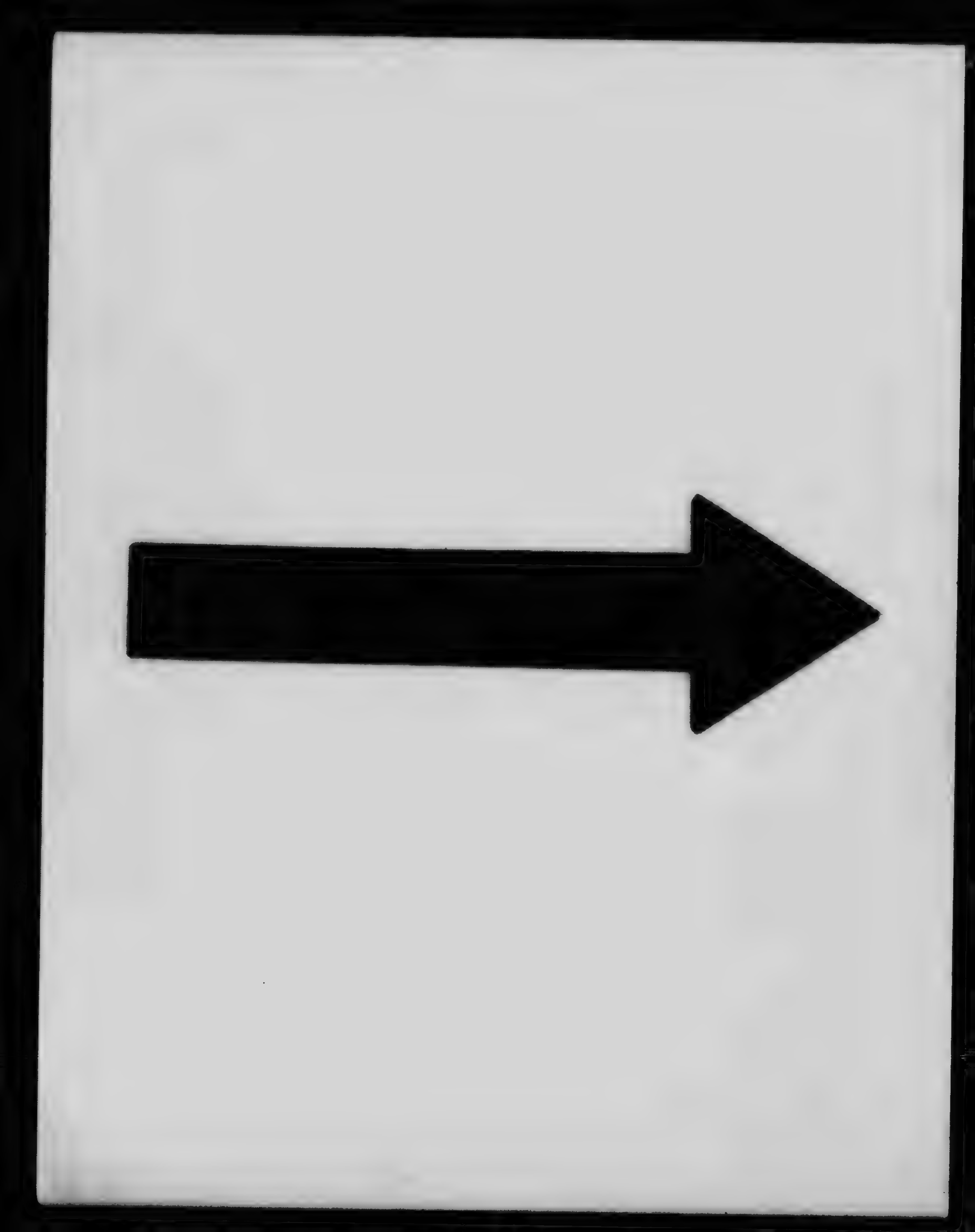
Arbres, fleurs et gazon, fleuve aux profondes vagues,
Chansons des nids, soupirs des bois, murmures vagues,
Tout était là. Pourtant, je n'ai pas tressailli.

Elles m'ont laissé froid, ces choses si troublantes,
Et j'ai vu des oiseaux, des insectes, des plantes,
Se dire avec tristesse : Hélas ! il a vieilli !

LES BLÉS

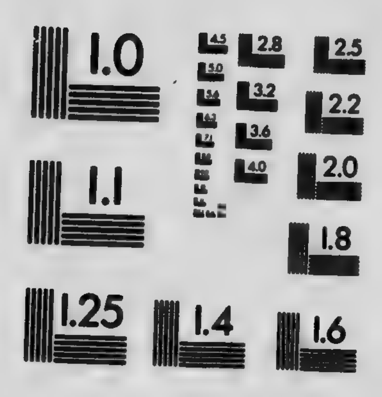
Une fraîche rosée a mouillé vos épis,
Et, sous leurs cils luisants, rudes comme des armes,
Les grains drus sont pareils à ces brûlantes larmes,
Que gardent bien longtemps nos chagrins assoupis.

Parfois le vent se joue en vos mouvants tapis,
Et vous semblez la mer d'où montent tant d'alarmes ;
Parfois, enveloppés d'un calme plein de charmes,
Vous semblez le sommeil des grands fauves tapis.



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





APPLIED IMAGE Inc

1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

Quand la brise s'élève, en flexions profondes,
Inclinez devant moi, blés mûrs, vos têtes blondes,
Avec le bruit troublant des longs baisers d'adieu.

Et moi, la moisson faite, en habits du dimanche,
J'irai, vieux paysan, pencher ma tête blanche
Devant l'ostensoir d'or où vous serez, mon Dieu.

A propos de ces *Gouttelettes*, un critique européen qui s'est assez longtemps occupé de notre jeune littérature, a évoqué les *Trophées* et a laissé entendre que LeMay avait été hanté par le souvenir des augustes sonnets qu'Hérédia avait composés avec un art infini, et que peut-être il avait voulu, par endroits, les imiter [1]. C'est là une assertion tout à fait gratuite. S'il y a dans la poésie canadienne un poète qui soit vraiment original et personnel, c'est bien LeMay. Il ne marche sur les brisées de personne. Et l'on peut justement lui appliquer ce vers de Musset :

Mon verre n'est pas grand, mais je bois dans mon verre.

L'on ne saurait, dans toute son œuvre, relever des traces d'influences étrangères, tandis qu'il est assez facile d'en rencontrer dans les poèmes de Crémazie, et aussi de Fréchette. Hérédia a fait tout un volume

---

1. Charles Ab der Halden. *Nouvelles Etudes de littérature canadienne.* Pamphile LeMay.

de sonnets, et LeMay aussi. Voilà tout. Mais cela ne veut pas dire que l'un soit le pastiche de l'autre. Il y a sonnet et sonnet, comme il y a roman et roman. Il me semble, d'ailleurs, que rien ne ressemble moins à l'âme de Hérédia que l'âme de LeMay. Et s'il fallait à tout prix chercher des affinités françaises à notre poète du terroir, c'est à tel poète « régionaliste » que je le comparerais plutôt. Comme ces derniers, il est tendre, impressionnable, il aime à se replier sur lui-même, à vivre de la vie intérieure, à chanter les intimités, à analyser ses sentiments les plus subtils, et son œuvre baigne aussi dans une mélancolie très douce. Même aux endroits où elle est purement objective, je ne sais quel accent trahit son cœur ; quelque chose de lui se mêle aux visions et aux descriptions les plus impersonnelles. Tandis que l'âme de Hérédia, sonore comme l'airain, en a aussi peut-être la fermeté et la dureté.

Mais les comparaisons sont toujours odieuses. Et je préfère dire que LeMay est resté lui-même et n'a eu besoin, pour chanter, que de regarder en lui et autour de lui. Ses *Gouttelettes*, en particulier, par leur inspiration locale, leurs finesses psychologiques aussi bien que par l'éclat discret, l'émotion sincère de la forme, leur beauté verbale, constituent peut-être le plus magnifique joyau de la poésie canadienne.

Outre les ouvrages que nous venons d'analyser,

LeMay en a fait bien d'autres ; des romans, *Picounoc-le-Maudit*, *L'Affaire Sougraine* ; un opéra comique, *Les Moissons* ; un vaudeville, *Entendons-nous*, duquel il m'écrivait que c'était « un de ses moments de gaité » ; et aussi nombre de poésies éparses dont il opère le triage et qui, je l'espère, seront bientôt réunies en volume. L'étude de ces productions diverses nous entraînerait trop loin. D'ailleurs, il me semble que nous en avons vu assez pour nous faire une idée adéquate de la nature de son talent. Le jugement de la postérité n'a pas commencé pour LeMay, encore qu'il considère sa carrière comme finie et que le sonnet « Ultima Verba », sur lequel se ferment ses *Gouttelettes*, semble nous conférer le droit de parler de son œuvre comme s'il n'était plus là pour nous écouter. :

Mon rêve a ployé l'aile. En l'ombre qui s'étend,
Il est comme un oiseau que le lacet captive.
Malgré des jours nombreux, ma fin semble hâtive ;
Je dis l'adieu suprême à tout ce qui m'entend.

Je suis content de vivre, et je mourrai content.
La mort n'est-elle pas une peine fictive ?
J'ai mieux aimé chanter que jeter l'invective.
J'ai souffert, je pardonne, et le pardon m'attend.

Que le souffle d'hiver emporte avec la feuille
Mes chants et mes sanglots d'un jour. Je me recueille
Et je ferme mon cœur aux voix qui l'ont ravi.

Ai-je accompli le bien que toute vie impose ?
Je ne sais. Mais l'espoir en mon âme repose,
Car je sais les bontés du Dieu que j'ai servi.

Sans vouloir devancer le jugement de l'avenir à son égard, je crois qu'il n'y a aucune témérité à prédire qu'il donnera à LeMay une bonne place à côté de Crémazie et de Fréchette, et qu'il enveloppera ces trois noms dans le même lumineux amour. Ils auront été, à peu près, de la même génération. LeMay seul survit, mais il a été leur contemporain. Chacun se présente avec sa note personnelle, son caractère distinctif. Crémazie a chanté nos malheurs, nos regrets de l'abandon de la France, nos soupirs après son retour, et il a admirablement synthétisé les sentiments de toute la génération qui a suivi nos désastres. Fréchette a été appelé « le chantre de l'épopée française en Amérique ». Quant à LeMay, c'est son mérite, et ce sera sa gloire, d'avoir reflété notre sol, nos mœurs rustiques, nos types primitifs, nos légendes campagnardes, l'âme paysanne de chez nous, « le terroir ».

Ce dernier mot le peint tout entier.

———

La Poésie de Lamennais

LA POÉSIE DE LAMENNAIS

—

Avant le dix-huitième siècle, l'on ne s'était pas avisé, dans notre littérature française, que la poésie pût être indépendante de la forme du vers. L'on semblait croire qu'il fallait que le langage, pour être poétique, se coulât dans le moule traditionnel de la prosodie. Sans doute, l'on n'allait pas jusqu'à voir de la poésie dans toute œuvre, pourvu qu'elle fut exécutée selon les règles de la métrique et de l'harmonie ; et l'on a toujours eu assez de goût pour reconnaître dans certaines réalisations une entente parfaite du métier, un habile exercice de versification, de l'art même, mais rien de ce que suggère ce mot de « poésie », lequel, comme on le sait, signifie « création ». Si donc l'on n'a jamais été tenté de donner comme nécessairement poétique tout ce qui portait la livrée de la poésie, en revanche l'on ne paraît pas avoir pensé qu'un vrai poète put s'exprimer autrement qu'en syllabes régies par les lois inflexibles du nombre et du rythme musical. Le vers était comme l'instrument obligé de quiconque voulait faire entendre ce que l'on appelle la langue des dieux.

C'est tel auteur du dix-huitième siècle qui a été le premier à faire accepter des idées plus larges et plus justes sur ce point, et à prouver par l'exemple que la poésie essentielle ne perd rien à être sertie dans de la prose, et que, lorsqu'on a l'âme vraiment inspirée au point que les images et les symboles en débordent, la forme habituelle du langage peut très bien se plier à en prolonger l'écho. L'on ne saurait trop louer le service signalé qu'il a rendu par là aux lettres françaises. Loin de nous l'intention de faire l'apologie des doctrines de cet auteur qui fut, selon le mot d'Anatole France, « un pauvre philosophe ». Mais son action littéraire a été immense et dure encore. Il a répandu des notions qui sont devenues courantes. Et personne n'a plus le droit de s'étonner aujourd'hui que l'on puisse être poète sans avoir jamais ciselé un seul vers. M. Emile Faguet n'a-t-il pas dit spirituellement que le plus beau vers de la langue française était cette phrase de prose de Renan, qui termine la *Prière sur l'Acropole* : « dans le linceul de pourpre où dorment les dieux morts » ? Et un autre critique, M. René Doumic, n'a-t-il pas affirmé que Pierre Loti était l'un des plus grands poètes de notre temps ?

Deux écrivains du dix-neuvième siècle se sont chargés, à leur tour, de prouver magnifiquement que la poésie sait se passer des entraves archaïques, et que la simple prose maniée par le génie prend un

nombre, un rythme, une sonorité, un souffle qui l'égalent aux vers les mieux frappés. Je veux parler de Lamennais et de Châteaubriand. Lamennais, en particulier — car c'est de lui seul que nous nous occuperons — a, dans son originalité incontestable, un tour d'esprit qui rappelle étonnamment celui de Jean-Jacques. L'un de ses biographes nous le montre tout jeune, s'enfermant dans la bibliothèque de son oncle et y dévorant les auteurs du dix-huitième siècle, Rousseau surtout. Que cela explique, dans une grande mesure, les ressemblances de pensée et de manière que nous constatons entre lui et ce philosophe, je le veux bien. Car Lamennais était impressionnable au delà de l'ordinaire ; et la fréquentation de tels ouvrages ne pouvait qu'imprimer une marque indélébile sur son esprit malléable, et aussî le fausser pour toujours. Mais l'influence de cet auteur eût-elle été sur lui si irrésistible, s'il n'y eût eu entre eux comme des « affinités électives », et si la nature ne les eût créés pour ainsi dire de même ordre ? Notons ici, d'ailleurs, une fois pour toutes, que ce qu'il y a eu d'anormal, d'aventureux, dans la formation intellectuelle de Lamennais, ne justifie que trop ses égarements finals. Une âme comme la sienne aurait eu besoin d'être sévèrement guidée dès ses premiers pas dans la carrière de la pensée. Ce n'est pas en vain qu'il est entré de bonne heure en intimité avec un libre rêveur dont les doctrines s'enveloppaient de

formes enchanteresses. Il a puisé dans ce contact des germes qui ont mûri lentement et fini par éclater. C'était fatal. Qu'importe que son talent d'écrire ait gagné et se soit développé dans ce commerce ! Est-ce qu'il n'est pas essentiel d'apprendre d'abord à penser juste ? N'avons-nous pas dans notre langue des modèles qui, mieux que Rousseau encore, ont atteint l'idéal de l'art d'écrire, sans compter que leur mentalité ne peut qu'être profitable aux jeunes esprits qui les prennent pour maîtres ? D'ailleurs, Lamennais ayant un vrai génie, avait moins besoin qu'un autre d'avoir devant les yeux une image exemplaire et pouvait sortir toutes ses ressources par le seul mouvement du travail et de la vie.

Quoiqu'il en soit du maître qui a présidé à l'éclosion de sa pensée, Lamennais a été un très grand écrivain, et l'un de ceux dont on peut dire avec le plus de certitude qu'ils étaient poètes dans l'âme, poètes par-dessus tout. Lamennais poète ! Il ne paraît pourtant pas que ce breton ait jamais songé qu'il l'était ni aspiré à le devenir. La couronne de lauriers était bien la dernière dont il eût voulu ceindre son front redoutable. Il se croyait sincèrement d'autres destinées. L'on pourrait répéter à son propos ce que le Rossignol dit au pauvre Chantecler, dans l'une des dernières scènes de ce drame célèbre :

Sache donc cette triste et rassurante chose
Que nul, Coq du matin ou Rossignol du soir,
N'a tout à fait le chant qu'il rêverait d'avoir !

Non, Lamennais n'a pas été, il s'en faut de beaucoup, ce qu'il avait rêvé d'être. Autant qu'on peut le conjecturer, son idéal était bien de devenir un pur théologien, un apologiste profond, un des plus grands penseurs du christianisme. Or, l'un de ses historiens — Monseigneur Ricard, je crois — fait remarquer précisément avec quelle imperfection il a été un peu tout cela et, en général, ce qu'il y a d'incomplet, d'inachevé dans tous ses ouvrages. Je veux bien admettre que sa rupture avec Rome a brisé ses espérances et ne lui a pas permis de remplir le rôle religieux qu'il s'était assigné pour la gloire de l'Eglise. Car Lamennais est un personnage tragique : il se dresse comme un chêne où courait d'abord une sève abondante et dont les ramures promettaient d'ombrager et d'abriter les oiseaux du ciel, c'est-à-dire la multitude des âmes croyantes. Et tout à coup un éclair du ciel s'est abattu sur ce géant, le foudroyant, en ravageant les frondaisons magnifiques. Il y avait tant de vie dans ce colosse, ses racines avaient puisé dans le sol chrétien un suc tellement fécond, qu'il a continué tout de même à végéter, à pousser des feuilles. Mais son existence n'avait plus désormais que l'âpre beauté des ruines. Laissée à elle-même, près de terre, couchée au lieu d'être debout, ne

sentant plus passer sur elle les souffles de l'espace, elle a fini par s'éteindre, mêlée à des mousses et à des plantes parasites où ce qui restait de son énergie primitive s'était évanoui.

Alors même qu'il fût resté fidèle à son noble idéal et que son orgueil se fût courbé devant les sacrifices qui lui étaient imposés, aurait-il été à la hauteur de la tâche qu'il voulait remplir ? Aurions-nous trouvé en lui un véritable docteur et serait-il monté au rang de moderne Père de l'Eglise ? Il est permis d'en douter. Il n'avait pas la solide préparation théologique qu'il eût fallu pour cela. Et aussi, il embrassait trop ; et je crois que Rabelais a été le premier à formuler dans notre langue le fameux proverbe : « Qui trop embrasse peu estrainct », (liv. I, c. XLVI). Lamennais en voulait trop faire ; il était dans son tempérament de se livrer à une grande variété d'entreprises intellectuelles. Il s'y donnait avec ardeur, avec fougue ; il amassait de nombreux matériaux et commençait à élever des édifices aux lignes imposantes. Puis son élan se ralentissait ; et le monument n'était pas terminé qu'il en concevait un autre et passait à un genre différent de travaux. Et c'est pourquoi ce qu'il a laissé porte un cachet de grandeur, de force et de beauté, et aussi un manque d'unité dans l'inspiration et l'effort, je ne sais quoi qui trahit l'inconstance de l'ouvrier et comme un arrêt subit de son action. Son rêve généreux d'apos-

tolat l'emportait en des sphères qu'il ne savait pas explorer jusqu'au bout, ni creuser à fond. Son tort était de ne pas se circonscrire en des limites bien définies. Nous ne voulons pas diminuer la puissance et la pénétration de sa pensée, les dons merveilleux d'éloquence qu'il a apportés à défendre la cause qui lui fût d'abord si chère. Et sans l'événement qui a donné une orientation funeste à son génie, il eût sans doute produit des œuvres dont le monde chrétien se fût fait honneur. Dans celles mêmes qui ont précédé sa révolte, il y a beaucoup de choses dont nous pouvons faire notre profit au point de vue religieux. Elles étaient surtout de circonstance, l'auteur y traitait de questions d'actualité, s'y attaquait à un mal qui était éminemment celui de son époque, et c'est pourquoi elles ont vieilli. Mais il faut y reconnaître aussi la part de l'éternel, qui y est considérable ; et les âmes de tous les temps trouveront dans certaines pages de Lamennais apologiste ou guide spirituel, des lumières et des consolations surnaturelles, bien propres à les fortifier dans la foi et à leur faire apprécier les grandeurs de l'ordre divin.

Sans rabaisser le mérite de ces écrits et tout en déplorant qu'il ait renoncé à sa véritable vocation, nous ne pensons pas qu'il eût jamais atteint à la gloire solide d'un Bossuet. En revanche, la poésie, cette poésie qu'il n'a pas cherchée et dont il n'a jamais paru faire grand cas, étoile ses œuvres d'alors

et de toujours. C'est surtout par ce qu'elles contiennent de poésie que l'immortalité leur est promise. Platon chassait les poètes de sa République idéale. Or, comme le dit un auteur, la poésie se venge de cet ostracisme en entrant de toutes parts dans ses dialogues et en les fleurissant de roses. Lamennais semblait surtout viser à l'idée et se préoccupait de forger des systèmes philosophiques ou sociaux capables, selon lui, de préparer le nouvel avenir et d'assurer le bonheur des peuples ; son esprit était tout plein de grands problèmes desquels devait découler la régénération de l'humanité. Mais tandis qu'il se perdait en des conceptions le plus souvent chimériques, la Muse, à son insu, tissait là-dessus son voile léger et charmant et semait de broderies gracieuses les théories sévères ou les utopies philanthropiques du penseur. C'était la seule vengeance, bien digne de sa nature céleste, qu'elle tirait du dédain où il la tenait. Et il s'est trouvé que les inspirations qu'elle lui a fournies, qu'il traduisait avec une sorte d'inconscience et sans y attacher autrement d'importance, sont peut-être ce qu'il y a de plus pur et de plus durable dans son œuvre, et ce que l'on peut admirer sans réserve, où qu'on le rencontre. Car, si le Lamennais de la seconde et dernière époque, hélas ! fourmille d'erreurs doctrinales et de rêves dangereux, à chaque instant se présentent des oasis où l'on peut se reposer sur l'herbe fraîche, parmi les

parfums, au bruit des sources. Ce génie dévasté et dévoyé, était si naturellement poète qu'il s'élevait comme de lui-même à la sphère transcendante, oubliait un moment ses spéculations étranges et obscures pour moduler des hymnes de lumière où la vérité et la beauté se fondaient en une harmonie parfaite. Devant ces joyaux d'un lyrisme tout à fait supérieur, nous nous consolons que Lamennais n'ait pas eu « le chant qu'il rêvait d'avoir ». Ils suffisent à la gloire.

Lamennais a donné, de la poésie, une définition qui n'est ni plus ni moins juste que celles que nous devons à l'antiquité et aux modernes : « La poésie, a-t-il dit — et je crois que c'est dans les célèbres chapitres de l'*Esquisse d'une Philosophie* qui traitent de l'*Art et du Beau* — consiste à saisir les secrets rapports des choses. » Car il est impossible de renfermer la poésie en une sentence. N'échappe-t-elle pas, par essence, à nos définitions ? C'est tout le mystère, tout l'infini qui y est enclos. Rencontrer la poésie, c'est frapper le divin ; et le divin ne se laisse guère analyser. L'on sent la poésie ; et quand elle imprègne vraiment une œuvre, sa présence ne trompe pas. Mais qu'il est donc impossible de dire au juste ce qu'elle est ! Pour nous en tenir toutefois à la phrase déjà citée, la poésie est surtout faite d'intuition. Et c'est pourquoi les anciens n'avaient qu'un mot pour désigner le devin et le poète ; ils

disaient de tous deux : *vates*. Est-ce à signifier que le poète a nécessairement le don de prophétie et peut lire dans l'avenir ? Ce n'est pas que nous soyons en peine de trouver cette condition dans Lamennais ; bien au contraire. S'il est un auteur qui ait prévu la marche du siècle, annoncé l'avènement de la démocratie, par exemple, calculé les conséquences fatales du nouvel ordre de choses issu de la Révolution et saisi en quelque sorte les conclusions les plus lointaines des principes sociaux posés alors, c'est bien Lamennais. Et voulez-vous des preuves entre mille, de l'extraordinaire pénétration de son esprit ? Voici ce qu'il écrivait en 1826, quatre ans avant la révolution de Juillet :

« Mon âme n'est pas dans le présent ; je n'y cherche qu'une chose, le devoir. Le mien me paraît extrêmement clair, et je le remplirai sans qu'il m'en coûte d'effort, parce qu'il ne serait pas en mon pouvoir, quand je le voudrais, d'attacher quelque prix au jugement des hommes de ce temps... Nous touchons à de grands événements ; le désordre des esprits en est l'annonce, et ce n'est pas aujourd'hui que le langage de la raison peut être entendu.. Il faut que l'Europe aille où elle doit aller. »

En 1827 il est plus pressant encore :

« Très certainement, l'avenir offre un aspect sinistre... Au reste, la catastrophe que vous redoutez

(il s'adresse à la baronne Cottu qui, par son mari, était liée aux destinées de la Restauration) et qui arrivera, ne nous menace pas immédiatement. Elle approche, mais elle n'est pas venue. Il n'y a point à présent de remède possible à nos maux. Le principe social a été détruit dans les esprits ; le temps seul peut le faire renaître après de longues calamités... »

Le régime inauguré par les événements de Juillet ne lui semble que transitoire. Le regard de Lamennais va plus loin, et comme chercher au fond de l'avenir des formes de vie, dont quelques-unes ont paru déjà, et dont les autres, pour se faire attendre, n'en sont pas moins en marche vers nous. Voici en effet ce qu'il disait, en 1833 :

« Attendez-vous à un bouleversement complet, qui précédera l'établissement, lointain peut-être, d'une société toute différente de celle qui s'écroule. Les vieilles monarchies sont condamnées, etc., etc... »

Lamennais rêvait donc d'une République universelle. Sa prédiction s'est réalisée pour la France et pour bien d'autres nations ; et le mouvement vers cette condition politique est tellement général aujourd'hui, qu'il n'y a plus grand mérite à l'annoncer comme prochaine chez presque tous les peuples. Et quand, parlant de la France en particulier, Lamennais disait qu'elle n'arriverait à un mode définitif

d'existence « qu'après avoir passé par une tyrannie plus horrible encore que n'était le tyrannie des royautés, » n'était-ce pas l'image du Second Empire qu'il évoquait ainsi vingt années à l'avance, qui se dressait devant les yeux, despotique et fragile, sans caractère durable, destinée à s'effacer bientôt, à s'effondrer devant l'auguste liberté enfin souveraine [1] ?

Par ces citations, comme par bien d'autres qu'il serait facile de multiplier, l'on se rend compte que Lamennais a été un voyant. Le sens prophétique qu'il a eu à un haut degré n'a-t-il pas été en partie cause de ses malheurs ? Car, en ce qui concerne l'Eglise, il aurait voulu qu'elle adoptât immédiatement des conclusions auxquelles elle devait lentement aboutir et qui devaient lui être imposées, en quelque sorte, par l'effet d'une sage évolution. Il considérait, lui, comme bonnes et immédiatement réalisables, des idées qu'il fallait au contraire laisser mûrir et qui, appliquées trop tôt, eussent manqué leur but. Ce prophète ne se contentait pas de parler, d'indiquer les voies où le catholicisme finirait par s'engager. Il était pressé d'agir ; et, s'érigeant en manière de pontife, il voulait à toute force supprimer les années et donner au présent la figure de l'avenir. C'est là l'écueil où a sombré son génie.

---

1. ton sceptre est de l'argile.
Dieu, qui t'a mis au coche, écrit sur toi : fragile.
V. Hugo. *Les Châtiments.* Liv. III, c. XII.

Si éminente qu'ait été sa faculté de pénétration, elle ne constitue pas, à proprement parler, ce que l'on entend par poésie. Et l'on ne demande pas tant au poète que de prédire l'ordre futur des sociétés. C'est plutôt là le rôle du penseur. Lorsqu'on désigne le poète par le mot *vates*, *devin*, l'on veut simplement signifier que c'est un être tout d'intuition, extraordinairement impressionnable, et qui reçoit des choses des sensations auxquelles, je ne dis pas seulement le commun des mortels, mais même de solides esprits sont inaccessibles. Le poète a des sens d'une extrême subtilité ; les réalités se transforment en lui ; son imagination est comme un prisme qui décompose les objets, en change l'essence et la couleur ; et sa vision des choses est telle qu'il les aperçoit comme dans une lumière à part, avec des entités qui nous échappent, et qu'il découvre, de l'une à l'autre, des liens mystérieux dont la finesse, la ténuité sont insaisissables à l'œil ordinaire. Les écrits de Lamennais sont pleins de ces qualités qu'on ne pourra jamais bien définir parce qu'elles dépassent trop la raison et qu'elles sont ce qu'il y a de plus divin parmi les œuvres humaines : ils débordent d'essentielle poésie. La vie, la mort, les aspects de la nature, l'art, l'amour, certains états de la condition humaine, les problèmes de la destinée, les mystères de l'au delà, la prière, toutes ces éternelles questions ont été touchées par lui et en quelque sorte renouvelées, recréées

par son inspiration. Et souvent il se joue en de délicieuses chimères, il se perd en des rêves qui ne sont que des rêves, mais combien beaux ! Et parfois il trouve pour peindre sa propre situation, sa vie brisée, des accents dont on peut dire avec Musset :

> Les chants désespérés sont les chants les plus beaux,
> Et j'en sais d'immortels qui sont de purs sanglots.

Ecoutez, par exemple, ceci :

« Mon âme, pourquoi es-tu triste ? est-ce que le soleil n'est pas beau ? est-ce que sa lumière n'est pas douce, à présent que l'on voit les feuilles et les fleurs avec leurs mille nuances éclore sous ses rayons, et la nature entière se raminer d'une vie nouvelle ? Tout ce qui respire a une voix pour bénir celui qui prodigue à tous ses largesses. Le petit oiseau chante ses louanges dans le buisson, l'insecte les bourdonne dans l'herbe. Mon âme, pourquoi es-tu triste lorsqu'il n'est pas une seule créature qui ne se dilate dans la joie, dans la volupté d'être, qui ne se plonge et ne se perde dans l'amour ? Le soleil est beau, sa lumière est douce ; le petit oiseau, l'insecte, la plante, la nature entière a retrouvé la vie, et s'en imprègne, et s'en abreuve : et je soupire, parce que cette vie n'est pas venue jusqu'à moi, parce que le soleil ne s'est pas levé sur la région des âmes, qu'elle est demeurée froide et obscure. Lorsque des flots de lumière et des torrents de feu inondent un autre monde, le mien reste noir et glacé. L'hiver l'enve-

loppe de ses frimas, comme d'un suaire éternel. Laissez pleurer ceux qui n'ont point de printemps. »

Vous avez bien senti la beauté de ce morceau et l'ineffable enchantement du cri douloureux par lequel il s'achève. Aussi bien, la mélancolie qui en fait le fond se retrouve dans toute la poésie de Lamennais. Indépendamment des raisons toutes personnelles qu'il avait d'être triste, il incarnait trop l'âme bretonne pour entonner la note joyeuse; et pas plus dans ses écrits que dans ceux du grand René, l'on ne pouvait s'attendre à voir se dérouler les imaginations sereines.

Déjà, dans l'œuvre qui a fondé sa renommée, son *Essai sur l'Indifférence*, certains traits décèlent le poète. C'est pourtant un traité d'apologétique; l'auteur s'efforce de s'y montrer purement doctrinal. Mais la matière abstraite prend sous sa plume une vie et un éclat singuliers. L'on parle souvent d'éloquence à propos du style du Lamennais, et l'on a parfaitement raison. Les périodes ont chez lui je ne sais quoi d'entraînant. L'*Essai* est, à ce point de vue, extrêmement caractéristique. D'ailleurs, tout ce qu'il a laissé est empreint des meilleures qualités oratoires. Or, qui définira la limite qui sépare l'orateur du poète? L'on connaît l'adage classique: *nascuntur poetæ, fiunt oratores.* Et ceci peut vouloir dire peut-être que l'orateur est un poète qui, au lieu

de s'évader dans le rêve et les fictions irréelles, applique ses puissances créatrices à un ordre de questions pratiques et d'utilité immédiate. Mais dans les débats les plus positifs il y a grande chance pour que la source originelle se trahisse et fasse entendre son mélodieux murmure. Si, comme quelqu'un le dit dans une belle étude qu'il a consacrée à Lamennais, « le mouvement de sa pensée est plus oratoire que lyrique », il n'en reste pas moins que seul un véritable poète a pu écrire les merveilleux chapitres de l'*Esquisse d'une Philosophie*, consacrés à *l'Art et au Beau.* Quoi qu'il en soit du tour et de la manière, et pour nous ils sont la perfection même, l'essence est d'une poésie intense. Les idées y sont toujours très justes et forment une complète théorie de l'esthétique; elles sont exposées avec un enthousiasme, une richesse de comparaisons, un sens des choses d'art, une harmonie de langage qui ne sauraient être dépassés. On est emporté par le souffle supérieur qui traverse ces pages, en même temps que ravi par leur musique simple et majestueuse. Et je ne crois pas que l'alliance de l'éloquence avec la poésie ait jamais produit d'œuvre à la fois plus savoureuse et plus forte.

Dans les *Affaires de Rome*, habile plaidoyer du maître en faveur des doctrines sociales et religieuses prônées ouvertement par son journal *L'Avenir*, il y a un peu partout des descriptions de paysages et de monuments, des études de mœurs, jetées là comme

en passant, au milieu de la discussion et de la défense de ses idées. Ces visions de nature auxquelles il s'attarde un moment le reposent des agitations qui dévorent son âme; et nous, qui les contemplons à notre tour, comme elles nous charment par leurs teintes douces et voilées:

« Les couvents des capucins et des camaldules nous ont surtout frappés par la profonde paix qu'on y respire, et par l'admirable grandeur du paysage dont ils font partie. Les camaldules occupent chacun une petite maison séparée et composée de plusieurs pièces. Nous arrivâmes chez eux vers le soir à l'heure de la prière commune: ils nous parurent tous d'un âge assez avancé et d'une stature au-dessus de la moyenne. Rangés des deux côtés de la nef, ils demeurèrent, après l'office, à genoux, immobiles, dans une méditation profonde: on eût dit que déjà ils n'étaient plus de la terre; leur tête chauve ployait sous d'autres pensées et d'autres soucis: nul mouvement d'ailleurs, nul signe extérieur de vie: enveloppés de leur long manteau blanc, ils ressemblaient à ces statues qui prient sur les vieux tombeaux. Nous concevons très bien le genre d'attrait qu'a pour certaines âmes, fatiguées du monde et désabusées de ses illusions, cette existence solitaire. Qui n'a point aspiré à quelque chose de pareil? qui n'a pas, plus d'une fois, tourné ses regards vers le désert et rêvé le repos en un recoin de la forêt, ou dans la grotte de la montagne, près de la source ignorée où se désaltèrent les oiseaux du ciel? »

Et ailleurs :

« La cathédrale d'Orvieto, d'une architecture antérieure à la Renaissance, mérite à plusieurs égards d'être vue. Elle est achevée, chose assez rare, et l'ensemble en est harmonieux. Sa façade couverte de bas-reliefs offre une des œuvres les plus curieuses de l'école de Pise et de Fiesole. Vous avez sous les yeux un poème immense commençant avec l'univers et finissant avec le jugement dernier. Sans être égal partout, le travail de l'artiste est plein de naïveté, d'expression, de vie, et quelquefois de grandiose. Nous nous rappelons particulièrement une tête d'Abraham endormi. Le patriarche voit dans son sommeil les destinées de sa race liées à celles du monde : son regard interne embrasse les siècles avec une puissance en quelque sorte créatrice : l'avenir entier du genre humain semble éclore sous les plis de ce large front. Lorsqu'au plus haut de sa course le soleil commence à frapper de ses rayons horizontaux ces marbres d'une belle teinte jaune, soudain les reliefs projetant leur ombre sur les plans inférieurs qui se creusent profondément, on dirait que ces innombrables figures, immobiles jusque-là, s'animent tout à coup et sortent de la pierre. »

Et encore :

« L'impression que produit Venise dépasse tout ce qu'on avait pu se promettre. Cette impression ne tient pas uniquement aux beautés de la nature et de l'art... Mais, différente de tout ce qu'on a vu, elle

apparaît comme une sorte de rêve, de vision fantastique. La mer sur laquelle elle semble flotter, le lacis de canaux qui la découpent tels que les nervures d'une feuille, ses légères gondoles se jouant, se croisant en mille sens divers sur l'onde transparente, l'architecture presque arabe de ses palais dont le pied baigne dans les eaux, son aspect demi-oriental, la voluptueuse douceur de l'air, mille autres influences qui se sentent et ne sauraient se dépeindre, jettent un trouble singulier dans les sens et dans l'imagination mollement enivrés de ces merveilles. »

Mais peut-être que l'œuvre la plus véritablement poétique de Lamennais, celle qui en est aussi la plus désordonnée et la plus étrange, est *Paroles d'un croyant.* Voici comment un critique la caractérise :

« Tout ce qu'il y avait dans son âme de passion concentrée, d'orages longtemps maîtrisés, de piété et de tendresse, lui monta au cerveau comme une ivresse, et s'exhala en une apocalypse sublime, véritable sabbat de colère et d'amour. Les deux qualités essentielles de Lamennais, la simplicité et la grandeur, se déploient à leur aise dans ces petits poèmes, où un sentiment exquis et vrai remplit avec une parfaite proportion un cadre achevé. Renonçant au rythme poétique, il créa avec des réminiscences de la Bible et du langage ecclésiastique cette manière harmonieuse et grandiose qui réalise le phénomène unique dans l'histoire littéraire d'un pastiche de génie... Les singularités du caractère breton, où

l'austérité confine à la langueur, et où, sous une apparence de rudesse se cachent des tendresses infinies, expliquent seules les brusques passages, les retours étranges, qui mêlent à de sanglantes paraboles des rêves d'une ineffable douceur, véritables îles fortunées semées dans un océan de colère. »

Nous n'avons pas à juger ce livre au point de vue du fond : c'est l'œuvre d'un esprit en délire. Il est bien impossible d'approuver d'abord les conceptions religieuses que l'auteur y émet : c'est tout ce qu'il y a de plus déraisonnable et de plus subversif dans l'ordre surnaturel. L'Eglise avait d'autant plus le droit de condamner cet ouvrage qu'aucun homme de sens ne peut considérer comme plausibles les systèmes politiques et sociaux qui y sont ébauchés. Rien ne donne mieux l'image du chaos que l'avenir qui y est dessiné en traits de feu ; et il n'est pas facile de se débrouiller au milieu de toutes ces visions incohérentes. Les facultés prophétiques que nous avons reconnues en Lamennais et qui, bien dirigées, eussent pu lui permettre de remplir un rôle si utile à ses semblables, sont là dans un complet désarroi et le promènent à travers les temps et l'éternité en une chevauchée qui a quelque chose d'infernal. Et tout cela est dit avec un acent irrésistible. S'il faut plaindre Lamennais d'avoir dépensé si vainement de tels trésors d'inspiration, l'on ne saurait nier les extraordinaires qualités littéraires de cet ouvrage. Dans cette

série de chants sortis d'un cerveau malade, composés dans le paroxysme de l'exaltation, il s'en trouve heureusement où l'orthodoxie la plus scrupuleuse n'a rien à reprendre et où la justesse de l'idée et du sentiment, parée de grâce exquise et forte, réalise le chef-d'œuvre. Tel est le poème quarante-et-unième où s'exprime la plainte de l'exilé. On peut dire que Lamennais, comme toutes les grandes âmes, s'est toujours senti seul ; il souffrait d'une incurable nostalgie. Loin de sa Bretagne, il se trouvait comme dépaysé, perdu ; son regard revenait avec amour vers la terre natale, et voici les notations attendries qu'elle lui inspirait :

« Rien ne saurait jamais remplacer la patrie. Notre berceau nous attire toujours, et, près de lui, les douleurs sont plus douces que les joies ailleurs. Combien de fois, loin de ma terre natale, n'ai-je pas aspiré, avec une sorte d'émotion inexprimable, le souffle de l'ouest qui, en passant, avait caressé nos bruyères et qui m'arrivait tout chargé de souvenirs ! Le plus beau ciel ne vaut point le ciel qui a souri à notre enfance, ni les plus délicieuses contrées les âpres campagnes où errèrent nos premières rêveries. »

Et cependant, rendu à la Bretagne et à son domaine de la Chesnaye, le désir d'autre chose le prenait ; et pour tout dire, il s'ennuyait sur la terre et soupirait après la patrie définitive. Le poème

dont nous parlons traduit admirablement cette souffrance, non pas seulement celle que l'on éprouve loin de son pays, mais celle qu'endure tout homme supérieur sur cette terre qui n'est, après tout, qu'un lieu d'exil, « une vallée de larmes », pour employer une expression liturgique. La plainte du poète prend ainsi un caractère de grandeur, d'universalité, où se reflète la tristesse de la condition humaine. Vous connaissez les vers où Dante peint le sort de l'exilé :

Tu proverai si come, come sà di sale
Lo pane altrui, e com'è duro calle
Lo scendere e il salir per l'altrui scale.

« Tu éprouveras combien est amer le pain de l'étranger, et quel dur chemin c'est de gravir et descendre l'escalier d'autrui. » — Par. XVII — 55-60.

Cela est profondément touchant, ce sont des expressions *vécues* ; mais elles ne décrivent qu'un état particulier. Le point de vue de Lamennais est plus large et plus haut car, pour lui, la vie, où qu'on la passe, est exil. Ecoutons ces accents :

« Il s'en allait errant sur la terre. Que Dieu guide le pauvre exilé !

J'ai passé à travers les peuples, et ils m'ont regarder, et je les ai regardés, et nous ne nous sommes point reconnus. L'exilé partout est seul !

Lorsque je voyais, au déclin du jour, s'élever du

creux d'un vallon la fumée de quelque chaumière, je me disais : Heureux celui qui retrouve le soir le foyer domestique, et s'y assied au milieu des siens. L'exilé partout est seul.

Où vont ces nuages que chasse la tempête ? Elle me chasse comme eux, et qu'importe où ! L'exilé partout est seul.

Ces arbres sont beaux, ces fleurs sont belles ; mais ce ne sont point les fleurs ni les arbres de mon pays. L'exilé partout est seul.

Ce ruisseau coule mollement dans la plaine ; mais son murmure n'est pas celui qu'entendit mon enfance ; il ne rappelle à mon âme aucun souvenir. L'exilé partout est seul.

Ces chants sont doux, mais les tristesses et les joies qu'ils réveillent ne sont ni mes tristesses ni mes joies. L'exilé partout est seul.

On m'a demandé : Pourquoi pleurez-vous ? et quand je l'ai dit, nul n'a pleuré, parce qu'on ne me comprenait point. L'exilé partout est seul.

J'ai vu des vieillards entourés d'enfants, comme l'olivier de ses rejetons ; mais aucun de ces vieillards ne m'appelait son fils, aucun de ces enfants ne m'appelait son frère. L'exilé partout est seul.

J'ai vu des jeunes filles sourire, d'un sourire aussi pur que la brise du matin, à celui que leur amour s'était choisi pour époux ; mais pas une ne m'a souri. L'exilé partout est seul.

J'ai vu des jeunes hommes, poitrine contre poitrine, s'étreindre comme s'ils avaient voulu de deux vies ne faire qu'une vie ; mais pas un ne m'a serré la main. L'exilé partout est seul.

Il n'y a d'amis, d'épouses, de pères et de frères que dans la patrie. L'exilé partout est seul.

Pauvre exilé ! cesse de gémir ; tous sont bannis comme toi : tous voient passer et s'évanouir pères, frères, épouses, amis. — La patrie n'est point ici-bas ; l'homme vainement l'y cherche ; ce qu'il prend pour elle n'est qu'un gîte d'une nuit. Il s'en va errant sur la terre. Que Dieu guide le pauvre exilé ! »

Ce poème si parfait n'est pas une exception. Il en est beaucoup d'autres, tout aussi simples et tout aussi magnifiques, soit dans le même ouvrage, soit dans *Une voix de prison*, qui est de la même époque à peu près, et conçu dans le même esprit sombrement visionnaire, tout à coup traversé d'inspirations attendries. Par exemple, ce *Souvenez-vous des Morts*, où s'exhale ce souhait vers le repos dans le sein de l'infini :

« Vos tombes verdissent là-bas sous le vieux if du cimetière. Quand les souffles du couchant murmurent entre les hautes herbes, on dirait des esprits qui gémissent. Epoux de la mort, est-ce vous qui tressaillez sur votre couche mystique ? Maintenant, vous êtes en paix : plus de soucis, plus de larmes ; maintenant luisent pour vous des astres plus beaux, un soleil plus radieux inonde de ses splendeurs des campagnes, des mers éthérées et des horizons infinis. Oh ! parlez-moi des mystères de ce monde que mes désirs pressentent, au sein duquel mon âme fatiguée

des ombres de la terre, aspire à se plonger. Parlez-moi de Celui qui l'a fait et le remplit de lui-même, et seul peut remplir le vide immense qu'il a creusé en moi. »

Et aussi son *Hymne à la Pologne* :

« Dors, ô ma Pologne, dors en paix dans ce qu'ils appellent ta tombe : moi je sais que c'est ton berceau. »

Et son *Hymne des morts* :

« Ils ont aussi passé sur cette terre ; ils ont descendu le fleuve du temps ; on entendit leur voix sur ses bords, et puis l'on n'entendit plus rien. Où sont-ils ? Qui nous le dira ? Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur ! »

Ah ! que tous ces chants remuent en nous de fibres, et qu'il fut poète incomparable celui qui les a modulés !

En février 1911, comme j'achevais de lire les *Lettres inédites de Lamennais à la baronne Cottu*, j'ai noté en une page l'impression que cette merveilleuse correspondance m'avait faite. Que l'on veuille bien me permettre de la citer. Il me semble qu'elle résume notre pensée sur cet auteur, et que tout ce que nous en avons dit au cours de cette étude s'y trouve en substance : « Je viens de finir la lecture

de ce livre. Il m'a non seulement ravi par sa beauté littéraire, exempte de recherche, très simple et très riche, mais surtout édifié. Les pensées chrétiennes les plus élevées en forment la trame. Et même dans celles de ces lettres écrites après la rupture de Lamennais avec Rome, les noms de Dieu, de Providence, les espérances éternelles, les échappées sur le divin reviennent souvent, non comme des souvenirs du passé, mais comme de vivantes réalités en lesquelles l'auteur croit toujours. Se peut-il que celui qui a eu de telles envolées mystiques n'habite pas maintenant la terre de la vision ? Ne le jugeons pas. Ces *Lettres* renferment une poésie abondante. Lamennais a aimé passionnément la nature. N'a-t-il pas écrit quelque part :

« Je n'aime de ce monde que la nature, et c'est dans son sein que je veux me reposer. Tout ce qui me rappelle les hommes me fait mal. »

Eh ! bien, quand ses difficultés ont commencé, que n'a-t-il regagné pour toujours sa solitude de la Chesnaie ? Que ne s'est-il établi à jamais parmi ses souvenirs ? Le calme des bois et des champs aurait fini par l'apaiser peut-être. La paix l'aurait rendu à Dieu, lui aurait fait retrouver son ancien idéal, tandis que l'atmosphère de Paris lui a été fatale. Par certains côtés, cet homme supérieur est toujours demeuré enfant ; dans la grande ville tumultueuse, il

a été accaparé par des relations douteuses qui ont achevé de le fourvoyer. Il est triste qu'il n'ait pas su s'en défendre, qu'il n'ait pas vu, lui, si intuitif pourtant, que la solitude lui permettrait d'oublier, de se rasséréner et de se reprendre peut-être, dans l'humiliation, le silence, la prière, à son noble rôle d'éveilleur d'aurore ! Dans ce livre, il y a de la piété, de la tendresse, des considérations théologiques, de l'histoire, de la politique, des vues d'avenir ; il y a aussi, et dans une large mesure, de la poésie : poésie intime et délicate, paysages traités avec fraîcheur, sensations d'art, élans de l'âme vers l'infini. Poésie ! Poésie ! tu jaillis ici en flots puissants. » Voilà ce que j'écrivais en fermant cette *Correspondance* où Lamennais se présente sous ses aspects les plus séduisants. Et, pour que l'on ne m'accuse pas de vain enthousiasme, j'en citerai au hasard quelques extraits. Il dit, par exemple, dans sa lettre du 18 novembre 1833 :

« Nul horizon entre ces rudes montagnes de la Suisse qui vous écrasent de leur poids. Or, un paysage sans horizon est une vie sans avenir. J'aime que ma vie se perde dans le lointain sur des objets qui fuient et se fondent dans je ne sais quel vague mystérieux, comme l'homme lui-même et ses espérances. L'âme s'en va là, doucement portée par ses rêveries indéfinissables... » — Et un peu plus loin : « Les Orientaux, plus sages que nous, appellent leurs

maisons des caravansérails ; ils savent qu'ils peuvent avoir à en partir à chaque instant, et que ce n'est pas là le gîte du soir. Celui-ci du moins on le trouve partout, à l'heure où, comme disait ce sauvage, le soleil descend derrière les collines de l'Ouest. Le mien décline au milieu des nuages, et le vent qui agite mes cheveux à demi blanchis est âpre et violent. »

Cette dernière phrase est à rapprocher de la parole célèbre de Châteaubriand, dont Lacordaire a tiré un développement magnifique : « Le vent qui souffle sur un front dépouillé vient rarement d'un rivage heureux [1]. »

Ailleurs, il y a ce passage où se révèle son amour intense de la nature, sa nostalgie de la Bretagne. C'est écrit de Paris, le 26 mars 1834 :

---

1. Voici le morceau :

« M. de Châteaubriand, courbé sous le poids de la gloire et des années, se retrouvait un jour aux abords solitaires du Lido, à l'extrémité des lagunes de Venise. Le ciel, la mer, l'air, le rivage des îles et l'horizon de l'Italie, tout se présentait aux regards du poète comme il l'avait autrefois admiré. C'était bien Venise avec ses coupoles sortant des eaux ; c'était le lion de saint Marc avec sa fameuse inscription : *Paix à toi, Marc, mon évangéliste.* C'étaient les mêmes splendeurs obscurcies dans la défaite et la servitude, mais empruntant aux ruines un charme qui n'avait point péri : c'était enfin le même spectacle, les mêmes bruits, le même silence, l'orient et l'occident réunis en un point glorieux, au pied des Alpes illuminées de tous les

« Je pars dans quinze jours pour la Bretagne, avec l'intention d'y passer deux ou trois ans, intention que mille circonstances pourraient néanmoins déranger. J'aspire aux champs, à leur air si doux, à ce calme qui vous enveloppe comme un vêtement moelleux. Même dans les beaux pays, je n'aime point les villes. J'étais né pour tracer mon sillon en plein air, sous un ciel libre, et borné seulement par quelques arbres à l'horizon. Les murs m'écrasent. Ils me déplaisent partout, jusque dans les parcs et les jardins. Oh ! qu'ils devaient respirer à l'aise dans le vaste désert du monde nouveau, ceux qui virent les premiers le soleil se lever sur les jeunes forêts et les prairies sans bornes ! A présent la terre couverte de maisons, coupée de fossés, de murailles, de haies, n'est plus guère

---

souvenirs de Rome et de la Grèce. Cependant le vieillard demeurait pensif et triste ; il ne pouvait croire que ce fût là Venise, cette Venise de sa jeunesse qui l'avait tant ému, et comprenant que c'était lui seul qui n'était plus le même, il livra aux brises de la mer qui le sollicitaient en vain cette parole mélancolique : « Le vent qui souffle sur une tête dépouillée ne vient d'aucun rivage heureux ».

Pour moi, en me retrouvant en présence d'une scène qui fut ma première initiation à la vie publique, je n'éprouve point, malgré la différence des âges, un si cruel désenchantement. Il me semble que ma jeunesse revit dans celle qui m'entoure, et au bruit de vos sympathies pour nos heureux triomphateurs, à la pensée des joies plus intimes et plus profondes qui vont sortir du cœur de tant de mères, je me dirai à moi-même, content et consolé : « Le vent qui souffle sur une tête dépouillée vient quelquefois d'un rivage heureux ! » — *Discours prononcé à la distribution solennelle des prix de l'Ecole de Sorèze, le 7 août 1856.*

qu'une prison pour l'homme. Etes-vous toujours contente de la vôtre ? N'éprouvez-vous point quelquefois le regret de la patrie ? Vos yeux ne se tournent-ils pas tristement vers elle ? Ne la cherchent-ils point au delà de ce beau lac qui déroule à vos pieds ses eaux limpides, dans ce lointain si plein d'émotions, où, quand le regard s'est arrêté, l'âme pénètre et pénètre encore ? Ulysse, assis sur le rivage de l'île de Calypso, désirant d'apercevoir la fumée de son pays et puis de mourir, est une des choses qui m'ont toujours le plus profondément touché. »

Que l'on me permette une dernière citation, où Lamennais analyse la sensation mystérieuse et troublante que l'on éprouve à relire des lettres écrites à des personnes qui ne sont plus :

« Je n'irai point cette année à la campagne, à cause du temps que cela me ferait perdre. Heureusement que j'ai, dans mon petit logis, grand air et soleil, et une vue des champs qui fuit dans le lointain, comme tout ce qu'on désire et qu'on aime, un rêve de joie dans un rêve de vie. Rêve, c'est encore trop dire, mais la langue n'a pas de mot pour exprimer ce je ne sais quoi si vain et si fugitif.

« J'avais désiré revoir ma correspondance avec cette excellente famille de Sennfft ; on me l'a renvoyée à partir de 1826. Je relisais ces lettres écrites à qui ? à des morts. Cette muette parole faisait sur moi une impression étrange ; il me semblait que j'étais plongé dans une atmosphère de tombeau, que j'en-

tendais, non pas des sons, mais une sorte de murmure, saisissable par l'âme seulement. Et l'œil interne voyait des ombres, des formes flottantes passer et repasser, à travers une lumière indécise et pâle, semblable au reflet d'un fantôme ; et tout cela produisait en moi un mélange de douceur et de tristesse inexprimable... »

Si tout cela n'est pas de la poésie, et de la meilleure, de la plus essentielle, où donc y en a-t-il ? Lamennais, comme son compatriote Chateaubriand, reste l'un des plus grands poètes de notre langue ; et c'est comme poète qu'il vivra.

Mistral

MISTRAL

—

Dans notre dernier article, nous avons étudié un poète dont la vie fut éminemment tragique et sur lequel l'on pourrait à bon droit entonner la ballade des « poètes maudits », chantée par le pauvre Lélian. Lamennais tenait de ses origines un penchant marqué vers la mélancolie ; la tristesse qui fait le fond de l'âme celtique l'avait imprégné dès le berceau, et jeté ses voiles sur sa jeune imagination. Appelé à incarner fortement sa race, il en portait donc le caractère inquiet et tendre, chimérique et passionné ; il devait ressentir et exprimer superbement cet incurable ennui qui fait qu'elle est comme exilée sur la terre, qu'elle aspire vers les mystères de l'au delà et qu'elle souffrira toujours de la nostalgie d'ailleurs. L'âpre destinée qui attendait le maître, à un moment de sa carrière, a eu pour effet de pousser au noir son génie, déjà suffisamment orienté vers les idées graves, par nature. Aussi peut-on dire de la poésie de Lamennais qu'elle s'avance, comme la plaintive élégie, en longs habits de deuil. Elle n'est jamais riante, certes ; et, même quand elle daigne sourire, l'on distingue au coin de sa lèvre le pli de l'amer-

tume, ce petit lézard dont parle Henri Heine. Toutes ces gracieuses idylles, semées comme des oasis dans *Paroles d'un croyant*, par exemple, ont je ne sais quoi d'ineffablement triste. La phrase si belle que nous citions, « Laissez pleurer ceux qui n'ont point de printemps ! » peint son œuvre autour de laquelle, comme autour des horizons humains, selon le mot d'un poète, « un sanglot vibre et roule. » Aujourd'hui le décor change et aussi le personnage. Descendons au pays où fleurit l'oranger. Nous nous y enivrerons de lumière et de parfums subtils. Nous y entendrons chanter la cigale. Nous y ferons connaissance avec un poète que la vie a comblé, et dont les inspirations sont d'azur et d'or comme le ciel provençal. Depuis le jour déjà lointain où Paris et la France saluaient, par la voix de Lamartine, l'éclosion de *Mireille* comme un miracle et disaient de son auteur : « c'est un Homère », Frédéric Mistral n'a cessé de cueillir le bonheur. D'autres poèmes, tout aussi frais que le premier, et encore plus achevés dans la forme, se sont succédé régulièrement, tressant peu à peu au jeune maître une parfaite couronne. Et tandis qu'autour de lui se levaient des disciples, que ses accords enthousiasmaient et qui voulaient à son exemple ressusciter l'idiôme natal, et rappeler la période brillante du gai savoir et des cours d'amour, Paris l'invitait à venir siéger sous la Coupole. A plusieurs reprises, l'Académie Française lui offrit-elle

l'un de ses nobles fauteuils. Alors que tant d'autres font de l'entrée à l'Académie l'objet des aspirations et des travaux de toute leur existence, Mistral, par fidélité à un principe, n'a pas voulu de l'immortalité qu'elle promet à ses élus. Il en attendait une autre, plus conforme à ses désirs, et qui ne lui a pas manqué. Sans compter que le monde entier connaît son nom depuis longtemps et le vénère, son peuple, le peuple de cette Provence dont il s'est consacré à faire revivre le langage antique et harmonieux et les légendes dorées, voit en lui sa vivante image et le regarde presque comme un demi-dieu. Il y a deux ans, à l'occasion du cinquantenaire de *Mireille*, il lui érigeait, à Arles, sous ses yeux mêmes, sur la place du Forum, une superbe statue de marbre, où l'aède, un bâton à la main, s'en va chantant sous le soleil les vieux airs de son pays. Il n'y a pas beaucoup d'exemples de poètes, achevant ainsi, dans la faveur de tous, une carrière constamment glorieuse. Sur le sol de la France gallo-romaine, Mistral est le dernier des Césars triomphateurs, et son char est porté par une foule d'autant plus enthousiaste qu'il n'est fleuri que de lauriers pacifiques.

J'ai rencontré Mistral une fois, à Arles même, et c'est l'un des charmants souvenirs de ma vie. J'arrivai dans cette ville un matin de la fin de mars. La neige tombait à flocons larges et mouillés. Et c'était tout un événement, dans ce pays de lumière, à pareille

époque surtout, de voir tomber du ciel de la fourrure d'hermine. Ma première visite fut pour les arènes. « Grand privilège, me dit le gardien, en m'ouvrant, de contempler les arènes sous la neige. Cela n'arrive pas une fois tous les dix ans. » Comme je descendais à l'Hôtel du Nord, bâti sur l'emplacement du Forum, et dans la façade duquel sont encastrées des ruines authentiques du monument romain : « Mistral est ici, me dit le propriétaire. Il est à déjeûner. Vous le reconnaîtrez parmi les hôtes. Il a son chapeau. Je vous présenterai à lui tout à l'heure, si vous le désirez. Il sera sans doute heureux de voir quelqu'un qui porte le nom de sa bonne ville. » J'entrai dans la salle à dîner, et tout de suite mes regards cherchèrent celui qu'on appelle partout là-bas, avec un accent d'amour, « le cher Maître ». Il ne me fut pas difficile de le distinguer. Son grand feutre mou jeté sur le côté de la tête, il était assis à une petite table, et causait avec un monsieur qui avait voyagé avec moi. Il parlait dans la langue du pays, le sonore et doux dialecte provençal. J'entendais monter ces syllabes, que je ne comprenais pas, mais qui fusaient dans l'air comme une musique. Et j'avoue que j'éprouvais une sensation délicieuse de me trouver dans le voisinage de l'un des plus grands hommes de notre temps. Le déjeûner fini, l'on eût la bonté de donner ma carte et de me présenter à ce géant. Et je ne parle pas ici au figuré. Car Mistral est un

colosse. Il est taillé en hercule. Ses larges épaules ont l'air faites pour supporter un monde. Et n'est-ce pas, en effet, tout son pays qu'il a soulevé, qu'il a pris sur la pente où il déclinait et auquel il a voulu faire remonter les sommets ? Elle doit être bien forte, la race qui a pu produire un pareil type de vigueur et de souplesse. Et je comprends qu'elle se soit reconnue en lui et qu'il ait incarné pour elle ses espérances de renouveau. Et comme, d'autre part, son génie n'était pas moins puissant ni moins généreux que sa nature physique, Mistral a pu accomplir cette tâche, unique et auguste, redonner une âme, une physionomie à sa Provence, recomposer ses traits primitifs qui allaient se perdant, se fondant dans le grand tout égalitaire et démocratique.

Avec quelle bonté, simple et parfaite, le poète m'accueillit et me serra la main, je ne saurais le rendre. Il voulut tout savoir de moi, d'où je venais, où j'allais, et comment il se faisait que j'avais nom : *Henri d'Arles*. Et il me pressait de questions déjà amicales, paternelles, et sur sa figure, dans le son de sa voix, je sentais une sympathie vraie, profonde, pour l'étranger, le pèlerin tout à l'heure encore inconnu, qu'il semblait déjà prêt à admettre parmi les siens, ses frères éternels. « Je m'en vais à mon musée, me dit-il, après quelques moments. Voulez-vous venir me rencontrer là ? je vous le ferai voir.

Cela vous intéressera. Ainsi je vous y attends, à trois heures. » Comme l'on pense, je me serais bien gardé de manquer à un tel rendez-vous. A la minute précise, j'étais aux portes du *Museon Arlaten*. C'est le nom que porte le monument où Mistral, aidé de collaborateurs dévoués, entasse les souvenirs de tous genres qui se rapportent à l'histoire et à la vie provençales : tableaux, meubles, figurines, dentelles, habits d'autrefois aux modes si pittoresques et bien autrement esthétiques que les vêtements modernes, bijoux, colliers, tout ce qui distinguait les Provençaux, soit dans l'intérieur de leurs maisons, soit dans leurs costumes dont on ne voit plus guère les pareils, maintenant, qu'aux jours de fêtes, sont classés avec ordre et avec un soin pieux dans ce musée si original. Le Maître me promène à travers toutes les salles de ce reliquaire de sa grande famille. Il y a une pièce entr'autres qui offre un charme spécial. C'est la reconstitution exacte, minutieuse, de la chambre où Mistral est né : le grand lit maternel avec ses couvertures aux tons fanés ; le berceau où l'on endormait les premiers rêves du futur poete ; aux fenêtres, les rideaux qui tamisaient la lumière trop forte pour ses jeunes yeux ; la veilleuse qui présidait, comme une étoile, à son sommeil ; tous les menus objets dont s'ornaient les demeures patriarcales et qui furent les premières choses avec lesquelles joua l'imagination enfantine du créateur de *Mireille*. Adorables sou-

venirs auxquels le temps ajoutera une valeur sans prix ! Dans une autre salle il me montre, encadré et appendu au mur, un sonnet en provençal que lui avait dédié son ami Clovis Hughes. Le texte en est imprimé en larges onciales. Et pendant qu'il me déroule le sens de cette poésie toute fraternelle, sa voix a des tremblements et je remarque des pleurs dans ses yeux. Ce héros est la tendresse même, et tout ce qui évoque l'âme de sa Provence le touche jusqu'aux larmes et fait jaillir de son cœur des accents où passe un amour comme jamais peut-être le patriotisme n'en a inspiré.

Ma visite s'achève, émue, délicieuse. Au moment de prendre congé de ce grand homme qui s'est fait avec moi, comme avec tous ceux qui l'approchent, si simple et si bon, je lui demandai la permission de lui envoyer mes humbles écrits : « Oh ! je les recevrai avec gratitude, me répondit ce noble vieillard. Et surtout, n'oubliez pas de me donner votre adresse bien exacte, afin que je puisse vous en remercier. » Rendu chez moi, mon premier soin fut de lui adresser l'un de mes ouvrages : *Pastels*. Et voici l'accusé de réception que le poète daigna m'écrire. Je vous le cite sans aucune prétention, et uniquement pour vous éclairer sur son caractère : « Merci et compliments à Henri d'Arles pour sa délicieuse collection de *pastels*. C'est, en claire miniature, le « génie du christianisme » rénové. » — Inutile de vous l'assurer,

ce mot me rendit fier. Et ce serait peut-être l'occasion de répéter ici la réflexion d'un psychologue : « Les compliments, on n'y croit pas, mais ça fait toujours plaisir. » — Un dernier trait finira de vous faire connaître Mistral. En je ne sais quelle année, l'Académie décerna à son poème de *Mireille* un prix de trois mille francs. Beau denier dans la caisse plutôt légère du troubadour. Sa mère — les femmes sont toujours ainsi pratiques — voulait qu'on employât cette somme pour faire tapisser et plafonner la chambre du poète. — « Non ! non ! répondit Mistral... Ça, c'est l'argent des poètes, on n'y touche pas ! » — Et il n'y fut touché, en effet, que pour aider des confrères pauvres et tout ce qui pouvait donner plus de lustre et d'essor à l'œuvre des félibres. N'est-ce pas que ce désintéressement a quelque chose de majestueux ?

J'ai parlé du musée où le Maître prend plaisir à recueillir les souvenirs provençaux. Or, ce que ses mains opèrent ici, dans l'ordre matériel, ses poésies le réalisent dans l'ordre de l'idéal. Il n'est pas un de ses chants qui n'ait pour but de fixer, pour les générations futures, les traditions antiques de son pays, d'en faire aimer la langue, les mœurs pastorales, d'en cristalliser la nature si particulière, d'en faire revivre l'histoire. Appeler Mistral un « poète régionaliste », ce serait trop peu dire. Sans doute il faut louer ces derniers de vouloir varier la physiono-

mie littéraire de la France en y introduisant des traits locaux qui avaient été négligés, et d'en enrichir la langue par un mélange de vocables qui fleurent le terroir, tel coin méconnu du sol. Toutefois leur œuvre, pour avoir son mérite, ne saurait être mise en parallèle avec l'entreprise originale et gigantesque à laquelle « l'Homère provençal » a consacré tous ses efforts. Car leur rôle, à eux, consiste à accentuer et à mettre en relief des caractéristiques individuelles qui étaient en train de se fondre dans l'ensemble et, en faisant ressortir l'image distinctive de la « petite » patrie, à accroître d'autant l'éclat de la « grande », à montrer les inépuisables ressources de l'âme française, à la fois une et diverse. L'ambition de Mistral fut bien différente. Elle ne tendait à rien moins qu'à supprimer quelques siècles d'histoire et à renouer par-dessus les âges, ces traditions d'art, de vie heureuse, de gai savoir, qui avaient fleuri chez les ancêtres et que la guerre des Albigeois était venue si barbarement interrompre. Il rêva d'une renaissance complète de sa Provence, de refaire un sang et une âme à son pays natal. Cette âme s'était éteinte bien avant le quinzième siècle, alors que le royaume et comté de Provence s'était annexé à la France, « non comme un accessoire à un principal, mais comme un principal à un principal », selon ses propres expressions. La croisade que j'ai signalée avait donné le coup de grâce à cette enchante-

resse, et supprimé avec elle l'une des civilisations les plus originales que le monde ait vues. Ecoutons-le nous dire ce qu'était autrefois sa patrie et ce qu'elle devint par l'iniquité des hommes :

« Comme une île entre les vagues apparaissait le pur profil de la Provence, comme une île fortunée, pleine de danses et de chansons. Depuis la Loire jusqu'aux plages salées, et de la terre généreuse où croît le cédratier, aux plaines sablonneuses où les hommes, sur des échasses, gardent les bœufs et vont chasser, cent villes libres, et fortes et fières de leur sang, vivaient contentes et loyales sous la protection de nos Comtes. Et, ivre de son indépendance, jeune, plein de santé, heureux de vivre, lors on vit tout un peuple aux pieds de la beauté et, par leurs los ou vitupères, cent troubadours faisant florès, et, de son berceau dans les vicissitudes, l'Europe souriante à notre gai savoir... O fleurs, vous étiez trop précoces ! Nation en fleur, l'épée trancha ton épanouissement ! clair soleil du midi, tu dardais trop ! et les orages sourdement se formèrent ; détrônée, mise nu-pieds et baillonnée, la langue d'Oc, fière pourtant comme toujours, s'en alla vivre parmi les pâtres et les marins. A son malheur, nous, gens de terre et gens de mer, sommes restés fidèles. Brune, aujourd'hui, elle manie la rame et le rateau ; mais la nature est son palais, pour couronne elle a les étoiles et pour miroir les ondes, et pour rideau les pins... Langue d'amour, tant que le Mistral farouche brâmera dans les roches, nous te défendrons à boulets rouges, car c'est toi la patrie et toi la liberté ! »

Voilà sous quelles couleurs apparaissait au poète l'image ancienne de sa Provence adorée. Et le mot de la fin indique énergiquement le programme qu'il s'était tracé. Certes, Mistral aime la France, et l'idée ne lui est jamais venue de protester contre le sort qui unit sa petite patrie à la grande par les liens politiques. Il accepte le fait duquel il tire une légitime fierté. Il s'en explique nettement dans l'un de ses poèmes qu'il a intitulés : *Les Iles d'Or.* — A propos, je me permettrai de noter de suite combien les titres des ouvrages de Mistral sont choisis avec goût et sonnent joliment : *Mireille,* — *Calendal,* — *Les Iles d'or,* — *La Reine Jeanne,* — *Le Poème du Rhône,* — il y a, dans ces noms, toute une musique vive et gaie, et comme un écho des aubades naïves d'autrefois. Et n'allez pas sourire et me dire qu'après tout le titre d'un livre c'est un détail, et que cela est tout à fait secondaire. Est-ce qu'en art il y a quoique ce soit de négligeable ? Un titre élégant, surtout pour un volume de vers, ne prédispose-t-il pas en sa faveur, n'indique-t-il pas qu'il est tout plein de choses idéales et qu'il nous réserve des impressions exquises ? — Donc, dans l'une des *Iles d'Or*, le poète s'exprime ainsi :

« Les Provençaux, flamme unanime, nous sommes de la grande France, franchement et loyalement. Car il est bon d'être nombre, il est beau de s'appeler

les enfants de la France, et, lorsqu'on a parlé, de voir courir sur les peuples, de soleil en soleil, l'esprit de renaissance... »

Voilà qui est parler sans détours.

Et pourtant, union territoriale et politique, fédération sous un même gouvernement, cela signifie-t-il nécessairement abandon de sa personnalité, de sa langue maternelle, renoncement aux coutumes ancestrales, sacrifice entier des traditions locales à l'idée centralisatrice, nivellement absolu des formes pittoresques de vie créées par la nature, fusion dans le grand tout commun ? Le vrai patriotisme demande-t-il, lorsqu'on tient du sol et de l'histoire un tempérament particulier, qu'on se laisse jeter dans un même moule au sein duquel s'élabore un type uniforme ? Servirait-on moins bien les intérêts de la patrie générale en gardant son cachet originel et en restant fidèle à sa langue native et à tous les usages propres à son coin de terre ? — Grave problème ethnologique que Mistral a résolu à sa façon, c'est-à-dire en poète qui se sent investi d'une mission supérieure. Et, si ses vues ne concordaient pas avec celles du pouvoir, ni peut-être avec la loi fatale de l'évolution des peuples ; si, à cause de la part de rêve qu'elles contenaient, elles ne pouvaient avoir une grande portée pratique, du moins faut-il reconnaître qu'elles étaient éminemment généreuses ; elles nous ont valu des œuvres remarquables ; elles ont

retardé — nous ne savons pour jusqu'à quand, mais qu'importe ! — cette chose, qui provoque toujours un sentiment de mélancolie en nous rappelant le néant de tout, je veux dire l'absorption, l'assimilation complète d'une race par une autre. Le génie de Mistral a insufflé de la vie dans la « terre qui meurt ».

Et voulez-vous connaître comment, dès la première heure, il a entendu son rôle, et ce qu'il voulait faire pour entraver l'action des forces dissolvantes, menaçant de toutes parts son royaume natal, et achevant d'en effacer la phyionomie si curieuse ? « Une fois licencié, lisons-nous en ses *Mémoires*, fier comme un jeune coq qui a trouvé un ver de terre, j'arrivai au Mas à l'heure où l'on allait souper sur la table de pierre, sous la tonnelle, aux derniers rayons du jour. — Bonsoir toute la compagnie ! Dieu te le donne, Frédéric ! — Et lorsque, encore debout, devant tous les laboureurs, j'eus rendu compte de ma dernière suée, mon vénérable père, sans autre observation, me dit seulement ceci : Maintenant, mon beau gars, moi, j'ai fait mon devoir. Tu en sais beaucoup plus que ce qu'on m'en a appris... C'est à toi de choisir la voie qui te convient : je te laisse libre. — Grand merci ! répondis-je. Et là même — à cette heure j'avais mes vingt-et-un ans — le pied sur le seuil du Mas paternel, les yeux vers les Alpilles, en moi et de moi-même, je pris la résolution de relever, de raviver en Provence le sentiment

de race, que je voyais s'annihiler sous l'éducation fausse et anti-naturelle de toutes les écoles ; secondement, de provoquer cette résurrection par la restauration de la langue naturelle et historique du pays, à laquelle toutes les écoles font une guère à mort ; troisièmement, de rendre la vogue au provençal, par l'influx et la flamme de la divine poésie. » — Il y a dans ce morceau de la ferveur, et comme un accent mystique. La mission qu'il assumait ainsi, la vocation qui se dessinait à ses yeux, dans la splendeur douce d'un crépuscule estival, prenait un caractère religieux. C'était comme un sacerdoce. Le poète se sentait devenir un être sacré. Autour de lui, ont eut dès lors le respect de sa fonction auguste. « Pauvre père ! dit encore Mistral, quelquefois, quand le travail était pressant, qu'il fallait donner aide, soit pour rentrer les foins, soit pour dériver l'eau de notre puits à roue, il criait dehors : où est Frédéric ? — Bien qu'à ce moment-là je fusse allongé sous un saule, paressant à la recherche de quelque rime en fuite, ma pauvre mère répondait : « il écrit ». Et aussitôt la voix rude du brave homme s'apaisait en disant : « ne le dérange pas ». Car pour lui, qui n'avait lu que l'Ecriture Sainte et *Don Quichotte* en sa jeunesse, écrire était vraiment un office religieux. »

Or, le programme si noble qu'il s'était fixé, Mistral l'a exécuté avec une fidélité absolue. Il n'y a

pas de vie qui présente une plus admirable unité que la sienne. Dominé par son idéal, il l'a réalisé dans une grande mesure. C'est par la parole, par la plume et par l'action, qu'il a travaillé à l'œuvre de restauration de sa Provence. Son propre effort en a suscité d'autres qui ont produit des résultats surprenants. C'était, en particulier, « par la flamme de la divine poésie » qu'il s'était proposé de reconstrùire le château de rêve où logerait l'âme de son pays. Et il s'est trouvé qu'il a créé des visions transcendantes et enrichi de magnifiques joyaux la littérature de l'humanité. *Mireille* est sa première œuvre, sa plus savoureuse aussi peut-être, sa plus populaire dans tous les cas, celle qui tient le plus au cœur du vieux maître et pour laquelle les gens de Provence ont le plus de tendresse. Mais voilà longtemps que ce poème est devenu en quelque sorte mondial. Paris l'a accueilli dès le berceau et lui a fait fête. Et depuis, la musique de Gounod et les arts plastiques ont répandu sa renommée par l'univers. Tous ne l'ont pas lu, mais tous connaissent au moins de nom ce chant épique qui va rejoindre sur les rayons des librairies les grandes odyssées. « Mireille, nom fortuné, qui porte en soi sa poésie ! », a dit Mistral, en rappellant avec émotion la genèse de ce premier-né de son amour. Qu'est-ce que Mireille ? L'histoire d'une provençale, fille d'un riche fermier, Maître Ramon, qui s'éprend d'amour pour Vincent, fils d'un

pauvre vannier, Maître Ambroise. « Elle était dans ses quinze ans, la gentille fermière... Côte bleue de Font-Vieille, et vous, collines baussenques, et vous, plaines de Crau, vous n'en avez plus vu d'aussi belle ! Le gai soleil l'avait éclose ; et frais, ingénu, son visage, à fleur de joues, avait deux fossettes. Et son regard était une rosée qui dissipait toute douleur... Des étoiles, moins doux est le rayon, et moins pur ; il lui brillait de noires tresses, qui tout le long formaient des boucles... Et folâtre, et sémillante, et sauvage quelque peu !... Ah ! dans un verre d'eau, en voyant cette grâce, toute à la fois vous l'eussiez bue ! » — C'est en entendant Vincent lui raconter, d'une « parole qui coule, abondante, comme une ondée subite sur un regain de mai », tout ce qu'il a vu, en errant çà et là pour raccommoder les paniers, de châteaux antiques, de lieux sauvages, de fêtes, de pardons, que l'enfant, « impressionnée au fond de l'âme », déclare à sa mère « qu'il parle merveilleusement, qu'elle passerait, à l'écouter, ses veillées et sa vie ! » Ensemble, ils vont cueillir, un jour, des feuilles de mûrier pour les vers à soie. Vincent dit à Mireille qu'il la trouve plus belle que sa sœur Vincenette. « Et qu'ai-je de plus, demande Mireille ? » Le vannier de répondre : « Comme l'eau de mer, Vincenette a les yeux bleus et limpides... Les vôtres sont noirs comme jais ; et quand sur moi ils étincellent, il me semble que je bois

une rasade de vin cuit... Vous êtes faite comme les fleurs de l'asphodèle ; et la main hâlée de l'Eté n'ose caresser votre front blanc. » Or, voilà que dans un creux de mûrier, les jouvenceaux découvrent un nid de mésanges bleues. Mireille éclate de rire. « Ecoute, dit-elle, ne l'as-tu jamais ouï dire ? Lorsqu'on trouve, à deux, un nid au faîte d'un mûrier, l'année ne passe pas qu'ensemble la sainte Eglise ne vous unisse. — Oui, réplique Vincent, mais il faut ajouter que cet espoir peut se fondre, si, avant d'être en cage, s'échappent les petits. » Mireille reçoit la gentille nichée, la couvre de caresses et de baisers ; mais les mésanges bleues s'envolent bientôt, hélas ! et c'est pourquoi son rêve d'amour pur ne se réalisera pas. La petite fermière mourra comme une sainte, et montera en paradis, sans avoir rempli le vœu de son printemps. L'idylle se continue pourtant, fraîche et riante d'abord. « Vincent, veux-tu le savoir ? je suis amoureuse de toi ! » Le fils du pauvre vannier reste interdit devant cette déclaration : « Oh ! ne dites plus des choses pareilles ! De moi à vous il y a un labyrinthe. Du mas des Micocoules, veus êtes, vous, la reine devant qui tout plie... Moi, je ne suis qu'un batteur de campagne ! » Il n'ose croire que celle qu'il adore le voudrait pour époux. « Je t'aime, ô jeune fille enchanteresse, au point que si tu disais : « Je veux une étoile ! » il n'est ni traversée de mer, ni bois, ni

torrent fou, il n'est ni bourreau, ni feu, ni fer qui m'arrêtât ! Au bout des pics, touchant le ciel, j'irais la prendre, et dimanche, tu l'aurais pendue à ton cou ! » — Et le poème, en douze chants, se déroule, à travers une série de scènes gracieuses, où toute la vie rustique, toutes les légendes, toutes les imaginations, toute l'histoire de Provence sont évoquées. C'est d'abord la vision des récoltes provençales, où une joyeuse réunion de jeunes filles détache des rameaux les cocons des vers à soie. Les dépouilleuses de cocons, pour passer le temps, font des châteaux en Provence, rappellent les ombres des reines du pays, la fière Laure, reine de Pamparigouste, Clémence, reine des Baux, — parlent de la cour d'amour. L'on demande à Nore, qui chante si bien, de chanter l'air de Magali, Magali qui se faisait pampre, oiseau qui vole, rayon qui brille, et qui tomba pourtant, amoureuse à son tour. Et la voilà qui commence l'aubade fameuse : « O Magali, ma tant aimée ! mets la tête à ta fenêtre ! Là-haut, le ciel est plein d'étoiles. Le vent est tombé, mais les étoiles pâliront en te voyant ». Puis, dans la saison des violettes, trois prétendants briguent la main de Mireille. Ils sont éconduits tour à tour : le riche berger Alarie, qui offre à la jeune fille une coupe de buis, qu'il a taillée et sculptée avec son couteau ; car il est vraiment artiste, et « seulement avec son couteau il fait des œuvres divines » ; — le gardien de cavales, Véran ;

Ourrias, le toucheur de taureaux. Il est trop tard ; le cœur de Mireille ne s'appartient plus. Comme, dans la *Légende des Siècles*, il y a un duel formidable entre Roland et Olivier, au sujet de la belle Aude, Ourrias et Vincent, les deux rivaux, combattent à mort dans la Crau déserte. Vincent triomphe, mais le toucheur malheureux, pris de rage, le perce d'un coup de trident. Des porchers recueillent Vincent, et l'apportent tout sanglant au mas des Micocoules. Mireille fond en larmes en le voyant ainsi. De suite elle cherche à le ranimer avec de l'agriotat, elle panse sa blessure, pendant que d'autres courent à l'Alpille chercher les herbes salutaires. Comme son mal est dangereux, l'on décide de conduire Vincent à la grotte des Fées, sise au Val de l'Enfer. Et c'est ici, entremêlées aux traditions merveilleuses qui s'attachent à cet endroit, des descriptions de nature, qui ont quelque chose de dantesque. Aussi bien, le grand Florentin avait-il séjourné à Arles, et visité le Val d'Enfer, dont la physionomie tourmentée lui avait fourni des décors pour son *Inferno*. Au chant septième, les amours de Vincent et de Mireille se dévoilent à leurs familles. Et comme le maître vannier traite d'impossible chimère l'aspiration de son fils à la main de la fille d'un maître-fermier, Ramon et sa femme s'indignent à la pensée que leur Mireille épouserait un « gueux couchant aux meules ! » « Garde ton chien, je garde mon cygne » dit, furieux,

Ramon à Maître Ambroise qui est venu lui exposer la demande de Vincent. Mireille, alors, de désespoir, s'enfuit, la nuit, de la maison paternelle, en toilette d'arlésienne, et s'en va au tombeau des Saintes-Maries, supplier ces patronnes de la Provence de fléchir ses parents. « C'était l'heure où les constellations aux nautoniers font beau signe. Le temps était serein et calme et resplendissant d'étoiles. Comme un éclair à ras des claies, Mireille passe. Les beaux et grands chiens, blancs comme des lis, la reconnaissent et ne bougent pas de leur repos. Elle file comme un esprit. Ses pieds ne touchent pas le sol ». Toute sa famille part à sa poursuite. Mireille passe le Rhône dans la nacelle d'Andreloun, et continue sa course à travers la Camargue. Sur les bords de l'étang de Vaccarès, elle est frappée d'un coup de soleil. Rappelée à la vie, elle se traîne jusqu'à l'église des Saintes-Maries : « O Saintes-Maries, s'écrie la pèlerine d'amour, qui pouvez en fleurs changer nos larmes, je suis une jouvencelle qui aime un jouvenceau... De loin je suis venue chercher ici la paix. Ni crau, ni landes, ni mère émue, qui arrête mes pas ! Et du soleil, qui darde ses clous et ses épines, je sens les rayonnances qui poignent mon cerveau. Mais vous pouvez me croire, donnez-moi Vincent ; et gais et souriants, nous viendrons vous revoir tous deux ensemble. » La prière est à peine finie qu'elle a une extase : elle

voit descendre du ciel, blanches dans l'air limpide, les trois Maries lumineuses. Et celles-ci parlent à Mireille de la vanité du bonheur de ce monde, de la nécessité et du mérite de la souffrance, lui donnent une leçon de divin mysticisme. Elles en profitent pour faire toute l'histoire légendaire de l'évangélisation de la Provence. Puis « elles s'envolent ; leurs paroles s'éteignent peu à peu, de nuée d'or en nuée d'or, pareilles à un écho de cantique, à une musique éloignée, qui s'en serait allée avec la brise ». Pour elle, « il semble qu'elle dort et qu'elle rêve agenouillée, et qu'un étrange rayonnement de soleil couronne son front de nouvelles beautés ». Ses parents sont cependant accourus, mais pour la voir mourir. Elle tombe ; son pèlerinage va finir dans une sorte d'apothéose surnaturelle ; au lieu des roses, vite fanées, de l'amour humain qu'elle était venue chercher ici, le ciel va couronner son front de lys immarcescibles. Vincent, le cher Vincent arrive à son tour. « Mon bel ami, d'où viens-tu ? lui dit Mireille. Heureuses, heureuses les âmes que la chair sur terre ne retient plus. » Puis, une dernière vision : la nacelle des saintes-Maries qui s'avance vers la mer, dans les profondeurs de l'air bleu. « Les voici, les voici venir dans leurs robes de lin ! Ma mère, donnez-moi ma parure blanche. Non, je ne meurs pas ! D'un pied léger, je monte déjà sur la nacelle. Adieu ! Déjà nous gagnons le large, sur la mer ! La mer, belle

plaine agitée, est l'avenue du Paradis. Ah ! comme l'eau nous dodeline !... Parmi tant d'astres là-haut suspendus j'en trouverai bien un où deux cœurs amis puissent s'aimer librement !... Saintes, est-ce un orgue, au loin, qui chante ? Et l'agonisante soupira, et renversa le front, comme pour s'endormir... » L'âme de Mireille est partie pour le ciel, pour l'éternelle patrie des mésanges bleues, que sa main virginale avait laissé s'envoler...

Voilà un précis de ce merveilleux poème qui eût suffi à immortaliser le nom de Mistral. La conception en est simple et grandiose. Les images du passé y sont serties dans un cadre agreste, autour duquel, comme autour de la coupe de buis ciselée par le berger Alarie, s'épanouit « un ciste bien fleuri » ; et les figures sont également « bien vivantes dans cet ouvrage » d'un pâtre de génie. L'on a parlé, et je crois que c'est Anatole France, de « goût antique » à propos des poésies de Mistral, et l'épithète d'homérique s'attache à sa gloire. Je dirai même que leur saveur idyllique fait penser à la Bible. Mireille, en particulier, semble venu de l'Orient ; il offre avec nos pastorales des traits frappants. Tel chant, par exemple le VIIIe, semble un écho de la genèse, dans l'épisode d'Agar et d'Ismaël au désert. Il n'y a cependant pas d'imitation : entre Mistral et nos poètes sacrés, l'affinité est naturelle. Il est le repré-

sentant attardé de la poésie primitive du monde. Et, quand on songe qu'il lui a fallu se créer sa langue, qu'avant lui le provençal n'était plus qu'un patois, qu'il en a ramassé les débris et lui a refait une existence homogène et indépendante, notre admiration pour lui redouble. Grâce à son énergie et à son labeur, la langue provençale a retrouvé la vie. Et les poèmes que nous devons à ce maître, déjà beaux dans une transposition, prennent tout leur charme dans le parler, sonore et magnifique, dans lequel ils furent patiemment forgés, — ce parler du Midi, frère de celui de Dante et de Pétrarque.

Je me rappelle avoir vu dans l'atelier d'un sculpteur célèbre — Pierre Feitu — une symbolisation en marbre du mythe dramatique de Sisyphe. Le géant, à l'ossature et à la musculature puissantes, soulève son rocher qui éternellement retombe. Son effort est vain mais superbe, et nous arrache des cris d'enthousiasme.

Cette conception figure peut-être le rôle accompli par le restaurateur de l'âme provençale. C'est tout un monde qu'il a pris sur ses épaules gigantesques, et qu'il a voulu arracher à la mort et à l'oubli. Quel sera le résultat définitif de sa colossale entreprise ? La Provence résistera-t-elle longtemps, après lui, aux forces qui l'enserrent depuis des siècles, et qui préparent sa dissolution ? Sa résurrection n'aura-t-elle pas été factice et temporaire ?

Quoi qu'il en soit de l'avenir qui l'attend, la littérature de l'humanité aura, grâce à ce mouvement patriotique, acquis des poèmes immortels, et Frédéric Mistral restera, jusqu'aux âges les plus lointains, un demi-dieu.

Poètes français contemporains

POÈTES FRANÇAIS CONTEMPORAINS

—

Il est devenu un lieu commun de dire que le caractère de la civilisation actuelle est, par-dessus tout, matériel, que notre âge se distingue par des inventions utiles dont l'effet est d'améliorer le côté pratique de l'existence. Je me garderai bien de nier que les merveilleuses découvertes, dans l'ordre des sciences physiques, que nous devons à notre siècle, ne soient à l'honneur du génie humain. L'essor que ces sciences ont pris a produit des résultats étonnants. Et qui sait ce que l'avenir nous réserve dans ce domaine ? Pourtant, si portée qu'elle soit vers les choses de la mécanique et de l'électricité, notre époque est loin d'être stérile en poètes. A côté, ou plutôt au-dessus de ces esprits positifs qui appliquent toutes leurs puissances à scruter les mystères de la nature et, pour employer le mot de Victor Hugo, « à sculpter le réel », il y a des êtres divins qui s'évadent dans le rêve et qui « sculptent l'idéal ». Ces derniers sont plus nombreux que vous ne pensez peut-être. Il y a quelques années, François Coppée, dans une étude sur ses jeunes confrères, répétait la parole célèbre : « Ils sont trop. » Loin de diminuer, les disciples

des Muses n'ont fait que grossir depuis leur légion. C'est en 1909, je crois, que les candidats aux couronnes Académiques envoyèrent aux Immortels une multitude de volumes de vers, parmi lesquels il y en avait deux cents qui sortaient de chez un seul éditeur, Alphonse Lemerre, du passage Choiseul. Et ces deux cents volumes, qui ne formaient donc qu'une petite partie de la production poétique de cette année-là, étaient loin d'être sans mérite. Lemerre se montre trop difficile sur le choix des manuscrits, et tient trop à conserver la haute renommée de sa maison, pour accueillir et publier des œuvres dont la valeur n'éclate pas.

Fait remarquable, et qui donne beaucoup à penser : la poésie française, de nos jours, ne se limite pas aux frontières de la France. Qui donc a dit que le génie français était éminemment expansif et sympathique ? Et je vous rappellerai, à ce propos, ces vers d'un poète que nous étudierons tout-à-l'heure :

> Je tiens de ma patrie un cœur qui la déborde,
> Et plus je suis français, plus je me sens humain.

C'est surtout par le nombre de poètes français qu'elle a suscités à l'étranger, que l'on peut affirmer de l'âme française qu'elle est largement humaine et civilisatrice. De Belgique, de la Suisse Romande, de Roumanie, de Grèce, de notre Canada, sont sortis des poètes qui ont pris rang parmi les poètes fran-

çais, et dont les inspirations rentrent dans le patrimoine littéraire de la France. Il en est même venu des Etats-Unis. La Virginie et l'Arkansas ont produit deux poètes qui, pour n'avoir pas une goutte de sang latin dans leurs veines, se sont si bien assimilé nos vocables et notre mentalité, que leurs œuvres sont parmi les plus en vue de la jeune école française. L'on a dit de Francis Viélé-Griffin qu'il était venu faire à Paris sa petite guerre de l'indépendance en matière poétique. Et cela montre bien qu'il n'a pas fait que suivre le mouvement, mais qu'il se sentait assez sûr de lui pour inventer des rythmes nouveaux, et contribuer sa part à l'évolution nécessaire de l'art antique. Quant à Stuart-Merrill, il connaît si parfaitement les ressources de notre langue et les richesses de notre vocabulaire, que même un lettré ne peut guère le lire qu'en s'aidant d'un lexique. Il affecte, en effet, d'employer les termes rares, archaïques, les mots désuets. Et ceci est pour vous indiquer à quel point le génie français est pénétrable, puisqu'un poète étranger a pu lui arracher ses secrets les plus intimes, que seuls les initiés par nature sembleraient devoir posséder. Nous sommes trop près de la poésie contemporaine pour en bien juger. Il serait difficile de déterminer exactement ce que la postérité gardera de toute cette floraison. Nous manquons du recul nécessaire pour opérer une sélection définitive parmi les poèmes de l'heure présente,

et pour dire quels sont ceux qui possèdent suffisamment d'éléments éternels pour durer. Mais, en présence de la gerbe magnifique qu'ils composent, et dont les couleurs et les parfums charment nos sens, il est permis d'affirmer, à la gloire de notre temps, que s'il est épris de commerce et d'industrie, il sait aussi courir après « l'oiseau bleu ».

* * *

Par quel poète commencerons-nous notre étude ? Nous n'avons vraiment que l'embarras du choix. *Sully-Prudhomme* est tout-à-fait digne d'ouvrir la marche, de guider le chœur des modernes fils d'Apollon. Voici un poète de pensée, d'analyse psychologique fine et profonde. L'on a dit de l'auteur des *Odes funambulesques*, Théodore de Banville, qu'il a eu plusieurs idées dans sa vie, dont la plus tenace et la plus persistante a été de ne mettre aucune idée dans ses vers. Sully-Prudhomme, au contraire, a versé le plus possible d'idées dans ses poèmes. Je ne parle pas seulement de ses vastes conceptions, comme *le Zénith*, *la Justice*, *le Bonheur*. Ce sont là d'admirables thèses, de solide substance, et où son génie philosophique déploie tout son vol. Car cet homme a réalisé pleinement ce qu'André Chénier avait essayé dans son *Hermès :* il a plié la science à la poésie, sans que ni l'une ni l'autre ait souffert de

cette alliance, opérée pour la première fois peut-être dans notre langue. Et son œuvre offre une synthèse logique revêtue d'une forme divine. Mais même ses poèmes minuscules renferment toujours une pensée forte ou délicate, ou l'analyse aiguë, pénétrante, d'un sentiment absolument subtil. Voici, par exemple, une preuve qu'il apporte, nouvelle autant qu'expressive, de l'existence, et de l'immatérialité de l'âme humaine :

Partout scintillent les couleurs,
Mais d'où vient cette force en elles ?
Il existe un bleu dont je meurs,
Parce qu'il est dans les prunelles.

Tous les corps offrent des contours,
Mais d'où vient la forme qui touche ?
Comment fais-tu les grands amours,
Petite ligne de la bouche ?

Comme tous les poètes, Sully-Prudhomme s'est beaucoup promené dans les astres. Notons toutefois que ses courses les plus éthérées ont toujours pour frein ou pour cadre une donnée scientifique, que, derrière ses fictions, les images qu'il entrevoit, les rapports secrets qu'il découvre, il y a une certitude positive. Ainsi, dans *La Voie lactée :*

Aux étoiles j'ai dit un soir :
« Vous ne paraissez pas heureuses ;
Vos lueurs, dans l'infini noir,
Ont des tendresses douloureuses ;

Etes-vous toujours en prière ?
Etes-vous des astres blessés ?
Car ce sont des pleurs de lumière,
Non des rayons, que vous versez.

Vous, les étoiles, les aïeules
Des créatures et des dieux,
Vous avez des pleurs dans les yeux . . . »
Elles m'ont dit : « Nous sommes seules. . .

Chacune de nous est très loin
Des sœurs dont tu la crois voisine ;
Sa clarté caressante et fine
Dans sa patrie est sans témoin ;

Et l'intime ardeur de ses flammes
Expire aux cieux indifférents. »
Je leur ai dit : « Je vous comprends !
Car vous ressemblez à des âmes :

Ainsi que vous, chacune luit
Loin des sœurs qui semblent près d'elle,
Et la solitaire immortelle
Brûle en silence dans la nuit. »

Vraiment, plus on creuse ces petits poèmes de l'auteur des *Solitudes* et des *Vaines Tendresses*, plus on est frappé de la belle et ferme qualité de leur essence.

* * *

Paul Verlaine a été incontestablement un maître de la poésie contemporaine. Il avait commencé par être parnassien pur et, comme il disait, « par ciseler

les mots comme des coupes ». Mais il ne tarda pas à se libérer des entraves de cette école hautaine. Et c'est quand il eut lâché la bride à tous ses instincts que la poésie sortit aussi de son cœur en flots palpitants. La vie de ce poète a été coupable et malheureuse, et ce n'est pas sans raison qu'on la rapproche de celle de François Villon. Pourtant, et il y a ici un mystère que personne n'élucidera, il faut bien pardonner à celui qui, par un anagramme de son nom, aimait à s'appeler *Pauvre Lélian*, toutes ses faiblesses, puisque nous leur devons des inspirations, généralement si touchantes et si extraordinairement humaines. Quand il eut trouvé sa voie — et c'est là une expression qui semble paradoxale, à propos d'un poète qui a mené la vie la plus débraillée et la plus irrégulière que l'on puisse imaginer — Verlaine formula son art poétique, où il voulait « de la musique avant toute chose, et, « pas la couleur, rien que la nuance »,

> Car la Muse seule fiance
> Le Rêve au Rêve et la flûte au cor...

et fit entendre jusqu'à la fin les accents les plus personnels. Sa poésie est sincère et nous livre son cœur par lambeaux. Tout n'y est pas d'un égal mérite, mais certaines de ces vibrations se prolongent en échos infinis. Voulez-vous entendre cet air de *Mandoline* plaintive ?

La lune blanche
Luit dans les bois ;
De chaque branche
Part une voix
Sous la ramée . . .
O bien-aimée !

L'étang reflète,
Profond miroir,
La silhouette
Du saule noir
Où le vent pleure . . .
Rêvons : c'est l'heure.

Un vaste et tendre
Apaisement
Semble descendre
Du firmament
Que l'astre irise . . .
C'est l'heure exquise.

Il y a, de Verlaine, une *Chanson d'automne*, qu'il avait composée avant que ses malheurs aient commencé, et dans laquelle les critiques voient du procédé, du métier, plutôt que l'expression d'un réel état d'âme. Qui sait s'il n'y faut pas trouver l'intuition de la destinée misérable qui l'attendait et si le poète n'a pas rendu ici, à l'avance, ce qu'il ressentirait quand il se serait abandonné au sort méchant ? En tout cas, cette pièce, par sa facture, est annonciatrice de la poétique qu'il devait formuler :

Les sanglots longs
Des violons
De l'automne,
Bercent mon cœur
D'une langueur
Monotone.

Tout suffocant
Et blême, quand
Sonne l'heure,
Je me souviens
Des jours anciens,
Et je pleure ;

Et je m'en vais
Au vent mauvais
Qui m'emporte
De çà, de là,
Pareil à la
Feuille morte.

Non seulement Verlaine a créé, pour sa part, des rythmes d'une nouveauté imprévue et charmante, mais son *Art Poétique* a en quelque sorte régénéré la prosodie et continue d'exerçer une influence heureuse sur nos contemporains. Grâce à lui, nos peètes ont fait produire aux mots des effets d'une subtile et rare musicalité, auparavant inconnus. L'impression des choses n'avait jamais été rendue en des termes moins chargés de matière et plus directement voisins de la secousse nerveuse. Et c'est à « pauvre Lélian » que revient le mérite de cette trouvaille.

***

Edmond Rostand n'est pas seulement dramaturge célèbre, il est grand poète. Et *Chantecler* est précisément son meilleur poème ; c'est moins un drame qu'un poème. Et c'est pourquoi la représentation en est si difficile. Dans ses œuvres antérieures, il s'était surtout montré dramaturge ; ici c'est le lyrique qui l'emporte. Tant pis pour le théâtre, et tant mieux pour l'art pur. Rostand est complexe. Pour expliquer le côté chevaleresque de sa nature, et qui paraît assez dans ses conceptions, il se réclame de sang espagnol : « Ma grand'mère était de Cadix », dit-il dans *Les Musardises*. Quant à l'esprit de blague qui émaille son œuvre, et notamment *Chantecler* — car le Merle dans ce drame n'est qu'un gavroche infiniment spirituel — son origine marseillaise, presque gasconne, en donne la raison. D'où qu'il vienne, son lyrisme est supérieur et d'une qualité qui rappelle beaucoup celui de la génération de 1830, ce qui fait que l'on appelle volontiers Rostand le dernier des romantiques. Et ce lyrisme n'a jamais mieux éclaté que tout au long de ce noble drame de *Chantecler* qui est un rêve beau et douloureux, un rêve qui se heurte à la réalité sans s'y briser toutefois. Je n'en veux pour preuve que ces strophes empruntées à l'*Hymne au Soleil* :

Toi qui sèches les pleurs des moindres graminées,
Qui fais d'une fleur morte un vivant papillon,
Lorsqu'on voit, s'effeuillant comme des destinées,
Trembler au vent des Pyrénées,
Les amandiers du Roussillon.

Tu fais tourner les tournesols du presbytère,
Luire le frère d'or que j'ai sur le clocher,
Et quand par les tilleuls tu viens avec mystère,
Tu fais bouger des ronds par terre,
Si beaux, qu'on n'ose plus marcher.

* * *

Francis Jammes est un étrange et déconcertant poète. Et c'est à signifier qu'il n'a jamais voulu, sauf rarement, et comme sans y penser, couler ses rêves exquis, ses paysages si frais, ses idylles naïves, dans le moule traditionnel de la prosodie. Il ne s'est même pas soumis, si ce n'est par accident, à l'art poétique moderne, où les licences les plus larges sont pourtant concédées. Car il semble bien que l'inscription que Rabelais a mise à l'entrée de sa fameuse abbaye de Thélème pourrait figurer au fronton de notre Temple des Muses : « Fais ce que veux ». Et pourtant, les libertés que les poètes de nos jours ont prises avec les lois de la versification ne suffisaient pas à Francis Jammes, qui, lui, a enfreint toutes les règles, même les plus souples et les plus indulgentes, au point qu'il est tout près d'être un poète en prose. Rien ne se rapproche plus de la

forme ordinaire du langage que la plupart de ses poèmes réunis sous les titres suivants : *De l'Angelus de l'aube à l'Angelus du soir, le Deuil des Primevères.* Voici un exemple de sa manière, pris au hasard :

Ce pays a la fraîcheur molle des bords des eaux.
Les chemins s'enfoncent obscurément, noirs de mousses,
Vers des épaisseurs bleues pleines d'ombre d'amour.

Pareille forme est troublante. L'on aimerait savoir à quoi l'on a affaire. Cette chose, qui n'est plus de la simple prose, et qui n'est pas encore des vers, rend perplexe. Pourquoi Francis Jammes ne se décide-t-il carrément pour l'une ou pour l'autre ? Et puisqu'il est vraiment poète, que ne se plie-t-il au mode d'expression habituel chez les disciples des Muses ? Oh ! il sait, quand il lui plaît, très bien tourner le vers ; l'on en relève dans son œuvre de frappés. Par exemple ceux-ci, auxquels il ne manque guère que la rime pour être parfaits :

Je n'espère plus rien, mon Dieu, je me résigne.
Je sens la nuit sur moi comme elle est sur les champs,
Quand le soleil s'éteint, le soir, comme une lampe.
Je ne vois plus en moi. Je suis comme le soir
Qui fait qu'on ne voit plus les glaneuses d'azur...

Les jolies choses éparses en ses livres eussent gagné à être encloses dans les rythmes consacrés.

Sa dernière œuvre, *Clairières dans le ciel*, marque un progrès réel de sa pensée. La lyre du poète est devenue religieuse. Il ne lui reste plus que d'obéir aux lois de l'harmonie...

***

Voici, par contre, l'un des plus accomplis musiciens que nous ayons. C'est *Albert Samain*, mort beaucoup trop jeune, mais en laissant des poèmes définitifs. *Au jardin de l'Infante*, *Le Chariot d'or*, *Aux flancs du Vase*, sont des œuvres de grand art. Samain a adopté la poétique de Verlaine, et avec un bonheur dont vous pourrez juger par cet *Accompagnement* :

Comme de longs cheveux peignés au vent du soir,
L'odeur des nuits d'été parfume le lac noir.
Le grand lac parfumé brille comme un miroir.
La rame tombe et se relève,
Ma barque glisse dans le rêve,
Ma barque glisse dans le ciel,
Sur le lac immatériel...

Là-bas, la lune écoute, accoudée au coteau,
Le silence qu'exhale en glissant le bateau...
Trois grands lis frais-coupés meurent sur mon manteau.

Il est légitime de regretter que Albert Samain n'ait pu accomplir toute sa tâche. Mais ceux qui meurent jeunes ne sont-ils pas aimés des dieux ?

Et d'ailleurs, son œuvre a tous les caractères qui assurent la pérennité. Dans *Le Deuil des Primevères*, Francis Jammes a consacré une pièce à son ami Samain, de laquelle nous détachons la strophe suivante qui est très juste comme pensée, et où — chose rare chez Jammes ! — la cadence et les règles normales du vers sont à peu près respectées :

Je ne regrette pas ta mort. Ta vie est là.
Comme la voix du vent qui berce les lilas
Ne meurt point, mais revient après bien des années
Dans les mêmes lilas qu'on avait cru fanés,
Tes chants, mon cher Samain, reviendront pour bercer
Les enfants que déjà mûrissent nos pensées...

***

Un peu comme Leconte de Lisle, *Auguste Angellier*, que nous avons perdu il n'y a pas longtemps, a vécu parmi les âges morts. Les trois volumes intitulés : *Dans la Lumière antique*, évoquent certains aspects de la civilisation grecque surtout. Les personnages se meuvent dans un décor reconstitué avec une habileté qui donne l'illusion du passé et font entendre les maximes de la sagesse hellénique. Avec son livre de sonnets : *A l'Amie perdue*, Angellier revient parmi nous pour chanter un rêve d'amour qui a sombré dans le deuil. Cet homme, dont nous croyions que la pensée hautaine habitait uniquement

les époques disparues, et tressaillait aux seuls souvenirs du monde antique, a montré qu'il était bien de notre temps ou plutôt de tous les temps, par sa facilité à accueillir les joies courtes de la vie, et son frémissement devant la douleur. Ce poète n'est jamais sorti de l'alexandrin, qu'il martèle il est vrai avec un art consommé, mais dont la continuité finit par donner à l'ensemble de ses poèmes un cachet de monotonie. Voici la note bien humaine, par laquelle se termine le volume où il a retracé les divers épisodes d'une idylle qui s'est dénouée dans les larmes :

Ah ! chers instants du cœur conservés dans ces vers,
Vous que j'ai recueillies, ô corolles séchées,
Parce que vous gardez le parfum des bois verts
Où vous avez poussé sous les branches penchées ;

Vous êtes quelques fleurs au hasard détachées
Parmi des sentiments infinis et divers,
Un rameau retiré des profondes jonchées
De mes délices morts, de mes chagrins soufferts ;

Vous êtes au bonheur dont mon âme fut ivre
Ce qu'est un bouton d'or emporté dans un livre
Aux prés où le printemps répand sa floraison . . .

* * *

Parmi les poètes étrangers qui se sont approprié l'âme et l'idiome de la France, au point que leurs

œuvres ne se distinguent pas, ou à peine, de celles des poètes français proprement dits, Madame la comtesse Mathieu de Noailles tient une place d'honneur. M. René Doumic a dit de cette roumaine qu'elle était « artiste jusqu'au bout des ongles ». Ses poèmes, *Les Eblouissements*, *Le Cœur innombrable*, débordent de la joie de vivre, et chantent, sur un mode qui rappelle le plus beau temps du paganisme, la nature et l'amour. Ne cherchons pas ici les fortes pensées ; elles y sont plutôt rares. Mais il y a surabondance d'exaltation et comme une ivresse devant la bonté des choses, les délices des saisons dans cette Ile de France devenue pour l'auteur une seconde patrie. Pourtant, Madame de Noailles vieillit comme tout le monde ; son enthousiasme, son délire de tout simplement se sentir vivre, s'atténue, se voile de mélancolie, en voyant fuir les années. Son livre, *L'Ombre des jours*, renferme des accents plus pénétrants que les autres, parce que le néant de l'existence s'y reflète ; l'on est agréablement surpris de voir cette bacchante devenue enfin plus sérieuse et même un peu triste, en présence de l'écoulement de tout. La tristesse l'a presque ramenée à la vérité, en mettant dans son âme la nostalgie du divin. Dans ses toutes dernières œuvres, Madame de Noailles regarde enfin vers Dieu, dont elle n'avait pas paru jusque-là soupçonner l'existence, et selon sa propre expression, « elle lui tend la main ». La vie ne suffit

plus comme autrefois à remplir son cœur désabusé ; elle cherche plus haut une consolation. Et comme elle est très expansive, elle nous dira sans doute, en de fort beaux vers, ce qu'elle aura entrevu dans cette orientation nouvelle de sa pensée et de ses aspirations. Je ne vous citerai qu'un vers de Madame de Noailles, et qui vous montrera jusqu'où elle peut atteindre. Parlant du tombeau de l'Empereur aux Invalides, elle termine sa description par un alexandrin qui est loin d'être banal :

Au fond du puits de gloire où dort Napoléon.

***

Madame *Hélène Vacaresco*, roumaine également, a un talent qui me semble plus souple et plus nuancé que celui de Madame de Noailles. Pour faire moins de bruit dans le monde des lettres, je pense qu'elle occupe une situation plus sérieuse. Voici, de cette femme-poète, une inspiration à laquelle je trouve une allure majestueuse. C'est intitulé : *Coucher de soleil* :

Quelqu'un est en prière au fond du ciel, ce soir.
Le soleil fuit avec un si long nonchaloir.
Son auréole d'or si mollement incline
Vers les bois frémissants la lueur opaline
De l'horizon où tremble une poussière en feu.
Ce n'est pas un départ, ce n'est pas un adieu,

C'est une halte exquise au penchant de la route.
Quelqu'un est en prière au fond du ciel, sans doute.
Quelque grande pensée est là, contre le bord
De l'abîme où la nuit prend le jour, et l'endort...

* * *

Comme dans les tableaux de Rubens, la grasse vie flamande s'étale dans beaucoup des poèmes de *Emile Verhaeren.* Et je vous assure que lorsqu'il chante le côté rustique de son pays, ce poète appelle un peu trop les choses par leur nom. La crudité de ses expressions offense nos oreilles plus délicates ; nos yeux sont blessés par les couleurs violentes dont il charge ses tableaux. Mais les cloîtres et les moines ont aussi fourni à son pinceau des demi-teintes reposantes :

Sur le couvent qui dort, une paix d'ombre blanche
Plane mystiquement, et, par les loins moelleux,
Des brouillards de duvet et des vols nébuleux
Egrènent en flocons leur neigeuse avalanche...

Et encore :

Il est des moines si doux, avec des traits si calmes,
Qu'on ornerait leurs mains de roses et de palmes...

D'une façon générale, c'est moins la grâce que la robustesse et l'opulence des formes qui distingue Emile Verhaeren, dont le génie est aussi peu latin

que possible. Dans une espèce de légende des siècles en raccourci, qu'il a tentée et qui a nom *Les Rythmes souverains*, on voit qu'il a été attiré surtout par les faits énormes et les figures gigantesques de l'histoire. Son imagination se plaît aux choses de puissance, Et ses vers ont l'air d'avoir été martelés sur l'enclume.

* * *

Un autre flamand, *Charles Van Lerberghe*, nous a laissé, entr'autres poèmes, *La Chanson d'Eve*. C'est une dramatisation du grand fait biblique par lequel s'ouvre le Livre Eternel. La simple vérité n'a pas suffi au poète ; il y mêle la légende et surtout la mythologie. *La Chanson d'Eve*, de Van Lerberghe n'est de nature à nous faire oublier ni le récit de la Bible, ni le *Paradis perdu*, de Milton.

* * *

Passons de suite à *Jean Moréas* :

Moi, que la noble Athène a nourri

dit-il, dans *Le Pèlerin passionné*. C'était, en effet, un pur grec et qui, de son vrai nom, s'appelait *Papadiamantopoulos*, ce qui est un vocable d'une respectable longueur. Cet hellène se déclarait

L'élu des Nymphes de la Seine,
Et, par le rite que je sais,
Sur de nouvelles fleurs les abeilles de Grèce
Butineront un miel français.

Et Jean Moréas est devenu, par vocation spéciale, un grand poète de France. Ce n'est pas qu'il soit toujours clair. Il composait ses poèmes de nuit, à la belle étoile, quand il y a des étoiles sous le ciel de Paris, ou à la lueur falote des réverbères, et il s'en allait, scandant ses strophes, les rythmant sur son pas magistral. Car il faisait école, il était suivi de disciples qui voyaient en lui l'un des chefs du symbolisme. Si ce n'est donc parce qu'il a puisé ses inspirations dans les nocturnes, du moins parce qu'il était l'une des fortes têtes du symbolisme, et que les symbolistes chargent de voiles leurs conceptions, Moréas affecte souvent d'être obscur. Et ce n'est pas une petite affaire que de deviner le sens de ses énigmes. Mais il est toujours très fin. Et c'est quand il lui arrive d'être simple et tout ainsi que nous le goûtons le mieux :

La feuille des forêts
Qui tourne dans la bise
Là-bas, par les guérets,
La feuille des forêts
Qui tourne dans la bise,
Va-t-elle revenir
Verdir — la même tige ?

L'eau claire des ruisseaux
Qui passe claire et vive
A l'ombre des berceaux,
L'eau claire des ruisseaux
Qui passe claire et vive,
Va-t-elle retourner
Baigner — la même rive ?

Poétiquement parlant, la vie de Jean Moréas a été une ascension. Il n'a cessé de monter vers les plus hauts sommets de l'art, qu'il a atteints avec sa dernière œuvre, *Les Stances*, où toute sa philosophie de l'existence est formulée en vers superbes :

Ne dites pas : la vie est un joyeux festin ;
Ou c'est d'un esprit sot ou c'est d'une âme basse.
Surtout ne dites point : elle est malheur sans fin ;
C'est d'un mauvais courage et qui trop tôt se lasse.

Riez comme au printemps s'agitent les rameaux,
Pleurez comme la bise ou le flot sur la grève,
Goûtez tous les plaisirs et souffrez tous les maux ;
Et dites : c'est beaucoup et c'est l'ombre d'un rêve.

Et *Les Stances* se déroulent en une suite d'élégies largement humaines, où les grandes pensées se drapent dans un manteau royal.

* * *

La Suisse Romande a enrichi de belles œuvres l'écrin de la poésie française. Il suffit de lire *Charles*

Fuster et *Henry Spiess*, entr'autres, pour se convaincre que la flamme de l'inspiration n'est pas éteinte au pays de Jean-Jacques Rousseau. Je sais aussi un Gènevois qui, par une modestie excessive, et peut-être aussi à cause de sa situation officielle, ne se décide pas à publier ses poèmes. *Henri Martin* est dans la diplomatie — étant premier secrétaire de la Légation Helvétique, à Washington [1] — et les diplomates vivent dans une grande réserve, ils s'enveloppent de mystère. Ce poète a des inspirations vraiment exquises. Je les ai lues en manuscrit. J'en ai admiré l'abondance de sentiment et la fluidité de forme. Je vous en citerai une, qui n'est pas la moins belle de ce recueil dont je souhaite qu'il ne reste pas plus longtemps inédit :

SUR UN « PASTEL » REPRÉSENTANT UNE TÊTE DE FEMME AUX YEUX MI-CLOS :

Je sens les écharpes du Rêve
Envelopper mon front pâli
Et les mains douces de l'Oubli
Bercer mes illusions brèves ;

1. Depuis que ces lignes ont été écrites, M. Henri Martin a été nommé, par le gouvernement de Berne, secrétaire de Légation de première classe et Consul Général de Suisse à Montréal. Nous croyons savoir que ses jolis poèmes seront bientôt publiés.

Le cortège noir de mes deuils
Lentement dans la nuit s'efface.
Je vois s'évanouir la trace
Des chagrins couchés sur le seuil
Du palais où mon âme pleure...
Mirage triste, espoir qui leurre...

* * *

Et nous voici au Canada. L'efflorescence poétique n'y a jamais été plus abondante qu'aujourd'hui. *Lemay*, *Poisson* et *Chapman* se rattachent à la première génération, dont les gloires les plus pures furent Crémazie et Fréchette. Poisson est surtout le chantre des intimités familiales. Il n'a peut-être pas le souffle assez fort pour se tenir à l'aise dans les grands sujets. Son sonnet sur *Cartier* se termine cependant sur deux vers magnifiques :

Jusqu'aux confins du temps, sans souci du naufrage,
Laisse voguer ta nef, ô grand navigateur !

C'est là une perspective à la Hérédia. Mais en général, ce dont il nous parle le mieux, c'est des choses du foyer ou du village. Chapman est bien inégal. S'il a des vers admirablement frappés, je crois que pas une pièce, dans son œuvre nombreuse, n'est belle d'un bout à l'autre. A ces noms, il nous faut ajouter celui de *Nérée Beauchemin*, duquel un critique parisien a dit qu'il était le plus parfait arti-

san de vers que le Canada eût produit. Notre vieille province de Québec a vu éclore, ces dernières années, toute une pléiade de poètes. *Paul Morin*, *Jean Charbonneau*, *Louis-Joseph Doucet*, *Albert Ferland*, *Blanche Lamontagne* tiennent la lyre et en tirent des accords ultra-modernes ou — ce qui, à mon sens, est préférable — simplement inspirés par leurs entours, la bonne terre canadienne, nos paysages, nos coutumes, nos mœurs religieuses et encore patriarcales.

* * *

Et pourquoi ne finirais-je pas cette étude, forcément incomplète, de nos poètes d'aujourd'hui, par ces quelques vers d'un Américain que la Muse française a adoptée comme son fils ? C'est une *Villanelle*, de *Stuart-Merrill* :

A l'heure où la rosée arrose les lilas,
Et l'aurore, en le lac, rosit les eaux moroses,
Quel désir de mourir émeut ton cœur si las ?

Pâle, et tes cheveux d'or épars en leurs longs lacs,
Quand tu veilles ainsi sur le sommeil des choses,
Quel désir de mourir émeut ton cœur si las ?

La musique n'est plus des lumineux galas,
Hélas ! et l'ombre afflue au seuil des salles closes,
A l'heure où la rosée arrose les lilas.

Le vent dans les roseaux résonne en mornes glas :
Iras-tu dire aux eaux moroses, si tu l'oses,
Quel désir de mourir émeut ton cœur si las ?

Mais le sais-tu toi-même, amante d'au-delàs,
Dont l'âme a réveillé l'âme des vieilles roses
A l'heure où la rosée arrose les lilas

Quel désir de mourir émeut ton cœur si las ?

Ah ! ce n'est pas à la Muse française que le poète américain adresse ce vers mélancolique :

Quel désir de mourir émeut ton cœur si las ?

car elle est plus vivante que jamais ; elle réveille partout des échos. Des pays les plus divers lui viennent des disciples qu'elle accueille comme ses enfants et qui rehaussent sa gloire.

En vérité, si notre âge fait la part très large à la science et à l'industrie, les amants de l'idéal s'y comptent aussi par centaines. Et c'est pourquoi nous honorons le présent, et nous sourions à l'avenir.

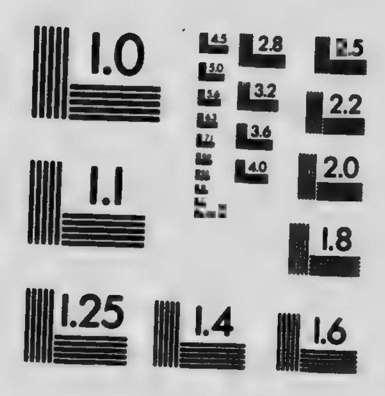
Les poètes meurent, mais la poésie est immortelle.

La Vierge et le Diamant



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





LA VIERGE ET LE DIAMANT

—

De toutes les choses matérielles, le diamant est sans doute la plus belle et la plus précieuse. Petit par ses dimensions, il semble cependant enfermer en son essence l'immensité de la lumière ; le ciel se réfléchit dans sa transparence ; et tout ce qu'il y a d'éclat, de feu et de couleur dans un rayon s'y absorbe, s'y transforme et s'y idéalise.

Or, ce plus parfait des joyaux a l'honneur de figurer dans la liturgie catholique. L'Eglise le mentionne dans l'Office de la Vierge : elle voit dans le diamant un symbole des qualités rares et augustes qui distinguent Marie, Mère de Dieu.

I

Et d'abord, rien de plus extraordinaire et de plus mystérieux que la formation du diamant dans le sein de la terre. La science humaine est loin de la comprendre et de l'expliquer, jusqu'à présent. L'on sait seulement qu'il est le produit d'une élaboration extrêmement lente et subtile. Sa substance est très simple : elle est faite d'un peu d'air combiné, cristal-

lisé selon des lois inconnues. A preuve, c'est que si on la soumet à l'action d'un feu intense, elle s'évanouit, et qu'il ne reste plus une seule parcelle de ce qui la composait. Comment la nature s'y prend pour faire ainsi d'un globule vaporeux sa merveille la plus éblouissante, cela échappe à nos recherches. Admirons le résultat, car pour le procédé, il demeure impénétrable.

De même la Vierge n'est pas éclose d'un acte subit du Tout-Puissant. Dieu l'a gardée dans sa pensée de toute éternité. Et c'est comme par une série d'essais figuratifs qu'il s'est préparé à la créer ; il l'a annoncée des siècles à l'avance par la bouche de ses prophètes : « Voici, a dit par exemple Isaïe, qu'une Vierge concevra et enfantera un Fils dont le nom sera Emmanuel », — désignant par là la naissance du Verbe fait chair du sein de Marie Immaculée. Et quand les temps furent venus de réaliser l'idéal magnifique qu'il avait toujours eu en vue, Dieu exhala un souffle. Et Marie fut créée. C'est à bon droit que l'Eglise l'appelle « vapeur de la vertu de Dieu, émanation sincère de la clarté du Tout-Puissant ». Par ce miracle, non seulement l'âme de la Vierge était dotée de qualités incomparables, mais son corps même avait une origine quasi céleste. C'était à peine de la matière. Son argile était comme souple et impondérable ; elle servait seulement de voile

léger et d'enveloppe à l'esprit. Dans tout son être, Marie portait l'empreinte de l'Artiste supérieur qui l'avait tirée de sa substance infinie pour en faire le chef-d'œuvre de la nature et de la grâce.

II

Le diamant est clair. La goutte de rosée que le frais matin dépose sur le brin d'herbe n'a pas plus de transparence profonde. L'eau qui court sur la mousse ou qui gît dans une vasque rocheuse n'est pas plus limpide. L'on dit précisément du diamant, pour en vanter l'absolue clarté, qu'il est « de la plus belle eau ». Rien ne se mêle à son cristal presque immatériel, pas le plus petit grain de sable, pas le moindre atôme de poussière. Il semble inexistant, tant il est diaphane. Son essence est faite comme d'un rêve de lumière.

La pureté de Marie, — les mots nous manquent pour l'exprimer. Ève était belle au moment de sa sortie des mains de Dieu, dans cet état de justice originelle qui l'enveloppait d'une parure plus étincelante que la neige, quand le soleil levant la dore. Mais l'éclat virginal de la première femme n'était que l'ombre de la splendeur qui devait entourer Marie. Le christianisme moissonne tous les jours

des âmes de blancheur qui ont traversé la vie sans faiblir, sans connaître nos misères, et les transplante dans les parterres célestes. Mais ni la chasteté des vierges qui ont gardé leur robe d'innocence et suivent éternellement l'Agneau sans tache dans son sillon de lumière, ni la candeur de ces chérubins que Dieu cueille dès le berceau pour les réunir à la gloire de son cortège, ne peuvent nous donner une idée de l'absolue pureté de Marie.

A quoi donc la comparerons-nous ? Ah ! il faut même monter au-dessus des anges, nous élever par delà les multiples légions des essences spirituelles pour trouver la Source infinie de clarté qui surpasse en éclat l'auréole immaculée de la Vierge. *Mulier amicta sole*, a dit l'apôtre saint Jean de Marie. « Femme revêtue de soleil. » Dieu est ce soleil ; et si Dieu projette dans le ciel de ses rayons épars pour illuminer les anges et les saints et les faire participer à sa gloire, il baigne au contraire la Vierge, il l'enveloppe, il la noie dans les flots qui émanent de son essence une et indivisible. En sorte qu'elle est tout entière imprégnée de sa vie ardente, et que sans cesser d'être une créature humaine, elle est comme saturée de divinité. Sa nature se fond dans la transparence éternelle. Elle est si près de Dieu, rendue si diaphane par le prodige de la grâce céleste, tellement affinée et spiritualisée par la vertu Toute-Puissante, qu'elle devient comme le cristal à travers

lequel l'Auguste Trinité se montre aux élus pour les enivrer et les éblouir.

III

Beau en soi, le diamant l'est bien davantage après qu'il a été façonné par l'art du joaillier. Taillé à facettes, ciselé et poli avec tout le soin et toute l'habileté que requiert sa valeur, c'est alors qu'il brille de mille feux et qu'il épand un insoutenable éclat. Le rayon de lumière, en s'y concentrant, s'y décompose et nous révèle toute sa nature en prenant les sept couleurs du prisme. Mais le diamant est aussi un foyer qui projette et disperse au loin la lumière qu'il a reçue et métamorphosée en les nuances diverses de l'arc-en-ciel. Et quelle force, quelle dureté a cette pierre ! Formée sous une extraordinaire pression, elle constitue une substance inattaquable et presque infrangible.

Si la Vierge, à ses origines et dès son existence la plus lointaine, était merveilleuse à contempler, elle le devint bien davantage avec le développement de sa personnalité. Au fur et à mesure que se déroulait sa vie, se manifestaient les vertus et les dons qui faisaient à son âme une parure idéale. En passant à l'acte, en sortant de leur état latent pour s'exercer à travers les multiples contingences, ses puissances

divines irradiaient leur éclat. La grâce, qui était en elle dans sa plénitude, prenait occasion des événements quotidiens pour lancer tous ses feux. Le travail de la vie, autour d'elle et en elle, s'il ne la changeait pas dans son fond et n'ajoutait rien à sa beauté intérieure, avait du moins pour effet de faire resplendir à tous les regards tout ce que l'âme de Marie contenait de ressources surnaturelles.

Mais c'est l'épreuve surtout qui a achevé de façonner le pur diamant qu'est la Vierge. Mère de douleurs, son martyre l'a grandie. C'est au milieu de ses souffrances qu'a éclatée la qualité extraordinaire de sa vertu. Chaque nouvelle torture de son cœur provoquait un mouvement de sublime résignation, un rayonnement de générosité par où l'on pouvait juger de quelle essence céleste elle était faite. Les étapes diverses de sa passion non sanglante la trouvèrent cependant debout. *Stabat dolorosa.* C'est sans fléchir qu'elle a vécu l'adorable « mystère de Jésus » et gravi le calvaire. Ce diamant était de nature trop rare pour se briser sous les pires douleurs. Car Dieu lui-même l'avait formé et lui avait communiqué une fermeté, une consistance qui lui permirent de supporter sans mourir des épreuves infinies.

IV

Marie est donc le diamant mystique dont l'éclat illumine l'Eglise et ravit les élus dans le paradis. Puisse-t-elle nous donner de participer un peu à sa clarté et à sa transparence ! Notre âme est aussi sortie du souffle de Dieu. Nos fautes, hélas ! l'ont souvent ternie et déflorée. Mais la Vierge peut la rendre limpide et pénétrable au soleil infini. Et voyons dans les épreuves de la vie un moyen suprême de purification et de sanctification. La souffrance, animée et fécondée par la grâce, nous donnera la beauté surnaturelle, prélude de l'immortalité dans la gloire.

O Marie, diamant divin, priez pour nous !

La Mer et la Montagne

LA MER ET LA MONTAGNE

—

Cher ami,

Vous avez raison de me reprocher mon silence. Voilà une éternité que je ne vous ai écrit. Moi, qui avais pris la douce habitude de venir causer avec vous presque chaque semaine, comment ai-je pu me négliger à ce point, laisser passer des jours et des mois sans vous donner signe de vie ? A dire vrai, vous n'avez pas été plus maltraité que les autres, car je n'ai écrit à personne, tous ces derniers temps. Non seulement je n'ai pas envoyé de lettre, mais tous ces travaux que j'ai de commencés, et dont vous connaissez au moins vaguement l'essence, sont restés en plan : hélas ! mes manuscrits n'ont pas avancé d'une ligne. J'ai été pris d'une paresse, d'une torpeur, qui m'a fait tomber la plume des mains, au commencement de l'été. Voici déjà octobre, et je me réveille à peine de l espèce d'engourdissement qui m'a saisi avec la belle saison. Engourdissement n'est peut-être pas le mot, car mon esprit a travaillé durant ce temps, et même beaucoup. J'ai lu d'abord ; et puis j'ai fait un long séjour à la mer. En août, je

me suis établi dans les montagnes. Sur la plage comme à travers les sommets, tout en me laissant aller à ce que Macaulay appelle si bien les *half-dreaming moods of mind*, — j'ai éprouvé une foule de sensations fines dont je pourrai peut-être tirer parti un jour ; j'ai vu s'ébaucher des idées qui ne demanderaient qu'à être serrées de plus près, fixées plus nettement, pour fournir la matière de quelque article de journal ou de revue. A quoi donc ai-je pensé ? En quels rêves me suis-je perdu ? Vous n'attendez pas que je le dise. Cela me serait bien impossible. Il y a là, tout au fond de moi, comme un monde en germe. Le temps seul fera croître et mûrir cette végétation latente. Je ne saurais décrire de quoi elle se compose exactement ni ce qui en forme la base. Mais ce que je puis affirmer, c'est que cette réserve spirituelle me sera utile dans un avenir plus ou moins lointain. Et vraiment, de ce contact avec l'océan et les bois, de la contemplation des deux plus grands spectacles qu'il y ait ici-bas, il me semble que je suis sorti tout renouvelé. Certes, j'aime passionnément mon cabinet d'étude, avec ses silences, sa lumière un peu voilée, ses livres choisis, ses œuvres d'art qui sont une autre expression de la pensée humaine. Je m'y plais ; j'y reviens toujours avec charme. Quelles que soient les agitations que les événements de la vie, les choses du dehors me fassent éprouver, je retrouve ici le calme infini, la paix qui

surpasse tout sentiment, je m'y retrempe pour les luttes et les heurts inévitables. Pourtant, il y a des jours où tous ces entours familiers, ce décor intime ne me font plus la même impression, où je n'entends plus la voix, le battement d'âme de mes ouvrages favoris ; des jours où tous mes bibelots n'opèrent plus sur moi leurs idéales suggestions. J'en étais là quand je les ai quittés pour la mer et la montagne. A présent, ils me parlent comme autrefois : c'est que je leur apporte un esprit rafraîchi par les grands horizons, et que la nature m'a redonné ce sens subtil qui rend apte à percevoir la palpitation de cette matière où les écrivains et les artistes ont déposé de leur âme.

Des deux, de l'océan ou de la montagne, lequel agit le plus favorablement sur la pensée ? — Question délicate, cher ami, que je me suis posée souvent depuis mon retour, et à laquelle je n'ai pas donné encore de solution. Ces deux forces me furent tellement bienfaisantes qu'il y aurait ingratitude de ma part à exprimer une préférence. Je leur dois à chacune un regain d'activité cérébrale qui m'a fait rouvrir mes cartons avec une sorte de fièvre. Pour peu que dure cette ardeur, le reste de l'automne et l'hiver seront remplis de bons travaux. J'entrevois pourtant une réponse qui concilie tout. La mer et les monts ont des qualités qui se corrigent et se complètent. Ne faut-il pas subir tour à tour la double

influence de leurs énergies pour obtenir la cure d'âme? L'océan élargit la pensée, il la prend, la berce, l'étend jusqu'à l'infini; la montagne l'élève, lui donne l'essor. Au bord de la mer, il semble que tout notre être va se dissoudre; c'est comme une dispersion, un anéantissement de la personnalité. L'on sent que l'on n'est rien, rien qu'un atôme en face de cette toute puissance inquiète et harmonieuse. Et cela fait rentrer en soi, supprime toute prétention, cela surtout fait prendre en pitié l'ambition des hommes, leurs mesquines rivalités. Le drame de l'existence finit par se réduire à des proportions infimes et vaines. Et cette sensation est bonne et calmante. Mais à la longue, elle énerverait peut-être les ressorts de l'action... La montagne recueille et groupe les facultés, les pousse à l'exercice. L'océan a cet écueil de trop porter au rêve; la montagne est inspiratrice d'énergie... Et alors, pour que ces merveilles naturelles opèrent en nous le meilleur effet, il ne faut s'attacher exclusivement ni à l'une ni à l'autre, mais goûter un peu des deux.

Du reste, cher ami, je vous attends à la prochaine saison. Venez. Nous irons voir la grande charmeuse, et de là nous monterons dans le voisinage des étoiles. Et vous me direz si j'ai eu raison. Adieu.

Aux Membres de l'Association
Canado-Américaine

AUX MEMBRES DE L'ASSOCIATION CANADO-AMÉRICAINE

—

I

Religion est le premier mot qui figure dans vos armes. Et vous n'en pouviez pas trouver de plus noble. C'est le vocable auguste par excellence, puisqu'il assigne à la vie son devoir essentiel et lui marque son objet. Par religion, il ne faut pas entendre ici ce sentimentalisme vague qu'on ne peut réduire en formule doctrinale, et qui, en dehors de tout système, prétend réunir les hommes dans une commune et facile adoration d'un Dieu imprécis, et presque inexistant, à force d'être impersonnel. Il ne s'agit pas davantage de ces cultes nombreux, où le rayon divin se brise en mille fractions, et n'arrive plus aux âmes qu'imparfait et décoloré, vidé de son essence surnaturelle.

Pour nous, la religion c'est le catholicisme, et le catholicisme c'est la vérité intégrale. Rendons-nous assez grâces à Dieu de nous avoir placés, dès nos origines, dans le sein de la vérité ? Tandis que cer-

tains esprits n'y arrivent qu'après des recherches pénibles, des années de luttes et de prières — tel un Newman, par exemple — et que beaucoup d'autres ne réussissent jamais à s'y fixer et passent leurs jours dans de perpétuelles fluctuations, nous, la lumière totale a brillé sur notre berceau ; elle guide nos pas dans la vie, et nous laisse entrevoir ce qu'il y a par delà les horizons de la terre. L'esprit humain étant fait pour la vérité absolue, la plus grande grâce que Dieu puisse lui accorder est de l'incorporer, immédiatement et pleinement, à la seule religion qui émane de Lui comme de sa source, et qui nous transmette sa clarté et sa vie essentielles. Et cela est l'effet du mystère de la prédestination, qui ne suppose aucun mérite préalable de notre part, et ne s'explique que par la volonté et la bonté infinies.

Or, cette vocation n'a pas pour objet de faire de nous des êtres passifs. La foi surnaturelle éveille en notre âme une puissance visuelle qui doit s'exercer dans le domaine immense de la Révélation. Pourquoi avons-nous des yeux si ce n'est pour en cultiver l'acuïté, pour en étendre le champ d'action, et pour aller puiser dans le monde extérieur les images sensibles qui se transforment en nous et composent notre patrimoine intellectuel ? Et pourquoi Dieu a-t-il allumé dans notre esprit le flambeau de la vraie foi, si ce n'est pour que nous nous en servions afin de le mieux connaître ? En d'autres termes, notre appel à

l'ordre surnaturel nous fait un devoir de travailler, d'abord et avant tout, à acquérir le plus possible de vérités religieuses, et à pénétrer toujours plus profondément dans la sphère sublime au centre de laquelle Dieu habite. Sans doute, il y a dans l'Eglise des hommes particulièrement voués, par état, à l'étude des sciences sacrées : ce sont les évêques et les prêtres. Mais aucun laïque n'a le droit de se désintéresser des spéculations métaphysiques et morales que la religion propose à notre intelligence. Et chacun doit avoir à cœur d'exercer d'abord son esprit sur ces problèmes infinis dont le moindre charme n'est pas le mystère insondable. Si c'est là un devoir personnel et impérieux dont nul d'entre nous ne peut se croire dispensé, c'est aussi la mission que vous vous êtes assignée collectivement quand vous avez pris pour devise le mot de *Religion*. « L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui tombe de la bouche de Dieu. » Cette parole immatérielle — verbe lumineux et fécond — doit circuler dans vos rangs, inspirer vos délibérations, devenir votre aliment. Par la plume, par l'action, le contact direct, par les multiples moyens que l'organisation met à votre disposition, les plus éclairés d'entre vous doivent s'efforcer de faire arriver, jusqu'aux extrémités de ce grand corps que vous formez, de plus amples connaissances religieuses. Et l'Eglise peut compter que vos cours et vos villas seront autant de

foyers d'où rayonnera son esprit, d'où s'épandra un peu de son âme apostolique. A côté de sa milice d'avant-garde et de son armée régulière, constituée par toute la hiérarchie de son clergé, elle voit en vous un bataillon de volontaires toujours prêts à transmettre ses ordres jusqu'aux fidèles les plus éloignés de son centre d'action. Par votre intermédiaire, ses enseignements doivent se répercuter, et comme se refléter à travers tous les membres de votre imposante personne morale. *Adveniat regnum tuum !* que ce soit là votre façon de travailler à l'extension du règne de Dieu et à aider l'Eglise à accroître ses conquêtes spirituelles ! Vous avez accès dans des milieux sur lesquels le prêtre peut n'avoir qu'une influence lointaine et intermittente. Grâce à vous, son sacerdoce, sa mission de lumière seront toujours vivants et agissants parmi vos légions fraternelles.

Mais le catholicisme n'est pas seulement une théorie.

« *Verba quæ locutus sum nobis, spiritus et vita sunt.* Les paroles que je vous ai dites sont esprit et vie. » — C'est l'affirmation de Notre-Seigneur. La religion éclaire l'esprit et dirige la volonté. Il ne nous servirait de rien d'avoir la lumière si nos actes ne rendaient pas témoignage à la lumière. La foi a pour conséquence nécessaire la pratique. La doctrine a son contre-coup dans la morale. L'Evangile

est certes le plus magnifique idéal qui ait été révélé aux hommes. Mais l'Eglise n'a que faire de ceux qui, en présence de cette loi haute et sublime, se contentent d'une admiration stérile. Il faut au contraire, que ces formules, moulées par le Verbe fait chair, passent dans nos actions, animent notre conduite, deviennent en quelque façon notre substance : si bien que toute notre vie prenne saveur et paraisse pénétrée de moelle évangélique.

S'il ne nous est pas permis de rester inerte à l'égard de la vérité, si notre ambition la plus haute doit être de l'explorer et de tâcher de nous en assimiler les éléments surnaturels ; de même faut-il faire de bon cœur à nos convictions les sacrifices qu'elles réclament, et mettre l'harmonie la plus parfaite entre nos croyances et notre activité extérieure. C'est le malheur de trop de soi-disant chrétiens de donner des exemples qui sont en contradiction avec la foi qu'ils professent. Ayez du moins, vous autres, la logique de vos doctrines ; et que la religion ne soit pas seulement pour vous un système spéculatif, un vaste théâtre ouvert à l'évolution de la pensée, mais encore et surtout une morale, uue règle de vie, la voix qui vous inspire et la main qui vous guide, au sein de la famille, dans le règlement des affaires, et dans les relations sociales.

II

Un autre mot, très grand aussi, figure sur votre programme et flotte dans les plis de votre bannière, c'est celui de *patriotisme*. Je ne m'étonne pas de la place que vous lui donnez à côté de la religion, car il en est le produit direct.

Dans l'antiquité, le peuple le plus attaché à son sol et à ses traditions ancestrales fut incontestablement le peuple juif. Et c'était aussi la seule nation du monde qui possédât la vérité religieuse et adorât le vrai Dieu. Et de nos jours, où donc a pris naissance la chimère de l'internationalisme, où le rêve insensé de la suppression des frontières entre les peuples, rêve qui se formule dans le cri brutal de « sans patrie », a-t-il éclos et jouit-il d'une étonnante faveur, si ce n'est dans les groupements les plus dénués de tout idéal surnaturel et de tout sens chrétien ? Le Christ-Jésus a d'ailleurs pris soin de répondre à l'avance à ceux qui pourraient accuser son Evangile d'ignorer le sentiment si fort qui lie l'homme à sa terre natale ou à son pays d'élection. Du haut du mont des Oliviers, regardant la ville qui ourdissait lentement son crime et se préparait à être déicide, il laissa s'exhaler ces accents, les plus sublimes assurément que jamais l'amour de la patrie ait inspirés à un cœur humain : « Jérusalem, Jérusalem, qui tues

les prophètes et qui lapides ceux qui te sont envoyés, combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfants comme une poule rassemble ses poussins sous ses ailes, et tu ne l'as pas voulu ! »

Dites-moi s'il n'aimait pas son pays, celui qui a poussé vers lui un tel cri de maternelle tendresse ? Dites-moi si la religion catholique ne consacre pas le vrai patriotisme, quand son Divin Fondateur en a laissé les plus immortels élans ?

Pour nous, Canado-américains, ce mot de patriotisme a un sens particulier et assez complexe. Il importe donc de le bien préciser, de le définir nettement, pour voir tout ce qu'il renferme, et pour nous rendre compte des devoirs qu'il nous impose.

Le temps n'est plus où l'on pouvait nous regarder comme des exilés, perdus en terre étrangère. Le temps n'est plus où l'on était tenté de comparer notre sort à celui des Hébreux à Babylone. Elle a passé, la génération larmoyante, qui était toujours prête à entonner au-dessus de nos têtes, comme si nous n'eussions été qu'une tribu errante, le *Super flumina Babylonis !* Que nous soyons nés ici, ou que nous y soyons venus à un moment quelconque de notre existence, puisque nous y sommes, c'est que la Providence l'a voulu. Que l'on ne parle pas de hasard à ce sujet. Comme l'a si bien dit Lacordaire : « Le hasard, c'est le nom de la Providence, quand elle ne veut pas signer. » — N'essayons pas non plus à lancer

des oracles fort problématiques, et à spéculer en l'air sur le rôle de précurseur qui peut nous être assigné en ces milieux. Ce sont là des thèmes que nous croyons être en dehors de notre compétence ; car nous ne nous reconnaissons aucunement la qualité prophétique.

Ce qui est bien certain, c'est que nous sommes établis ici, et que nous y trouvons notre vie, et que nous y jouissons d'une pleine liberté religieuse et civile. Nos groupements sont devenus stables et homogènes. Il n'y a pas de barrière qui s'oppose à l'avancement des nôtres et à leur pénétration pacifique. Dans tous les domaines, religieux, politique et social, nous pouvons avoir accès si notre mérite personnel est d'ailleurs assez éclatant, et qu'il s'impose avec force à l'attention de l'Eglise et du pouvoir. Ces dernières années en ont fourni la preuve dans tous les ordres ; et il n'y a pas de raison pour que l'avenir ne nous soit pas plus favorable encore.

Or dans ces conditions, quel est donc pour nous le symbole et le signe de la patrie ? Quel est notre drapeau ? N'est-il pas trop clair que c'est le drapeau américain ? — Mais quoi ! ce drapeau nous protège ; nous vivons et nous prospérons à l'ombre de ses plis ; le pays sur lequel il flotte nous donne la vie matérielle, nous permet même de nous enrichir ; nous y avons tous les droits de libres citoyens ; nous y adorons notre Dieu dans la forme traditionnelle ;

nous y avons nos églises et nos écoles, florissantes et intangibles à toute immixtion venue du dehors. Et si le drapeau qui nous laisse jouir de tout cela, si ce signe auguste avait besoin de nos bras et de notre sang, nous ne saurions pas les lui accorder ? — Ah ! une pareille disposition indiquerait de notre part une tournure d'esprit tellement déplorable, une si étrange défaillance de cœur, que vraiment je ne la considère pas comme possible. Nous sommes de trop noble sang pour nous engager jamais dans une telle voie, et pour n'être pas prêts à donner à ce pays, en retour des biens qu'il nous verse et des libertés qu'il nous assure, notre loyauté et notre fidélité inviolables.

Mais, est-ce à dire qu'il faille renoncer pour cela au culte du souvenir ? Est-ce à dire qu'il faille oublier tout ce que nous avons goûté là-bas, dans la patrie première et ancestrale, de profondes et mystiques émotions ? Est-ce à dire surtout que, pour faire acte de bons et fidèles serviteurs de la patrie américaine, nous soyons obligés de nous dépouiller de tout ce que nous avons essentiellement ? de renoncer à notre âme et à notre langue ?

Cela, messieurs, jamais !

Dieu et la nature nous ont donné une âme spéciale, qui s'appelle l'âme latine. Cette âme nous informe, nous individualise, nous constitue dans l'être et la personnalité. Elle est le produit d'une lente sélection opérée à travers les races les plus cultivées et les

plus brillantes de l'antiquité classique. C'est la fleur charmante de civilisations très vieilles. Elle nous arrive, chargée de tout ce que le monde gréco-romain, dans de longs âges de pensée et d'art, avait élaboré de subtile finesse intellectuelle et d'atticisme très pur. Le christianisme, en la pénétrant de son esprit, de bonne heure et dès son éclosion, quand elle allait sortir toute fraîche du moule où les éléments anciens préparaient et combinaient un monde nouveau, oui, le christianisme, en imprégnant l'âme latine au berceau de sa vertu infinie, lui a communiqué des aptitudes singulières, et l'a inclinée surnaturellement vers la vérité idéale et vers le beau sous toutes ses formes.

Or, nous ne changerons pas l'ordre des choses, l'harmonie des lois intimes établies par la nature, ce qu'un auteur anglais appelle *the eternal fitness of things*. L'âme qui nous a été donnée, et qui ne ressemble à aucune autre, non seulement il ne nous est pas permis de nous en départir, non seulement personne, et pour aucune fin, n'a le droit de nous la ravir, mais nous le voudrions nous-même que nous ne pourrions pas nous en défaire ni en changer essentiellement. Nous pourrions la voiler, la diminuer, l'amoindrir ; nous pourrions emprunter aux autres des éléments qui, sans nous transformer, nous enlèveraient nos caractéristiques et notre individualité précises. Et ce serait pour devenir alors des êtres

hybrides et innommables. Ne vaut-il pas mieux rester carrément et franchement tels que Dieu et la nature nous ont façonnés que de tenter cette chose impossible : modeler notre âme latine à l'image d'une âme étrangère ? Qu'est-ce que le véritable patriotisme aurait à gagner à cette futile et chimérique métamorphose ? L'amour du pays ne sera-t-il pas, au contraire, d'autant plus fort, qu'il partira d'un cœur resté intact, d'une âme qu'aucune influence dissolvante n'aura pu altérer ?

Ce que j'ai dit de l'âme s'applique aussi bien à notre langue, qui est son moyen d'expression, le crystal à travers lequel son essence se reflète et irradie. Est-il vraiment nécessaire, est-il seulement utile, pour prouver notre loyalisme au drapeau américain, que nous cessions de cultiver et de parler l'idiôme sonore et magnifique que nous tenons de nos origines ? Mais, puisque ce drapeau même doit quelques-unes de ses étoiles et quelques rayons de sa gloire au sang et à la vaillance française, comment oserait-on nous demander en son nom de renoncer à notre doux parler de France ?

Je sais bien que la vie est une adaptation. Comme, en ce milieu, l'anglais prédomine dans la politique, les affaires et les relations sociales, ce serait se condamner à l'isolement et à l'inaction que de ne pas s'efforcer d'apprendre cette langue, et de la parler aussi purement que possible. Mais cela signifie-t-il

que la nôtre, si claire et si distinguée, si littéraire et si mélodieuse, doive lui céder la place et mourir ? Quand il y a affinité, et presque lien de filiation, entre la langue française et la langue anglaise, pourquoi voudrait-on aujourd'hui que celle-ci repoussât l'autre et la supplantât dans notre amour ? La langue anglaise est, en effet, toute saturée de nos vocables et de nos expressions : le français était déjà parfaitement organisé, il vivait de sa vie, il était riche en promesses d'avenir, lorsqu'il a dû prêter de sa merveilleuse surabondance au dégagement et à la formation de ce qui est devenu l'anglais moderne. C'est grâce à l'infusion du génie latin dans l'âme saxonne, pendant les trois siècles qui ont suivi la conquête normande, que la Grande Bretagne a pu, non seulement se créer des vocables, se tisser une langue littéraire, mais encore entrer si tôt dans le grand mouvement de la pensée européenne. C'est ainsi qu'elle a produit son plus grand poète, Shakespeare, dès l'époque de la Renaissance. Au lieu que si elle fût restée purement germanique, et sans contact avec cette âme latine qui portait dans ses flancs les richesses de l'antiquité classique, son développement intellectuel eût connu des retards et des lenteurs. N'est-ce pas seulement à l'aurore du dix-neuvième siècle que l'Allemagne a donné son efflorescence et vu éclore le génie qui la synthétise ?

Après tous ces témoignagnes de la philologie et

de l'histoire, qui peut désormais affirmer que l'anglais a droit à toutes les préséances, et qu'il n'y a plus qu'à s'incliner devant Sa Majesté le Verbe Britannique ? Certes, nous reconnaissons la nécessité de le savoir et de le parler en ces milieux. Mais de là à prétendre qu'il doive régner uniquement, il y a un abîme. Notre langue française a tous les titres possibles à la survivance et à la gloire d'un long avenir parmi nous. La renier, ou même la laisser tomber, serait une lâcheté dont nos ennemis jubileraient sans doute, mais que les vrais américains blâmeraient dans leur cœur. Voulons-nous au contraire prouver que le fond de notre âme est fait de fidélité et de loyauté, et que nous ne trahirons jamais l'étendard étoilé qui symbolise pour nous la patrie ? Enveloppons dans un même amour nos croyances divines, nos traditions ancestrales, et ce verbe, fluide et caressant, qui incarne tous nos souvenirs, toutes les noblesses et tous les apostolats.

III

J'en arrive au dernier mot de votre devise, au terme qui la complète et qui la couronne : celui de *fraternité*.

C'est l'Evangile qui nous a appris que nous étions tous les fils d'un même Père qui est dans les cieux.

Sous l'Ancienne-Loi, Dieu se faisait appeler du nom de Jéhovah : c'était le Dieu des armées, le Dieu vengeur et terrible. Sa Majesté infinie s'enfermait dans une gloire inaccessible, et « on ne pouvait la voir sans mourir ». Notre-Seigneur Jésus-Christ a, pour ainsi dire, supprimé la distance qui avait séparé jusque-là le ciel de la terre ; Il a rapproché de nous les lointains éternels, et même Il nous a révélé que Dieu était notre père, et qu'il y avait, de Lui à nous, un véritable lien de surnaturelle filiation. Cette notion, l'une des plus extraordinaires et des plus douces que nous devions au Verbe fait chair, a pour conséquence nécessaire celle de fraternité entre les hommes. Si nous sommes les fils du même Père céleste, nous avons le droit de nous considérer mutuellement comme des frères et le devoir de nous traiter comme tels.

Hélas ! il faut bien avouer que, dans la pratique, il en va tout autrement. Le monde est un champ de concurrence effrénée, où ce sont les plus forts qui l'emportent au détriment des plus faibles. Quand le jeune homme quitte sa famille pour entrer dans ce que l'on appelle la vie, sa première impression est navrante. Il se voit comme dans un lieu de carnage. A la douce quiétude du foyer, succède à ses yeux une série de tableaux où paraît toute l'âpreté de notre nature, quand le sentiment divin ne la tempère et ne la fond : des égoïsmes aux prises, une soif d'honneurs

et d'argent inspirant les actions les plus basses ou les plus cruelles, la société éliminant durement, et comme rejetant de son sein, ceux qui ont l'âme trop noble ou trop naïve pour se jeter dans ce conflit d'intérêts et de passions.

C'est l'éternel honneur du catholicisme de faire surgir, du sein de cet océan tumultueux créé par la recherche désordonnée des biens et des plaisirs de la terre, des oasis où se conserve et se perpétue l'esprit d'amour insufflé par Notre-Seigneur, et où l'homme rencontre, non plus des maîtres ou des rivaux intraitables, mais des frères unis dans une même sympathie, un même désir de s'entr'aider et de faire du bien. L'Association Canado-Américaine est née de cette inspiration. Le vœu de l'Eglise, au nom de laquelle j'ai l'honneur de parler, est que la fraternité chrétienne y fleurisse de plus en plus et répande au loin sa réconfortante influence. N'allez pas croire, messieurs, que votre rôle se borne à verser à un membre malade les bénéfices matériels auxquels il a droit, ou, après le décès d'un sociétaire, à laisser sa famille toucher la prime que sa prévoyance et ses économies lui avaient réservée. Oh ! que cela est peu de chose, en vérité. Les compagnies d'assurances en font tout autant et même davantage. Méritent-elles pour cela le beau nom de fraternelles ? Pensez-vous que l'Eglise vous prendrait sous son égide et déploierait autour de vos conventions la

majesté de ses cérémonies, si votre action devait se limiter à un tel objet ?

Non, — la raison d'être de votre existence est de promouvoir la charité du Christ parmi vous. Vous êtes frères ; et si vous n'avez pas la même chair et le même sang, vous puisez cependant la vie surnaturelle à la même source divine. Et cela crée entre vous des liens bien autrement forts que ceux que la nature peut former. Vous êtes frères ; et alors, avez-vous eu en partage les dons de l'intelligence ? Distribuez-les généreusement. La lumière est expansive : c'est une loi de son essence. Imitez la lumière. Au lieu de garder pour vous les trésors que l'instruction a accumulés dans votre esprit, faites-en profiter ceux qui n'ont eu ni le temps ni les ressources nécessaires pour acquérir le savoir. Vous êtes frères ; et alors avez-vous été doués d'un cœur aimant et sensible ? Rayonnez-en autour de vous la sympathie ardente. Il y a tant de détresses cachées : découvrez-les délicatement pour les relever et les secourir. Soupçonnez-vous dans un tel des défaillances morales ? Faites-vous le médecin de son âme, et dirigez-le doucement vers les sacrements qui guérissent. Constatez-vous une décroissance de la foi dans tel esprit ? Rapprochez-le sans secousses et sans heurts du foyer auquel s'allume et se réchauffe notre croyance éternelle. Que pas une souffrance, pas une inquiétude, pas une misère n'ait son contre-coup au plus

profond de votre être pour y éveiller le désir de l'atténuer et de la consoler. « *Quis infirmatur, et ego non infirmor?* a dit le grand Apôtre. Quelle douleur humaine peut me laisser froid ou indifférent ? Ah ! non, j'aime mes frères, et c'est pourquoi je saigne de toutes leurs blessures. La charité du Christ me presse tellement que mes entrailles s'émeuvent au moindre cri qu'exhale une misère. »

Puisse cet idéal de l'amour fraternel embraser aussi vos cœurs !

A propos de
Visions Gaspésiennes

À PROPOS DE

« VISIONS GASPÉSIENNES[1] »

—

Mademoiselle Blanche Lamontagne nous donne son premier recueil de poésies : *Visions gaspésiennes*. Ce titre est local, particulier. Il signifie bien que l'auteur a restreint sa contemplation à l'horizon de sa terre natale, de sa « petite » patrie. Ce qu'il a voulu chanter, ce sont les impressions éprouvées et reçues dans le cadre que son regard embrasse, les formes spéciales de vie qui y fleurissent, le genre de paysages qui le distingue. Alors pourquoi la pièce intitulée « La Gaspésie » ne vient-elle pas en tout premier lieu ? L'on s'attendrait à la voir figurer d'abord dans un recueil qui prétend à être « régionaliste ». La dédicace *Aux femmes de chez nous*, et surtout le couplet « obligé » au Canada, « Souhaits », ne devraient pas prendre la place des strophes proprement évocatrices du champ où le poète va promener son rêve et par lesquelles se justifie le titre de l'ouvrage. Mais ce n'est pas la seule erreur de disposition que nous

1. *Visions gaspésiennes*, par Mlle BLANCHE LAMONTAGNE. (Imp. du *Devoir*), Montréal, 1913, 82 pages.

ayons à signaler. Ou plutôt, je cherche en vain quelque ordonnance parmi ces poèmes : il n'y en a pas trace. Tout y est mis au petit bonheur et « va comme je te pousse ». Un paysage voisine avec un tableau de genre; une impression sentimentale, intime et essentiellement subjective, fait suite à un conte, une légende, ou même une pièce où la pensée se guinde en quelque effort. Les poètes modernes nous ont habitués à plus d'harmonie dans le groupement des sujets qu'ils traitent : leurs inspirations se rassemblent par ordre de familles et selon les affinités plus ou moins étroites qu'elles peuvent avoir entre elles. Et cet arrangement produit un effet qui est très agréable à l'œil et à l'esprit.

Je ferai pourtant à l'auteur un reproche plus grave, à savoir que son livre ne tient pas pleinement — tant s'en faut ! — les promesses précises renfermées dans son appellation. A part quelques exceptions, comme « Chez nous », « La Vieille Maison », « Renouveaux », « Fleurs de bruyère, » — ces *Visions* n'ont rien d'assez nettement gaspésien, rien qui nous fasse sentir et comme toucher ce « morceau » du pays canadien. Sans doute, les diverses régions de notre vieille Province n'offrent pas des caractéristiques aussi tranchées que celles qui séparent la Bretagne de la Touraine, par exemple. Cependant Montréal et ses entours se différencient suffisamment de la côte de Beaupré ; les Cantons de l'Est ont une tout autre physionomie

que l'île d'Orléans. Et quant à la Gaspésie, je me suis laissé dire qu'avec ses vastes espaces un pe âpres, l'immensité de son horizon marin, sa ligne de côtes tourmentées et rocheuses, la nature de son sol, ses soleils tardifs, elle présentait des singularités attachantes pour qui a une certaine âme, singularités surtout faites de charme mélancolique. Or, c'est cela qui n'est pas assez profondément marqué dans l'œuvre de Mademoiselle Lamontagne : scènes ou paysages ne portent pas l'empreinte assez creusée du terroir ; ses tableaux n'ont pas une saveur assez forte d'authenticité. Les choses qu'elle dit, on pourrait les affirmer de presque n'importe quel autre coin de notre territoire : ses *Visions* sont, pour la plupart, si peu frappantes que l'on se prend à penser ou que la Gaspésie manque de véritable originalité, ou que le peintre n'a pas su en saisir ni en dessiner les reliefs et les contours, en comprendre l'essence éparse et flottante.

Certains traits maladroits ne sont pas pour mieux nous « situer » dans l'atmosphère de là-bas, nous imprégner de couleur locale. Voyez, au cours des quelques strophes intitulées : « Ma Sœur », (p. 59) cette note invraisemblable :

Le soir, à son fuseau, tout comme notre mère,
Elle poursuit très tard son cher et dur labeur ;
Et pour se délasser, *elle nous lit Homère*...

Mais non ! cela n'est pas possible. Ce dernier hémistiche est pour le besoin de la rime. Il fait tort au sens général de la pièce qui est d'une exquise simplicité, qui a un accent de vérité rustique. Introduire l'auteur de *l'Iliade* dans ce tableau primitif d'un intérieur gaspésien n'est pas une touche heureuse. Et « L'Etoile » offre également un détail qui jure avec le milieu paysan dans lequel on nous transporte :

Regardant bien haut devant lui,
Appuyé sur une épinette,
Dès que l'étoile pâle a lui
Un savant a mis sa lunette.

Mais où sommes-nous donc ? Et si « en Gaspésie », que vient faire ce « savant avec sa lunette ? » Nous l'acceptons d'autant moins qu'il est « appuyé sur une épinette ». Quelle posture pour un astronome et en même temps quel affreux vers !

En dépit de ces naïvetés, de scènes imparfaitement observées ou de l'introduction d'éléments qui s'harmonisent mal avec le plan que l'auteur s'est tracé ou du moins l'intention qu'il a eue de refléter les choses de « chez nous », en dépit surtout d'une sorte d'imprécision dans le caractère « local », « régional » qui devait dominer dans cet ouvrage, en faire même tout le fond, Mademoiselle Lamontagne a de beaux dons de poète. Qu'est-ce que la poésie ? Et par quoi le poète se distingue-t-il des autres mortels ? Peut-être

la définition que Lamennais en a donnée est-elle la meilleure que nous ayons et que l'on puisse jamais trouver : « La poésie consiste à saisir les rapports secrets des choses. » Le poète voit des entités subtiles qui échappent au plus grand nombre ; les réalités prennent à ses yeux des formes insoupçonnées ; le monde extérieur fait naître en lui une foule d'images et de pensées auxquelles son cerveau prête l'allure et la couleur de la vie. Or, le chantre des *Visions gaspésiennes* nous semble posséder la grâce magique de découvrir le mystère qui erre autour des choses et les enveloppe, d'extraire de la matière commune le sens et la beauté qui y dorment et que seuls les poètes savent éveiller :

O ma vieille maison, ô ma maison bénie,
Laisse-moi donc chanter ta muraille jaunie...

Ta fontaine cachée au milieu des avoines
Et dont le bord abreuve encore des pivoines...

Tes coffres de noyer, ta hûche de sapin,
La grande armoire rouge où l'on mettait le pain...

Les secrets enfoncés dans tes lambris obscurs,
Les souvenirs d'amour qui dorment sur tes murs...

Cela est d'un vrai poète. Seulement l'ensemble de l'œuvre indique que ce poète n'est pas encore en possession de tous ses moyens.

« Mes premiers vers sont d'un enfant, »

a dit Musset de lui-même. Et je suis sûr que Mademoiselle Lamontagne se répète tout bas cet aveu. Le temps, l'étude, la réflexion, surtout le travail de la vie agiront sur son âme impressionnable pour l'affiner, l'aiguiser, la rendre plus sensible, plus vibrante aux souffles imperceptibles d'où naît l'essor, d'où s'exhale le lyrisme. Sans la lui souhaiter, je me dis que la souffrance serait pour elle une incomparable maîtresse. Aussi bien, elle en reconnaît elle-même l'efficacité dans le domaine de l'inspiration :

Toi qui, de beaux vers altéré,
Guettes le mot qui rassasie,
Si tu n'as pas encore pleuré
Ne cherche pas la poésie !

Quant on écrit de pareilles choses, l'on est bien apte à se laisser façonner par les rudes leçons de l'existence et à en tirer tout le parti qu'il convient. Notre jeune poétesse peut donc espérer beaucoup, pour favoriser le développement de son talent, des contingences de l'avenir. A mesure que ses facultés s'ouvriront plus largement aux sentiments et aux émotions essentiels, elle s'efforcera sans doute aussi d'enrichir sa langue et de perfectionner son art. Pour être poète, il n'est pas requis de couler son rêve dans le moule du vers : mais du moment que l'on choisit

d'enfermer les nuances de sa pensée ou les caprices de son imagination dans ce mode consacré, il faut savoir se plier à ses exigences. La prosodie a des traditions vénérables qu'il est imprudent de ne pas respecter. Les lois que les grands poètes ont fixées, en la matière, sont admirables de sagesse. Qui les suit résolument s'aperçoit bientôt qu'elles servent non pas d'entraves mais d'accompagnement à l'inspiration. A les observer, le rêve prend une musicalité dont l'effet se prolonge en ondes très douces. Les voix intérieures ont des résonances d'autant plus lointaines et profondes que les cordes de la lyre par quoi elles vibrent sont d'un métal plus pur. Rime, cadence, césure, chûte harmonieuse de l'hémistiche,— rien n'est négligeable de ce qui est destiné à donner plus de beauté mélodique et d'éclat soutenu à tout ce qui bouillonne d'idées et de sensations dans l'âme du poète, et qui demande à s'épancher au dehors et à se cristalliser en accents éternels.

Il nous serait facile d'indiquer ce qu'il y a de défectueux, au point de vue de la langue et au point de vue de l'art, dans les *Visions gaspésiennes.* Ce n'est pas que l'auteur n'ait lu les poètes. Il traîne même dans son œuvre des lambeaux de rythmes connus qui, à leur place, sont magnifiques, mais qui, plus ou moins consciemment utilisés par une mémoire trop fidèle, prennent des allures étranges. Ainsi,

Alfred de Vigny a écrit, dans *La Maison du Berger*, l'alexandrin superbe :

« J'aime la majesté des souffrances humaines ».

Chez M[lle] Lamontagne, cela devient, dans la pièce intitulée « Souhaits » :

Sois béni, Canada, par tes luttes anciennes...
Et par la majesté des croyances chrétiennes.

Ainsi, Baudelaire a écrit dans un sonnet célèbre, *Les Chats :*

« Amants de la science et de la volupté... »

Chez notre poétesse, cela devient presque le premier vers de « Ma Sœur » :

Amante du silence et des choses rustiques...

Ainsi, Victor Hugo a écrit majestueusement, dans *Booz endormi :*

« C'était l'heure tranquille où les lions vont boire. »

Dans les *Visions gaspésiennes*, cela devient, au cours de « La chanson des épis » :

Ecoute, quand la nuit commence à rembrunir
Les ombres des forêts, *où les troupeaux vont boire*...

Et *tutti quanti !*

C'est qu'il ne suffit pas de fréquenter les forgeurs augustes de « rythmes souverains », ni d'apprendre par cœur leurs créations : il faut pénétrer les secrets de leur art, s'initier aux lois qui le régissent, s'en assimiler la vertu antique, et tâcher ainsi d'acquérir, à force de patience et de labeur personnel, la science parfaite du « métier » et la maîtrise du verbe.

« Travaillez, prenez de la peine »

dirons-nous, en terminant, à Mademoiselle Lamontagne. Ce sage conseil lui tiendra lieu, je crois, des meilleurs compliments, car elle n'est pas sans savoir que le Fabuliste ajoute :

« C'est le fond qui manque le moins. »

Quelques états d'âme

QUELQUES ETATS D'AME

—

26 mai 191...

...Me voici dans la solitude la plus absolue. Je suis en plein bois, non loin d'un lac que je peux apercevoir par-dessus le faîte des arbres. Mon habitation est des plus primitives : c'est une simple cabane de planches.

J'avais besoin de silence, d'isolement. Ici, il me semble que je vais retrouver mon âme, rassembler mes facultés qui s'étaient dispersées dans l'exercice des œuvres extérieures. Depuis longtemps, je n'ai fait que donner de moi-même. N'était-il pas raisonnable que je pusse m'abstraire un peu de tout ce qui me prend habituellement, me tire hors de moi ? La solitude seule renouvelle l'esprit, rafraîchit la pensée. C'est dans la solitude que Dieu parle.

Je suis arrivé ici par le plus gai soleil. Tout était si calme sous la douce lumière. Vers le soir surtout, tout paraissait divinement apaisé. Pas un souffle dans les branches. Les bois se teignaient d'or, tandis que les oiseaux faisaient entendre l'adieu nocturne. Au sortir de la ville, quelle impression de se voir

tout à coup face à face avec la grande nature. C'est comme un rêve. A cette heure, rien ne me parvient que le cri monotone des grenouilles, accentuant le silence solennel de l'espace. Dans le ciel sombre il y a des étoiles. Ah ! comme leurs lueurs ici sont plus belles, plus mystérieuses qu'au-dessus des cités. Aucune clarté diffuse ne monte de la terre, pour se mêler à leur éclat, en atténuer le charme tranquille. Avec quelle grâce elles veillent sur moi. Parfois, une note perce le feuillage. C'est quelque oiseau qui sera inquiet pour sa nichée, ou qui voudra murmurer son amour. Je ne sais quelle influence sereine émane de tout, s'étend jusqu'à mon âme, l'enveloppe, la berce...

---

27 mai.

Le ciel a été voilé tout le jour. Et il a fait froid. N'était la grande verdeur des feuillages, l'on aurait dit l'automne. Les oiseaux ont à peine chanté. J'espérais que leur ramage me réveillerait, ce matin. Mais non. De çà de là, quelques sons furtifs. Et ce fut tout. Quand le soleil ne se montre pas, que la température est maussade, les oiseaux restent au nid. Aussi mes bois semblaient déserts. J'ai fait comme les oiseaux, je suis demeuré chez moi. Je n'ai quitté ma cabane que pour aller manger chez le fermier voisin. J'ai lu beaucoup, auprès de mon

feu. Y a-t-il rien de plus beau au monde qu'un feu de cheminée ? J'aime à observer les mouvements des flammes, à suivre leurs formes agiles et sinueuses. Et quelle musique saine que le crépitement des bûches !...

C'est la nuit. La pluie tombe. Tout le paysage est une masse d'ombre impénétrable et glacée. Je n'en trouve que meilleur mon abri, avec son feu qui chante et qui l'éclaire. Ce feu est quelque chose de si vivant. Sans lui, le silence serait trop profond, je me sentirais trop seul. J'ai là un compagnon, un frère subtil. Bon feu, verse-moi ta lueur et ta chaleur pendant toute cette nuit.

---

29 mai.

Temps humide. Pas un souffle. Mes bois sont muets aujourd'hui encore. J'entends des oiseaux qui s'appellent. Mais pas de ces mélodies heureuses qu'éveille seul le soleil. Cette mélancolie des choses a toutefois sa beauté. La nature est toujours pleine de charme pour qui sait la voir, la sentir.

D'assez bonne heure je suis descendu au lac. Que tout était odorant ! Quel parfum s'exhalait des feuillages mouillés ! Sur la rive opposée, les arbres flottaient dans une buée qui leur donnait une imprécision exquise. Non loin du bord est un îlot formé

par un rocher couvert de mousse, un arbre au pied duquel de hautes herbes, des pousses nuancées s'arrangent en corbeille : jolie miniature. Cette tache verte fait si bien au milieu des eaux grises. Le long du sentier qui mène au lac, un ruisseau coule sur un lit tantôt moelleux, tantôt semé de cailloux où s'attache une chevelure d'émeraude. J'écouterais indéfiniment son murmure régulier et argentin. Des violettes croissent sur ses pentes...

---

30 mai

Dans l'après-dîné, j'ai dû aller en ville pour quelques affaires. Elle m'a paru laide. Tout me semblait étroit et mesquin. Au sortir de la forêt, toutes ces maisons s'alignant le long de rues coupées à angle droit étaient une vision blessante. Combien vaut mieux le pittoresque imprévu, l'abandon de la nature ! Et je plaignais les gens obligés d'habiter là toute l'année, au milieu du bruit, de la poussière, n'ayant à respirer que les fades relents qui montent de partout.

C'est avec hâte que j'ai regagné ma solitude. J'y suis revenu par le lac, sous la pluie battante. Les lointains étaient noyés de brouillard : cette atmosphère chargée augmentait les perspectives, donnait à tous les plans successifs plus de profondeur. Des

nuages très bas rasaient la cime des arbres et s'enfuyaient sous l'horizon comme un rideau qu'on ouvre. Cette excursion m'a permis d'explorer tout le lac, car j'habite vers son extrémité. Il y a, çà et là, les plus charmants îlots, semés comme pour varier le tableau. Je m'amusais à observer l'art avec lequel tout y est disposé. Aucune main n'a procédé à leur arrangement, et pourtant quel parfait mélange de couleurs parmi les essences qui y croissent ; comme les rochers gris accidentent de merveilleuse façon le paysage et font ressortir les teintes végétales. J'étais heureux de retrouver mon abri. L'eau tombait avec fracas sur le toit. Toute la nuit, cette musique monotone a continué de retentir. Quand la tempête fait rage au dehors, l'on goûte davantage la maison, fût-elle, comme celle-ci, une simple hutte ; l'on apprécie mieux combien elle est protectrice. Mon feu était magnifique. J'ai éteint ma lampe et me suis assis devant l'âtre. Les flammes souples prenaient toutes les attitudes, coloraient la pièce de lueurs roses qui tiraient à demi de l'ombre les objets rustiques qu'elle renferme. Quelle matière pour le rêve, de pauvres bûches qui flambent, le pétillement des bois résineux, l'éclairage impossible à décrire, les reflets fuyants que projettent des bois embrasés ! J'eusse préféré ne pas me coucher, ne pas dormir, mais rester là toute la nuit, devant cette merveille, ce clair obscur...

---

4 juin

Ma vacance a pris fin ; il m'a fallu rentrer chez moi, hier, à la nuit froide. J'étais content de revoir mes chers objets, de me retrouver dans mon cabinet d'étude. Il est reposant. J'ai là tant de choses familières, accoutumées de participer à ma vie, qui me connaissent et qui m'aiment.

Courte visite à mes bois, tout à l'heure. Il faisait chaud. Le soleil versait une gloire. Ses rayons filtraient à travers les plus épais feuillages, venant poser sur le sol des taches blondes. Sur la colline, les bouleaux étincelaient. Le lac avait l'air d'une turquoise. Les îlots étaient comme autant de points d'or sertis dans un magnifique bleu de Sèvres...

---

6 juin.

De la hauteur où s'élève le château de ***, l'on jouit de l'un des plus grandioses points de vue qu'il m'ait été donné de contempler. Du château lui-même, il n'y a rien à dire. Cela ressemble à un hôtel pour touristes. C'cst somptueux et baroque. Quel dommage que dans ce cadre unique l'on n'ait pas su élever un édifice qui se fût harmonisé avec les lignes majestueuses déssinées par la nature. Tournant donc le dos à cet immense hors-d'œuvre, je regarde devant

moi et j'oublie bientôt que les hommes ont défiguré cet admirable site. L'œil descend les pentes très douces qui aboutissent au lac M.... Ce lac est un joyau, chrysoprase et saphir, perle et diamant. Comme les rivages en sont capricieusement découpés ! Des îles se posent dans son miroir,—intangibles émeraudes. Puis, c'est une succession de plans bien ménagés qui conduisent à une chaîne de montagnes encerclant l'horizon. Une riche draperie violette ondule sur ces sommets...

---

7 juin.

Beau temps toute la journée. Ce matin cependant, le vent était fort et soulevait des nuages de poussière. Quand donc fera-t-il serein, quand l'atmosphère sera-t-elle douce et égale ?

Cet après-midi, fait une course dans la campagne où sont éparses quelques-unes de nos familles. Ces bonnes gens goûtent-elles vraiment la paix des champs ? Sont-elles aptes à sentir le charme profond des choses ? J'aurais aimé à m'enfoncer dans les bois épais. Comme je traversais un bosquet de pins, je me suis enivré de la forte odeur résineuse qui s'en échappait. Un gros ruisseau faisait mille détours à travers la prairie. Nature, que tu es belle ! Pourquoi faut-il demeurer à la ville ? Il me plairait

tant de revenir à la terre, de vivre en intimité avec la « grande amie ! »...

---

7 juin.

Quelle nuit magnifique ! Des souffles très doux passent dans l'atmosphère. L'azur est semé d'innombrables étoiles. Les feuilles de nos peupliers bruissent légèrement comme un métal qu'on agiterait. Mais tout cela serait plus beau en pleine campagne. Ici, les reflets électriques gâtent le nocturne. Des pas sur le pavé des trottoirs brisent l'harmonie des choses. Quand habiterai-je dans la seule compagnie des arbres, des fontaines et des oiseaux, là où l'ombre s'éclaire des seules lueurs célestes ?

---

8 juin.

Passé l'après-midi au bord du lac. Est-ce ainsi pour tous ? La vue de la grande nature produit souvent sur moi une impression de mélancolie. Je juge alors si vaines les agitations de l'existence, inutiles tant de travaux auxquels s'occupent les hommes. Le monde, de loin, m'apparaît comme un théâtre où se joue un drame dont le dénouement est toujours fatal. Et alors, pourquoi se donner tant de mal, si

l'issue de la vie est la même pour tous, si nous ne pouvons rien pour la retarder ou pour en conjurer le caractère redoutable ? Oui, tout est vanité, et il est bon de se placer, par instants, en dehors du mouvement qui nous emporte et de contempler de là l'inconsistance absolue de toutes les choses humaines. Mais l'on aurait tort de se laisser aller à l'indifférence désabusée, au désenchantement que ce spectacle peut faire naître. Il faut agir quand même, mais agir pour Dieu seul. Cela seul en vaut la peine, ordonner sa vie en vue de l'éternel. Tout le reste est folie et affliction de l'esprit. Mon Dieu, je me dévoue aux réalités qui demeurent...

---

9 juin.

Il vente et il fait froid. Nos arbres sont secoués comme par des souffles d'automne. L'air est rempli de plaintes. Mais pourquoi me laisser influencer par ces variations de la température ? Mon « chez moi » est si bon ; mes livres, mes œuvres d'art me regardent avec le même sourire. J'aime ces heures du soir que personne ne me ravit, où, le travail extérieur étant clos, je m'enferme en moi-même et je sens s'éveiller le monde de la pensée. C'est le meilleur moment de la journée, celui où je vis vraiment, où mon âme

s'ouvre et se dilate. Que d'inspirations nous viennent dans le silence de tout !

J'ai relu aujourd'hui quelques études critiques de Brunetière. Brunetière est généralement si sûr et si honnête dans ses appréciations. Il a des principes très sages et très fermes en littérature, et il n'y a que profit à le suivre. Anatole France et Jules Lemaître ont sans doute un plus grand charme, mais leurs idées sont plus flottantes ; leur élégant scepticisme a quelque chose d'amollissant. Brunetière respire la plus mâle énergie. Comme ouvrage de longue haleine, j'ai entrepris la lecture des *Mémoires d'Outre-Tombe*. Il y a là beaucoup de pose. Mais quelle forme merveilleuse et définitive. Ce grand artiste a admirablement « soigné » son tombeau dans lequel je m'enferme avec lui pour longtemps...

---

10 juin.

Très beau nocturne. Pas même une brise. Tantôt, au soleil couchant, des rayons de soleil s'épandaient sur les pelouses, jouaient dans les feuillages. Une douceur est éparse dans les espaces. Il semble que l'azur du firmament en soit attendri. Les étoiles ont des rayonnements plus sympathiques. Mon Dieu, je veux vous aimer, et aimer en vous la multitude des âmes. Elles sont si belles, quand on les

voit, non dans leur enveloppe fragile, mais dans leur essence émanée de votre souffle, vivifiée sans cesse par votre vertu...

---

12 juin

La *Revue des Deux-Mondes* du premier juin vient de m'arriver. C'est toujours une grande joie pour moi que sa venue. Elle renferme des études si sérieuses, formulées dans une langue d'une correction et d'une clarté souveraines. Je vois que Louis Bertrand y continue son *Saint Augustin*. Cette monographie est extraordinairement révélatrice du sublime Docteur ; elle l'évoque avec précision, le rapproche de nous. Quelle âme complexe et nuancée que celle d'Augustin ! Comme cadres divers où elle a évolué sont décrits avec fermeté de dessin ! Quelle fraîcheur et quelle touche si moderne dans les tableaux qui lui servent de fond !

---

14 juin

En traversant la rivière, j'ai vu un « motif » qui m'a rappelé telle eau-forte de Whistler : là-bas, un pont presque indistinct, aux trois quarts noyé dans de la nuit, tandis qu'en-dessous l'eau noire promenait

de vagues fragments de lune. Oh ! que l'ombre est transfigurante. En plein jonr, rien de plus plat que cette rivière avec son décor de rouges manufactures s'alignant en file interminable, ou de masures quelconques. Dans les demi-ténèbres, cela prenait figure de vieille estampe...

---

20 juin

Fini de lire le *Chateaubriand* de Jules Lemaître. Il me semble que le ton en est en général trop sarcastique. Le critique ne prend pas son héros au sérieux. Le neuvième chapître, consacré aux *Mémoires d'Outre-Tombe*, est le meilleur de tous. Ici, Lemaître admire franchement et simplement ; il quitte le ton badin et ironique pour exprimer tout le bien qu'il pense de cette œuvre grave dont la beauté n'a pas de défaillances...

Ah ! si nous pouvions toujours avoir semblable température. La matinée surtout a été exquise. Pas de vent. Suffisamment de fraîcheur dans l'air, fraîcheur pénétrée de sève. Il avait plu pendant la nuit. Les gazons étaient nets, exhalaient un parfum tendre.

---

2 juillet

Le *Saint Augustin* de Louis Bertrand a fini de paraître avec la livraison du quinze juin de la *Revue des Deux-Mondes.* La toute dernière partie, consacrée à relater la carrière épiscopale du grand Docteur, m'a semblé un peu « bâclée ». L'auteur a l'air de se hâter. Ces années si fécondes sont ramassées en trop peu de pages. Il y a là des beautés de premier ordre, sans doute, mais qui ne valent pas celles du commencement. Cette période de la vie d'Augustin me paraît un peu sacrifiée. C'est que les éléments dramatiques n'y abondent pas, comme dans le récit des luttes intimes qui ont précédé la conversion...

---

4 août.

Par désir de solitude et pour voir des horizons, j'ai gravi aujourd'hui le mont *Un*... Quel charme fatigant et sain dans cette ascension ! A chaque instant se présentaient d'odorants coins d'ombre. Il avait plu, ce matin. Tout était humide et frais, plein de senteurs agrestes. Comme les bois sont autrement parfumés que la mer ! A mesure que je m'élevais s'élargissait le point de vue : vallons, plaines, rivières, lointaines ondulations se déroulaient sous mes yeux en longue harmonie. A peine arrivé

au sommet, un magnifique phénomène s'est produit. Le tonnerre grondait dans les espaces ; sur ces hauteurs, ses roulements avaient une sonorité absolue, une effrayante majesté. Bientôt, le ciel devint tout noir ; une pluie terrible se mit à tomber. Tout le paysage qu'un moment auparavant je pouvais embrasser du regard, se voila ; une brume épaisse le comblait. Le sommet de la montagne émergeait seul dans une ceinture de vapeurs mouvantes ; il avait l'air d'une île perdue au milieu d'un océan de brouillards. Du sein de la masse grise et molle qui nous cachait les abîmes s'élevaient, de place en place, comme des colonnes de fumée fusant en spirales gracieuses. Cela dura quelques minutes, — minutes traversées de superbes éclairs, minutes que les grondements de la foudre rendaient augustes. Et l'apaisement se fit. Un arc-en-ciel parut ; il naissait là-bas, sur les collines, prenait sa source dans les bois et encadrait toute la montagne dans sa forme irisée...

---

8 août.

La journée a été belle mais un peu chaude. Les heures précieuses de la matinée ont été consacrées au règlement de quelques affaires. Il n'y a pas que les livres qui instruisent : le contact direct avec les hommes est tout plein d'enseignements. Leur âme

se révèle à nous dans une parole, un geste, un regard. Et l'âme est si belle ! Il n'est pas nécessaire qu'elle ait étudié, qu'elle se soit cultivée, pour que son éclat paraisse. En son état premier, elle a souvent un charme naïf supérieur au raffinement que donne l'éducation. ... D'une étude sur *Virgile*, que j'achève de lire, et qui est, tout au long, admirative, je garde cette impression que Virgile est sans doute d'une poésie intense. Mais qu'Homère l'emporte sur lui par plus de fraîcheur et de jeunesse. La poésie d'Homère, du *vieil* Homère, a quelque chose de matinal et d'auroral ; Virgile reflète un monde très savant : il est le produit d'une civilisation qui a déjà de longs siècles d'histoire. Et sa langue est empreinte de recherche, elle a de ces élégances propres aux races qui ont beaucoup vécu. Virgile est artiste dans ses développements, il insiste et raffine, tandis qu'Homère est tout court, il peint d'un mot, d'un trait, — infiniment expressif.

Homère ! Virgile ! — Je songe à tout ce qu'il y a dans la Bible, et je me dis que le Livre de Dieu fait pâlir leurs plus sublimes beautés.

---

16 août.

C'est l'heure que j'aime. Tout est silence et nuit. J'entends seulement le cri monotone des grenouilles,

au loin. Pas un souffle. Le temps est lourd. Dans un ciel chargé de vapeurs, j'ai vu monter tantôt une lune ardente. Les feuillages sont assoupis. Le sommeil des choses et des hommes permet à l'esprit de s'éveiller. La pensée n'est jamais plus active qu'à ce moment où tout repose. Les préoccupations ordinaires, tous ces mille riens dont se compose l'existence, tout cela tombe comme une matière inerte. Et l'âme dégagée de ses liens se met à flotter et à planer dans l'invisible. Quels horizons se découvrent ! C'est aussi l'heure où Dieu parle :

Dieu parle. Il faut qu'on lui réponde.
Le seul bien qui me reste au monde
Est d'avoir quelquefois pleuré.

---

24 octobre

J'ai quitté la ville de bonne heure avec mon ami l'artiste F. Nous nous sommes dirigés vers ces paysages de beauté et de grâce disséminés sur les flancs du mont *Un*... Et nous voici installés sur les bords d'un petit étang. Lui prend ses pinceaux, tandis que je crayonne ces quelques notes. Tout est si tranquille. L'eau grise n'a pas une ride. Comme fond à ce miroir, d'un côté des champs bien verts qui fuient là-haut en ondulations douces, tout au bout, un rideau de forêts. Les arbres plongent leur sil-

houette dépouillée dans la transparente quiétude de l'étang. Leur image renversée et baignante n'est pas plus saturée d'eau que leur forme réelle, enveloppée de brouillard, prise dans un tissu serré de gouttelettes. Leurs lignes s'estompent, se fondent dans un cadre humide et flottant. Oh ! que la ville me semble loin avec ses vacarmes, ses spectacles prosaïques. Quand donc pourrai-je m'établir à demeure dans les bois profonds, près d'une eau murmurante, dans le grand silence traversé d'harmonies champêtres ! . . .

L'étang a une petite « chaussée » dont les planches mal jointes laissent filtrer de minces filets d'eau, qui tombent sur un lit de hautes herbes et de pierres en faisant une musique fluide et si douce. Il n'y a pas de soleil. La nature n'en est que plus intime et plus recueillie. Cet effet de brouillard met partout des voiles de rêve. Les choses sont comme fondues dans l'essence vaporeuse. Tout-à-l'heure, la brume a fait mine de se dissiper ; les arbres se dessinaient en plus clair ; les linéaments d'un sommet apparurent ; la cime restait couronnée de son écharpe gazeuse.

Et voici que les « grisailles » redoublent d'intensité, que la forêt se perd en des profondeurs noyées. . .

TABLE DES MATIÈRES

—

Fini d'imprimer

le seize décembre mil-neuf-cent treize

par

Laflamme & Proulx

Québec.

DU MÊME AUTEUR

Propos d'art

Pastels

Le collège sur la colline

Essais et conférences

Lacordaire — L'orateur et le moine

EN PRÉPARATION

Edition française, annotée et mise au point, de l'ouvrage d'Edouard Richard sur l'*Acadie*.